

# **L'homme au fiacre**

**Georges-Jean Arnaud**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

Georges J. Arnaud

# L'homme au fiacre

Paris, 1829 : Hyacinthe et Narcisse Roquebère enquêtent...



L'ATALANTE

# Georges J. Arnaud

# *L'homme au fiacre*



L'ATALANTE

## CHAPITRE PREMIER

En cette fin de l'année 1829, une pluie mêlée de neige tombait sur Paris. Marchant en direction des grilles de L'Observatoire, un homme, plié en deux sous le poids d'une grosse caisse attachée à ses épaules, frottait ses mains pincées par le froid tout en se réjouissant sans retenue de ce qui l'attendait un peu plus loin. Une vieille matelassière qui rentrait chez elle en poussant sa machine s'arrêta pour se signer à la vue de l'individu et grommela, à l'abri de son capuchon, quelque chose comme « pauvres chérubins ».

L'homme à la caisse continua en direction de la porte de Fontainebleau, fit bientôt un détour dans un chemin boueux qui le conduisit à uneasure en torchis, consolidée de planches goudronnées jusqu'à hauteur de l'étage. C'était l'estaminet de la mère Bachelin, où, le vendredi soir, on trouvait non seulement de la soupe au lard et du boudin grillé mais le punch offert par la veuve à ses habitués. Lui n'aimait que le vin.

Il y avait foule dans la salle au plafond bas, enfumée par les pipes et le graillon. L'air suffocant fit rougir la trogne du nouveau venu, accueilli par des exclamations avinées. Poussées par les hommes seulement : les femmes présentes, une demi-douzaine, la plupart filles de joie aux barrières, le fixaient avec horreur.

— Alors, Thierrois, la récolte est-elle bonne ?

— Comme d'habitude. Trois poupards encombrants qu'on m'a vite prié d'emporter au loin.

Un des buveurs aida Thierrois à se débarrasser de la caisse qu'il déposa avec le plus grand soin sur un banc. C'était une boîte aussi haute que large de deux pans d'épaisseur, fermée par un couvercle percé de grands trous. Il s'en échappa un gémissement et Clairette, qui vendait ses charmes à la barrière de Fontainebleau, se signa et préféra s'écarter.

Thierrois réclamait à grands cris un verre de vin que la mère Bachelin lui apporta, bousculant de sa grosse panse la foule de sa clientèle.

— Avant de boire ouvre-leur, qu'ils ne s'étouffent pas. Il y a un mois tu en as trouvé un tout raide dans ta boîte et je ne veux pas que

ça recommence.

— Bah, fit Thierrois, ceux-là sont aussi vifs que des chatons. Mais ouvre-leur et si tu as un peu de lait tu pourras leur en donner à sucer.

La mère Bachelin se pencha vers la boîte malgré sa bedaine, défit le couvercle. Aussitôt un silence profond gagna peu à peu les assistants, y compris ceux attablés à la galerie du fond.

— Sont-ils mignons tout de même, fit la cabaretière.

Trois nourrissons – le plus jeune n'avait que quelques heures – apparurent sanglés contre la paroi de la boîte, tous les trois debout dans leurs langes déjà souillés.

— Je ne veux pas voir ça, gémissait Clairette dans le fond, je ne veux pas.

Tous se souvenaient qu'un an auparavant elle avait confié un innocent à Thierrois qui l'avait tout aussitôt enfoui dans sa maudite caisse.

— J'ai du lait tout frais tiré, annonça la matrone.

Sans plus se soucier de son précieux fardeau, Thierrois sifflait son verre, réclamait une bouteille, de la soupe avec un gros morceau de lard, du boudin. Attablé devant une énorme écuelle, il se gointra à coups de cuillère rapides. On finit par oublier les marmots, on riait, on chantait, on criait, on se disputait. La mère Bachelin faisait sucer aux enfants des doigts de gant en toile cirée gorgés de lait, aidée par une des filles. Clairette s'était enfuie.

— Ils viennent d'où, ceux-là ? demanda un roulier à l'accent marseillais qui dînait en face de Thierrois.

— Un de Lille, les deux autres de Paris. J'ai gagné mes trois écus sans mal aujourd'hui. Je rôde depuis ce matin dans les rues en me déchirant la gorge à force de crier...

— Tu cries quoi, que tu achètes des enfants ? se moqua le roulier.

— Pas fou. Je crie n'importe quoi parce qu'on me connaît, même les pauvres pécheresses venues de province. Elles savent qu'en un tour de main je les soulage de leur faute, moyennant un écu de trois francs.

Le roulier buvait son punch à petites gorgées songeuses.

— Tout ça pour les Enfants Trouvés ?

— Les Enfants Assistés depuis 1814, mon brave. Où veux-tu que je les mène sinon ?

— On dit que certains se revendent bien à de mystérieux acheteurs.

— Je travaille pour l'Hospice, et les tripatouillages c'est pas mon fort.

Il continuait de manger goulûment, réclamant du lard, du boudin, du pain, un autre pichet de vin. Il refusait le punch offert qui, disait-il, lui enflammait l'estomac.

Les enfants repus sommeillaient, suspendus à leur harnais dans la

boîte garnie de coussinets d'étaupe. La mère Bachelin vint l'incliner pour qu'ils dorment plus commodément.

À ce moment-là un revendeur de lait de la plaine Marceau entra et regarda attentivement à chaque table avant d'apercevoir Thierrois. Il s'appelait Caton en souvenir de la Révolution.

— Un fiacre te cherche. Il m'a demandé si je te connaissais, j'ai dit oui, que tu devais être ici à boire ton vin. Bien poliment il m'a prié de te prévenir qu'il t'attendait.

— Un fiacre si loin de la ville ? C'est pas normal.

— Il t'attend.

Haussant les épaules, Thierrois se versa du vin, essuya ses lèvres sur la manche lustrée de sa vieille lévite, se leva. Voyant les nourrissons endormis, il les abandonna, sortit en pleine averse de neige. La voiture attendait au bout du chemin boueux. Une silhouette sombre en chapeau et huppelande tenait la bride du cheval.

— On me demande ?

— C'est vous Thierrois, le porteur d'enfants ?

— Soi-même.

L'inconnu lui tendit la bride, ouvrit la portière, alluma un bout de chandelle dans la lanterne. Thierrois vit la crèche en osier contenant un enfant d'un mois.

— C'est pour vous, fit le cocher.

— J'ai fait le plein. Fini pour ce soir. Les trois que j'ai sont trop lourds pour que je me charge encore de lui.

— Même pour cinq napoléons ?

— D'accord, bourgeois. Mais les cinq jaunets d'abord.

L'homme au fiacre les lui tendait un à un et il mordait dans chaque, peu soucieux de recevoir du plomb sous une fine couche d'or.

— Le compte est fait.

Prenant la crèche à deux mains, il sut tout de suite que celui qui y dormait aurait pu connaître une vie agréable s'il n'avait eu le malheur de naître d'un adultère ou d'une fille séduite. Le linge fin et ce parfum indéfinissable que la richesse ne peut s'empêcher de répandre sur certains élus au premier jour de leur existence enveloppaient l'enfant d'une distinction qui, hélas, disparaîtrait d'ici quelques heures.

Faisant mine de s'éloigner avec son fardeau, Thierrois revint en silence sur ses pas, examina la voiture qui repartait. C'était un fiacre, comme l'avait annoncé le laitier Caton, mais sa construction différait de celle des voitures publiques. Et le porteur d'enfants savait qu'il avait été loué par une remise du faubourg Saint-Antoine.

Revenu dans l'estaminet, il créa un mouvement de curiosité. Comme lui ces ivrognes respiraient l'odeur de la fortune et Thierrois devrait se méfier de chacun, à cause des cent francs qui pesaient dans sa poche. Caton l'aida à arrimer la caisse à ses épaules et, la crèche

dans ses bras, il s'en alla après avoir fait signe à la mère Bachelin qu'il paierait le lendemain. En chemin vers la rue de l'Enfer, il se retournait fréquemment pour voir s'il n'était pas suivi. Il maugréait, certain qu'il aurait pu obtenir deux à trois fois plus que cinq napoléons. L'homme au fiacre n'était pas plus cocher que lui. Un enfant aussi luxueusement vêtu ne lui était pas confié chaque jour. Ni même une fois dans l'an. Les gens haut placés, les puissants, disposaient d'ordinaire de moyens plus discrets pour faire disparaître le fruit d'amours irrégulières. Ce petit être, il en aurait donné sa main à couper, représentait un secret, peut-être abominable, donc la fortune.



## CHAPITRE II

L'étude d'avoués des frères Roquebère, rue Vivienne, non loin de la nouvelle Bourse, occupait tout le rez-de-chaussée d'un ancien hôtel particulier. On y accédait par un porche banal ouvrant sur une cour pavée. Le premier étage comportait les deux appartements des jumeaux, le second servant de réserve pour les archives dont certaines remontaient à plusieurs siècles.

Hyacinthe et Narcisse Roquebère étaient donc jumeaux mais, excepté leur naturelle ressemblance physique, parfaite au point qu'on les confondait, il n'existait pas deux frères aussi différents. Hyacinthe n'usurpait nullement la réputation de dandy qu'on lui faisait. Toujours très soucieux de sa toilette, il fréquentait la haute société, du moins celle qui le tolérait dans ses salons. Deux fois la semaine il se montrait à l'Opéra et une fois à l'Odéon. Il ne dînait que dans les endroits plus réputés pour la distinction de leurs habitués que pour l'excellence de leurs plats. Il choisissait ses maîtresses avec soin, ne jouait jamais, buvait modérément. Sa connaissance des affaires le désignait comme l'un des plus honnêtes et des plus capables avoués de Paris.

Narcisse, lui, passait pour un joyeux luron grand amateur de bons repas, de bons vins et de jupons de soie, mais un cotillon de fausse valenciennes l'intéressait aussi, pourvu que la fille fût jolie. Presque chaque soir, il abandonnait quelques napoléons dans une salle du Palais-Royal, ne perdait ni ne gagnait gros. Quand le sort lui était favorable, il dépensait son gain subit en nourritures rares dont il faisait profiter tout le monde. Il n'avait pas suivi d'aussi brillantes études que son frère mais se montrait habile dans les transactions de toute nature, au risque de quelques libertés prises avec le Code civil. Il travaillait dans le désordre le plus inquiétant et dans la plus ahurissante fantaisie, se sortait toujours d'embarras grâce à l'efficacité de son jumeau. Tels qu'ils étaient, les frères Roquebère n'auraient pas envisagé une seconde de se séparer ou de se plaindre l'un de l'autre.

Ce lundi matin de décembre 1829, alors qu'il continuait de neiger depuis plusieurs jours, Hyacinthe, les traits tirés par la fatigue, étudiait avec attention des liasses de papiers sorties de deux cartons, dont l'un était sur son bureau et l'autre sur une longue console Empire

appuyée au mur de droite. Il se levait sans cesse pour comparer deux écrits, deux bordereaux, tout en évitant de les mélanger.

— Hya-Hya, s'écria son frère en pénétrant en coup de vent dans la pièce, Timoléon me dit que, rentré déjà fort tard du souper chez madame d'Austremont, tu t'es mis au travail. C'est de la pure folie. Et ton poêle qui est éteint. On se gèle ici.

La seule chose que Hyacinthe reprochait à son jumeau, c'était ce diminutif grotesque de « Hya-Hya » que l'autre utilisait même devant les plus importants clients. Narcisse fourgonnait les dernières braises, déliait un margotin pour en jeter les bois dans le foyer. Il alla ensuite examiner les titres des cartons, soupira :

— Héritage Maletère, héritage Pindelle... Tu ne peux t'empêcher de revenir constamment sur ces deux successions.

— J'attends même notre ami officier de paix de la rue de Jérusalem. Je n'ai pas voulu alerter tout de suite le préfet, mais peut-être devons-nous faire appel au 116, rue de Grenelle.

— Diantre, la police du Royaume ? Hier au soir, de retour de la porte Saint-Martin où j'ai failli m'endormir devant un vaudeville exécrable, je suis entré par hasard au Palais-Royal. J'ai gagné cent louis. Aussi ai-je envoyé Séraphine faire quelques courses chez le traiteur Chevet, et aussi chez Tortoni pour une plombières. Mais j'ai moi-même acheté une grosse poularde que je vais farcir et cuisiner à ma façon.

À la moindre occasion Narcisse se métamorphosait en cuisinier et y réussissait fort bien. En plaisantant il déclarait parfois qu'il allait ouvrir un café où l'on dégusterait une nourriture sublime. Il préparait des repas pantagruéliques, non seulement pour son frère mais pour l'ensemble des clercs et pour leur saute-ruisseau qui, fait unique dans la profession, était « une » saute-ruisseau de quatorze ans, délurée et finaude, autrefois petite Savoyarde ramonant les cheminées de Paris et qui, de cet ancien métier, gardait une foule d'anecdotes et de renseignements précieux sur les habitants de la capitale. Hyacinthe avait pris en pitié la toute jeune enfant qui depuis lui vouait un amour éperdu et un attachement de chien fidèle.

L'officier de paix Parturon arriva alors qu'une bonne odeur de poularde farcie flottait dans l'étude. Narcisse avait depuis des années installé une cuisine dans un cabinet du fond, où il pouvait tout à son aise fricasser et rôtir pour sa plus grande joie. Le policier fut tout de même intrigué par cette odeur, là où il s'attendait à des relents de papier moisi et d'encre fraîche. C'était un homme court et rond avec un regard sans cesse en mouvement sous de lourdes paupières flétries. Agent de Fouché sous l'Empire, il l'avait suivi dans sa trahison envers Napoléon.

— Monsieur Parturon, me voici bien heureux de vous voir car je

pense avoir mis au jour une affaire criminelle de la plus haute importance. Vous pouvez voir sur ces tables des documents de deux gros héritages, ceux des familles Maletère et Pindelle.

— Maletère est mort renversé par un fiacre rue Joubert, madame de Pindelle, vieille femme avare et acariâtre, fut empoisonnée par la fille Aurélie Rampon, sa femme de chambre, excédée par la cruauté de sa maîtresse. Ce qui ne constitue pas une excuse. La fille ne fut jamais retrouvée. Ces deux décès ne peuvent avoir aucun rapport.

— Ce qui vous trompe. L'héritier en dernier de ces deux familles éteintes est unique.

Parturon resta de marbre. Dans son travail surgissaient d'étranges coïncidences qui n'établissaient que rarement l'existence d'un délit. Du temps de Fouché on lui avait reproché son esprit méfiant et depuis il évitait de conclure à la hâte.

— Et je ne parle pas de la succession Grandidier.

— Un nom qui ne me dit rien, fit le policier.

— Le couple Grandidier décéda voici un an d'intoxication par des champignons vénéneux. Chose étrange, leur chambrière, également cuisinière, disparut comme la fille Aurélie Rampon. La gendarmerie de Rouen – les malheureux habitaient Rouen – conclut à une erreur fatale de cette fille. Elle aurait acheté ce panier d'amanites mêlées à des espèces comestibles à un colporteur, introuvable lui aussi.

— Je demanderai le dossier à Rouen, fit Parturon sans enthousiasme.

Narcisse entra en criant que pour commencer ils auraient un pâté en croûte de Chevet.

— Oh ! monsieur Parturon, je vous salue et vous invite à partager notre repas. Séraphine va rapporter de la glace de chez Tortoni. Il y aura du porto et du vin de Bordeaux.

— Mais que fêtez-vous ? fit le policier dont le regard brillait de gourmandise tandis que sa panse se gonflait à l'avance de ce régal annoncé.

— Rien justement, sauf qu'un lundi c'est triste, surtout avec cette neige qui nous tombe depuis vendredi. Alors on va manger.

Hyacinthe venait de sortir le dossier Grandidier.

— Par le jeu des successions nous aboutissons toujours au même héritier. Dont je tais pour l'instant l'identité.

— Écrivez un court mémoire que je soumettrai à monsieur le préfet de police. Soyez bref, sinon il restera dans la pile.

— J'attends des réponses aux multiples lettres que j'ai envoyées chaque fois qu'une domestique est mise en cause.

Narcisse avait fait ranger leur bureau par les clerks, dressé une table et le couvert pour neuf convives, fait venir nappe et serviettes blanches, cristaux et chandeliers pour donner quelque éclat à ce jour

très sombre. Timoléon, maître clerc déjà dans l'étude quarante-cinq ans plus tôt, saute-ruisseau chez le grand-père Roquebère, levait vers le plafond mouluré un regard impuissant devant tant de folie, allant répétant :

— Si nos clients arrivent... Madame la marquise de Listerac doit justement passer pour ses terres de Gascogne et va nous découvrir en train d'écarteler une poularde. Ce n'est pas raisonnable.

Narcisse lui versa un plein verre de porto :

— Voilà qui donnera quelques couleurs à votre teint de papier mâché.

Lorsque la friponne Séraphine revint avec la plombières, il voulut à toute force exhiber le chef-d'œuvre de Torton, malgré les recommandations du célèbre cafetier qui avait répété de placer le tout, y compris l'appareil de protection en liège, sous la neige de la cour.

— Magnifique, nous allons être aux anges.

Gagné par l'ambiance générale que les jeunes clercs apportaient à ce festin, Parturon n'écoutait plus Hyacinthe, surveillait la découpe de l'énorme pâté en croûte dont Narcisse commentait avec jubilation la recette :

— Du veau et du canard macérés dans une eau-de-vie de Cognac, avec au centre un rouleau de foie gras qui enferme lui-même tout un chapelet de petites truffes sublimes.

L'homme des Messageries apporta les lettres en plein milieu du repas et eut droit à son morceau de poularde et son verre de bordeaux. Il faillit s'asseoir comme dixième convive, s'il n'avait eu tout un sac de courrier à livrer. Hyacinthe emporta une lettre de Rouen pour la lire en son cabinet. On lui annonçait que la chambrière des Grandidier se nommait Agnès Roussel, mais qu'elle avait usurpé le nom d'une mendiante morte depuis quatre ans à l'hôpital de Rouen.

Non sans mal il arracha Parturon à la tablée, alors que pris de vin il chantait avec les clercs et Narcisse des airs de vaudeville.

— Lisez.

Parturon prit son pince-nez mais, si le porto, le bordeaux et le champagne troublaient sa vision, il déchiffra la lettre et avec une rapidité surprenante reprit toute sa gravité de défenseur de l'ordre.

— Plus que jamais ce mémoire à monsieur le préfet est nécessaire. Et il faudra l'adresser aussi à la police du Royaume.

— Combien de malheureux ont payé de leur vie les manigances d'une femme qui porte toujours ces initiales A et R dans ses noms d'emprunt ? C'est un complot, monsieur l'officier.

— Alors dites-moi qui hérite.

Hyacinthe gardait toute sa lucidité, n'ayant guère sacrifié à la fête. Aussi resta-t-il dans le vague :

— Un garçon vivant en Espagne. Né des amours d'un colonel

d'Empire et d'une aristocrate ruinée.

— Est-il déjà venu en France ? Et quels liens existent entre ce demi-Espagnol et une femme de chambre criminelle ?

— Je vais entreprendre des recherches approfondies, tant dans nos archives que dans celles de nos confrères. D'autres familles sont menacées de mort prochaine. Par une combinaison diabolique leur fortune pourrait bien être dévolue à ce garçon de Séville.

## CHAPITRE III

À deux jours de Noël, alors que la rue de Jérusalem n'avait pas donné d'écho à son mémoire, Hyacinthe Roquebère, pensif, examinait des cartons descendus des archives du second. Il avait établi, sur une immense feuille de papier, l'arbre généalogique de toutes les personnes concernées par cette mystérieuse affaire. Pour que l'inconnu d'Espagne fût l'unique légataire, que d'obstacles humains à éliminer ! Les criminels les plus endurcis, les plus diaboliques, les plus calculateurs ne pouvaient tout de même envisager de les assassiner tous. Pour certains l'âge s'en chargerait, mais il en resterait assez pour occuper une empoisonneuse durant des années.

— Pourquoi renverser Maletère avec un fiacre et empoisonner les autres ? Dans cette mécanique infernale n'est-ce pas le grain de sable, la paille dans l'acier ?

Hélée, Séraphine se précipita, les joues gonflées par une bouchée de nourriture incongrue à quatre heures du soir.

— Monsieur Narcisse me fait goûter son bœuf en gelée au madère qu'il a préparé ce matin, fit-elle pour s'excuser.

— Séraphine, toi qui durant des années et dès tes cinq ans as gratté la suie de presque toutes les cheminées de Paris, te souviendrais-tu de ramonages chez les personnes suivantes ?

Il les énuméra lentement. Elle n'avait qu'une année de présence chez les Roquebère, et certaines affaires dataient de deux à trois ans. La petite, avec son visage semé de taches de rousseur et ses boucles châtain clair, était à l'image de ces gamines de Paris, capables de roublardise dans les situations les plus difficiles auxquelles leur origine modeste les expose. Souvent elle avait rendu de grands services aux avoués, n'ayant pas sa pareille pour dénicher les héritiers présomptifs de successions modestes, dont les dossiers sans fin encombraient l'étude dans une perspective vague de médiocres honoraires.

— Pindelle ? Vieille sorcière pingre qui a rogné sur mon dû. Si bien que mon maître d'alors m'a tanné le cuir de sa ceinture cloutée. Je l'ai en mémoire, celle-là. Dans sa maison proche du boulevard des

Italiens, une impasse, véritable coupe-gorge, c'était sale et puant.

— Et les domestiques ?

— Rien qu'une vieille souillon dans la grotte infecte qui servait de cuisine. Je la revois, bossue, en cheveux, à faire peur. Terrorisée par sa maîtresse, elle terrorisait les fournisseurs, me houspillait tout le temps. Des douze cheminées que comptait la maison seules deux servaient. Celle de la cuisine et l'autre du salon. Et dans cette dernière quelques mottes de tourbe encrassaient joliment, si bien que je ressortais poisseuse de gras du conduit.

— Qu'est devenue la souillon, le sais-tu ?

— L'année suivante, j'ai trouvé porte de bois. Il y avait eu un drame. La souillon aurait empoisonné la vieille harpagonne. Bien fait pour elle. La bossue en a eu assez un beau jour.

— Te souviens-tu de son nom ?

— Aurélie. La vieille piaillait sans cesse ce prénom.

— Tu ne l'as jamais rencontrée ailleurs depuis ?

— Avec une bobine pareille, elle ne passerait pas inaperçue.

— Si tu te souviens d'un détail la concernant, reviens vite m'en faire part.

Hyacinthe continua de travailler sur ses dossiers, profitant de cette période de Noël où l'activité de l'étude se ralentissait. Il en venait à ne plus sortir le soir, avait déjà manqué une soirée à l'Opéra, totalement oublié l'Odéon. Sa maîtresse du moment, Mlle Améthyste, lui envoyait billet sur billet, le sommant de paraître au plus vite chez elle. Il y répondait par quelques mots griffonnés sans même éprouver la crainte de la voir se lasser.

Alors que la nuit venait dans le froid le plus vif, la précédente neige refusait de fondre dans les rues, il tomba par hasard sur un nom qui le fit frémir. Celui de la marquise de Listerac, une de leurs meilleures clientes. En cas d'empêchement des deux autres légataires, elle devenait l'héritière d'un certain baron d'Empire, Benoît de Champier, mort lui aussi dans des circonstances mal établies.

— Madame la marquise, répéta-t-il, horrifié.

Timoléon, clerc principal, arriva de son pas mesuré lorsqu'il le convoqua.

— Précisément je travaille sur la filiation de madame la marquise. Le baron d'Empire était un roturier, son lointain parent et madame de Listerac, avec ses trente-cinq ans, garde de fortes espérances sur sa succession.

— Je dois la voir sans attendre, appelez-moi un fiacre.

Les Listerac ne pouvaient habiter que le faubourg Saint-Germain, ce quartier glorieux où vivaient en vase clos les familles les plus prestigieuses. Hyacinthe n'eut ni l'outrecuidance ni l'impudence de demander la marquise, se contenta de l'intendant Picard. Ce dernier,

massif, au cou musculeux soutenant une tête impressionnante, affichait assez de morgue pour refroidir les plus téméraires. Un sanglier, pensait chaque fois l'avoué, un sanglier avec son poil dru et noir. Picard, sachant l'engouement de sa maîtresse pour Roquebère, le reçut aimablement dans son cabinet.

Sans trop s'engager, Hyacinthe lui rapporta avoir reçu des informations alarmantes sur des personnes se faisant engager comme domestiques dans les maisons les plus illustres. Il sollicitait comme une faveur la liste du personnel de l'hôtel Listerac.

— Maître, nous n'engageons personne à la légère.

— Je connais votre dévouement mais nombre de personnes avisées ont été jouées.

Veuve sans enfant, la marquise illustrait un modèle de vertu inaccessible. Parmi les plus belles femmes de la capitale, sinon la première, elle disposait d'une fortune qui deviendrait immense lorsque le fleuve de ces héritages futurs l'atteindrait.

Contrarié, l'intendant sortit de ses tiroirs un registre qu'il lança plus qu'il ne le posa sous les yeux de l'avoué.

— Tous y sont, du dernier marmiton jusqu'à moi-même. Les gages y figurent, et je vous demande...

— Je suis lié par le secret de ma profession, répondit sèchement Hyacinthe.

Patiemment il recopia les trente-quatre noms des serviteurs, dont vingt appartenant à des femmes. La dernière inscrite l'était depuis plus d'un an, mais il releva le nom d'une Rosalie Dupont qui avait quitté le service depuis trois mois. L'intendant précisa qu'elle avait dû retourner du côté de Marseille soulager sa mère malade. Mme la marquise, compatissante, lui avait versé six mois de gages.

— Y aurait-il une bossue parmi ces femmes ?

— Grands dieux, non ! Une bossue ?

— Puis-je rencontrer les dernières engagées ?

De plus en plus agacé, l'intendant les fit appeler. Parmi elles une certaine Honorine, âgée de cinquante ans, avait été engagée comme couturière car Mme de Listerac la connaissait depuis quinze ans. Toutes les autres avaient de bonnes raisons de travailler dans une place où les gages étaient le double de ceux payés habituellement.

— Si vous me parliez de cette Rosalie, demanda ensuite Hyacinthe quand il se retrouva seul avec Picard.

— C'est une très jolie fille, ni bossue ni délurée... Une brave petite que je regrette fort, mais il a bien fallu la laisser partir dans le Midi. Je l'ai engagée car je connais bien ses parents. Oui, ils ont habité Paris avant d'aller prendre un commerce de pacotille et de verroterie à Marseille. Vous savez, ces babioles sans valeur qui servent de monnaie d'échange avec les sauvages d'Afrique.



— Je vous suis très reconnaissant, dit Hyacinthe, sincère. Mais je vous prie de veiller avec vigilance sur votre maîtresse. Elle pourrait devenir l'héritière de biens considérables et cette fortune peut exciter bien des convoitises.

## CHAPITRE IV

La veille de Noël, Thierrois, le porteur d'enfants, se trouvait faubourg Saint-Antoine pour prendre livraison de deux enfants arrivant de Reims, et il se souvint de cette remise de location de fiacres où il s'était promis de se renseigner. Le cocher inconnu qui lui avait confié ce nourrisson richement vêtu dans sa crèche de prix y louait son étrange fiacre. Disposant de son temps, il pénétra chez le loueur, longea les écuries où attendaient plusieurs dizaines de chevaux, rejoignit une cour où étaient entreposées les voitures. Deux jeunes valets d'écurie changeaient la roue d'un cabriolet en plaisantant et il leur parla du fameux fiacre. Les deux garçons échangèrent un clin d'œil, que Thierrois traduisit sur-le-champ en sortant de son gousset une pièce de vingt sous. Il la fit sauter dans sa main.

— Nous avons trois fiacres, dit le plus grand des deux. L'un est en location longue durée, les deux autres sont dans la cour d'à côté, rue de la Forge-Royale.

Il alla voir les deux fiacres, mais aucun ne ressemblait à celui de la fameuse nuit. Certainement le troisième en longue location. Il préféra ne pas retourner vers ces valets trop prompts à lui soutirer son argent. Dans les bureaux de la compagnie, il étudia un peu son monde tout en ayant l'air de lire les tarifs de location, repéra le vieil employé qui paraissait sommeiller près d'un gros poêle alors qu'il lisait une gaudriole. Thierrois s'en approcha sans bruit et, lorsqu'il fut devant son pupitre, toussa fortement. Le vieillard sursauta, se leva à demi, regarda le visiteur avec un effroi qui céda vite la place au mécontentement d'avoir été arraché à sa lecture.

— Mon bourgeois m'envoie pour une location mais je ne sais quelle voiture choisir. De plus, je n'ai pas déjeuné ce matin et je cherche un café pas trop cher où l'on me donnerait beaucoup pour peu. Et je me suis dit : voilà l'homme qui connaît tout cela.

— Pour les voitures passe encore, mais pour le manger voyez plus loin. À moins de quinze sous vous ne trouverez rien de bon dans le faubourg.

— J'ai cinq francs pour mon midi. Si vous m'accompagnez, on

mangera cette pièce à nous deux et on parlera voiture ensuite. Mon maître est exigeant.

Méfiant, le vieil employé le regarda par-dessus ses « conserves », ces lunettes achetées n'importe où et qui n'amélioreraient guère la vue.

— Vous invitez souvent les inconnus ?

— Si grâce à vous je trouve la bonne voiture, je gagnerai plus que le prix de cette invitation et, comme ensuite je reviendrai souvent pour d'autres locations, je préfère que vous m'ayez à la bonne.

Le vieillard, conquis, abandonna son pupitre pour le mener dans une sorte de gargote fréquentée par les ébénistes. Il évita de s'attarder dans la première salle, poussa jusqu'à la troisième et dernière donnant sur un jardin. On leur servit un gros morceau de bouilli, en attendant la volaille qui tournait dans une immense cheminée. Une vieille édentée arrosait les broches avec une si longue cuillère qu'elle rappelait le diable répandant la graisse brûlante sur les damnés. Le vin arrivait dans de lourdes cruches qu'ensuite un garçon chauve mesurait avec une jauge de bois, calculant la quantité bue.

— Votre affaire serait le fiacre de grande remise, mais hélas il est sorti depuis un sacré bout de temps et ne sera pas libre de sitôt. Le bourgeois ne le ramène pas chaque soir, car il possède, dit-il, une écurie pour loger le cheval et le nourrir. Nous n'aimons guère cela car les pratiques lésinent sur le fourrage, l'avoine et le bouchonnement. Les bêtes nous reviennent malades et en meurent parfois. Mais, dans le cas présent, rien de tel. Régulièrement ce bourgeois passe nous montrer le bon état de l'animal et pour qu'on le ferre de neuf. Cela lui coûte un louis chaque jour et il ferait mieux d'avoir son équipage. Avec moins de cinq cents francs par mois il aurait un cabriolet pour l'été et un coupé pour la mauvaise saison.

— Comment explique-t-il cette dépense abusive ?

— Que du jour au lendemain il pourrait être contraint de quitter Paris et qu'il n'aurait pas l'embarras d'un équipage à revendre. Il a laissé deux mille francs de caution.

— Et si mon maître avait de quoi lui faire renoncer à sa location ? Dites-moi où il loge et...

— Voilà qui ne peut se faire. Seul le patron connaît son adresse et ne l'a même pas inscrite sur le livre. Le bourgeois a dû payer pour qu'il s'en abstienne. Voulez-vous que je vous dise ? ce pékin à mon avis fait des courses illicites. À coups de dix francs, il suffit de deux pour couvrir la location et le reste est bénéfice. Il y a plus de fausses voitures de place qu'on n'imagine, surtout la nuit. Les cochers enregistrés préfèrent dormir si la journée a été bonne.

— Tant pis, dit Thierrois, versant du vin sans y regarder. Votre bourgeois revient souvent ?

— Je vous parie qu'après-demain vers trois, quatre heures il sera

chez nous. La fois d'avant, au bruit j'ai repéré un fer qui n'allait pas durer plus de trois jours. J'ai l'oreille. Je peux lui parler de votre proposition ?

— Je dois, avant, en toucher deux mots à mon bourgeois.

— Écoutez, dit le vieillard que le vin rendait bavard. Vous paraissez être un brave homme, aussi je ne vous recommande pas cette voiture. Il y a quelque temps, il a fallu réparer la roue de droite. C'est moi que ça regarde pour la facture. Une « jambe » était fendue.

La voix du bonhomme tremblait d'émotion. Le charron avait changé le rayon et lui avait gardé l'ancien pour justifier la dépense.

— Le lendemain, chuchota-t-il avec des regards circonspects, un sergent de ville est venu chez nous examiner nos fiacres, mais le patron n'a pas jugé bon de lui parler de celui en question. On a su qu'un riche rentier avait été renversé la veille. Un certain Maletère, rue Joubert. Aussi je vous déconseille de prendre la voiture. La police recherche le cocher, a déjà vérifié toutes les voitures de place.

— Et vous n'en avez rien dit à votre maître ?

— Me croyez-vous stupide ? Aller confier ses soupçons à l'encontre d'un bourgeois qui paye un louis chaque jour ? Et me retrouver chassé sans la moindre paie ?

— Votre client, il vient toujours seul ?

— Souvent accompagné de son neveu, un joli garçon avec un regard qui vous transperce.

Le lendemain de Noël, Thierrois faisait le pied de grue depuis deux heures, faubourg Saint-Antoine, lorsque le fiacre en question pénétra dans la cour de la remise. Il alluma sa pipe, la fuma assis sur une borne. Il avait vérifié les racontars du vieil employé. Un certain Maletère, riche rentier considéré, avait été renversé par un fiacre. Une roue lui avait fait éclater la tête et on avait retrouvé des esquilles de bois sur le pavé.

Lorsque le fiacre réapparut, il était prêt. Si au début il dut suivre en courant le petit trot du cheval, les embarras habituels du centre lui permirent de marcher tranquillement en suivant des yeux la voiture. Ainsi il traversa la Seine, le carrefour de l'Odéon. Profitant d'un encombrement, il s'était rapproché pour détailler le visage du cocher, mais un grand col de houppelande le dissimulait ainsi qu'un chapeau en poil de taupe descendant jusqu'aux oreilles.

Rue de Vaugirard, le fiacre pénétra sous un grand porche à droite. Thierrois tapota sa pipe au talon de sa botte et, l'air d'un promeneur musardant, s'approcha. Il connaissait cette grande maison qui s'élevait au fond d'une cour de belles dimensions, une pension de famille tenue par un certain Geoffroy, ancien prêtre assermenté sous la Révolution et qui en avait gardé des principes rigides de vertu. Il ne recevait que des hommes, se méfiait des trop jeunes. On disait de la pension

Geoffroy qu'elle était la meilleure de Paris, qu'on y disposait de beaux appartements et d'un service attentif. La nourriture y était excellente, mais il pouvait en coûter jusqu'à mille francs par mois d'y loger. Du moins dans les étages nobles, les prix décroissant pour les autres niveaux. En échange de cette somme on pouvait exiger un bain chaud à tout instant, ce qui était le comble du luxe à l'anglaise.

Thierrois jugea imprudent de pénétrer sous le porche pour l'instant, préféra aller boire un verre de vin chaud au cabaret le plus proche. Personne ne put le renseigner sur la pension Geoffroy, tous les clients réclamant le silence absolu pour jouer aux dames, aux échecs et aux cartes. Il préférait le vacarme de chez la mère Bachelin. La nuit venue, les réverbères n'étant pas encore allumés, il se faufila dans la cour de la pension, se dirigea vers les écuries où deux valets recousaient un harnais à la lueur d'une lampe à huile. Thierrois put caresser la croupe des animaux jusqu'à ce qu'il en trouve une de glacée. Celle d'un cheval ayant passé la journée dans le froid du dehors. La voiture était encore dans la cour. Il put s'en approcher, s'accroupit pour examiner la roue de droite. La jambe neuve avait été patinée, vieillie artificiellement, mais sur les deux rais voisins il sentit sous son doigt de légers renflements. Il en gratta deux, les glissa dans son carnet de reçus fourni par les Enfants Assistés. Il finit par se glisser à l'intérieur de la voiture. Il avait fouillé en vain sous les coussins lorsqu'il entendit des voix qui approchaient et reconnut avec effroi celle du cocher de l'autre nuit :

— Qu'on attelle mon cheval, nous sortons.

## CHAPITRE V

Lorsqu'un des clercs introduisit son tailleur venu pour l'essayage d'un nouvel habit, Hyacinthe fixa d'un regard éperdu son visiteur. Il avait complètement oublié ce rendez-vous, comme bien d'autres d'ailleurs. Alors que, la bouche pincée sur une douzaine d'épingles, le maître habilleur tournait autour de lui, il s'échappa pour se mettre à compulser frénétiquement ses paperasses.

— Maître, voyons. Si vous ne vous tenez pas tranquille je renonce à cet essayage. Vous vouliez un habit pour la nouvelle année, me menaçant de me quitter si j'avais un seul jour de retard.

L'avoué n'entendait rien. Il agitait quelques feuillets dans sa main droite en criant :

— Voilà le carrefour, le rond-point, la patte-d'oie où tout aboutit et arrive de chaque direction. Narcisse ? Qu'on fasse venir mon frère sur-le-champ !

La tête effarée du vieux Timoléon se présenta dans l'entrebâillement de la porte.

— Monsieur votre frère est au premier avec une visite.

— Lui seul connaît ce carrefour. Il s'en préoccupe depuis six mois.

Abandonnant entre les mains impuissantes de son tailleur la manche droite de son habit, il se rua dans l'escalier, pénétra dans l'appartement de son jumeau, tomba en arrêt devant une magnifique chevelure rousse de quatre pieds au moins, déroulant ses boucles voluptueuses jusqu'aux reins soyeux d'une personne du sexe complètement nue. Son frère surgit du cabinet de toilette, ne parut pas catastrophé pour autant puisqu'il éclata de son rire sonore :

— Tu as bien fait de monter, je te présente Zonzon, dite aussi Poupette.

D'une blancheur de lait comme le cou, les épaules et le reste, le visage était dévoré par deux grands yeux obliques et une bouche large s'entrouvrant sur de petites dents cruelles. Zonzon s'inclina sans la moindre gêne, se voilant simplement dans sa chevelure.

— Rhabille-toi, mon cœur, lui murmura Narcisse avec une petite tape encourageante sur ses fesses rondes.

Dans un rire carnassier la belle disparut.

— Tu ne devrais pas... commença Hyacinthe.

— Par la ruelle. Je l'ai fait entrer par la ruelle. Ni vu ni connu.

— Si, Timoléon.

— C'est une tombe. Ne veux-tu pas profiter de Zonzon ? Elle t'étonnerait.

— Narcisse, je veux le dossier Fontaine-Lagrange.

— Quoi, ce monstre de mille pièces ? Ce casse-tête qui me rend insomniaque ? Dans mon cabinet de travail ! Je t'y rejoins. Le temps de reconduire Poupette. Tiens, essaye de comprendre pourquoi ce surnom.

Le cabinet de Narcisse était un trompe-l'œil apparemment bien rangé dans un ordre précis. Tout était derrière les portes des placards, des armoires, dans les tiroirs et jusque sous les meubles. Un fatras. Le fameux dossier Fontaine-Lagrange se trouvait dépecé en une douzaine de liasses fourrées un peu partout. Lorsque Narcisse rejoignit son jumeau ce dernier s'arrachait les cheveux :

— Nous ne pourrons jamais le reconstituer.

Là-dessus, le tailleur, le visage douloureux, entra, la manche de l'habit entre ses mains tremblantes.

— Oh, je suis désolé, monsieur Klein.

— En un clin d'œil je remets tout en ordre, disait Narcisse.

Lorsque M. Klein s'en fut, l'essayage terminé, le dossier épais de deux pieds se trouvait effectivement reconstitué et les deux frères cherchaient la pièce capitale prouvant que le jeune Espagnol de Séville était bien l'unique héritier d'une bonne douzaine de familles mystérieusement décimées.

— La marquise de Listerac devrait recueillir ces héritages.

— Serait-elle l'instigatrice du complot ? plaisanta Narcisse.

— Je t'en prie. Elle est déjà fabuleusement riche et...

— Et tu as des faiblesses pour elle qui, bien que proche de la quarantaine, reste diablement désirable. Tiens, voilà la fameuse liasse.

Hyacinthe l'arracha presque des mains de son jumeau.

— C'est bien ça. S'il arrivait malheur à la marquise, la succession, faute d'hoir Listerac, repartirait en amont. Et jusqu'à ce carrefour que représentent les Fontaine-Lagrange. J'avais le tort de ne penser qu'à la descendance, estimant que, tel un fleuve à méandres chemine vers la mer...

— Quel poète tu fais ! ricana Narcisse. Le seul à taquiner la muse dans notre honorable mais sinistre corporation.

— Notre demi-Espagnol, Pierre Malaquin, sera désigné à cause d'une arrière-grand-mère paternelle, Joséphine Fontaine-Lagrange.

— Ce Pierre Malaquin est-il toujours à Séville ?

— Je l'ignore. Veux-tu dire qu'il serait venu en France donner quelques coups de pousse au destin ?

— Seule la police du Royaume peut, grâce au télégraphe, demander aux autorités espagnoles de vérifier s'il se trouve bien à Séville.

— Serait-il assez habile comédien pour devenir un jour souillon bossue, femme de chambre sans reproche, voire chambrière sur le retour ? On assiste dans Paris à tant de falsifications et d'usurpations... Les journaux en sont pleins.

— Si je comprends bien, fit Narcisse, redevenu grave, notre chère marquise pourrait être menacée par cette machination ?

Hyacinthe en fermant les yeux paraissait refuser d'examiner cette éventualité de plus près.

— Elle a bénéficié déjà de successions litigieuses, comme celle du baron d'Empire Benoît de Champier. Mort bizarrement.

En même temps il rougissait sous l'œil attendri de son frère.

— Je vais à nouveau écrire à la police du Royaume. En citant ce Pierre Malaquin.

Il était en train de rédiger sa lettre lorsque des exclamations s'élevèrent dans la salle des clerks. Son frère devait se livrer à quelques excentricités, pensa-t-il, mais Timoléon entra, tenant par le bras un jeune garçon portant des traces de suie sur le visage et le corps.

— Jusqu'ici on n'avait jamais vu de saute-ruisseau en jupons, mais lorsque la nôtre pousse l'outrecuidance jusqu'à revenir dans notre vénérable étude ainsi travestie, je ne peux que m'insurger contre sa présence. Voilà où nous mène une trop grande indulgence pour cette friponne.

— Maître, maître, s'écria Séraphine, j'ai du nouveau ! Quelque chose au sujet de la souillon de la mère de Pindelle. Voulez-vous bien me lâcher, vieux croûton ! Moi aussi je travaille pour la renommée de notre étude, mais avec des idées modernes.

Scandalisé, Timoléon préféra abandonner la place. Séraphine, tout en essuyant son joli visage avec son mouchoir, expliqua que l'idée lui était venue dans la nuit. Aussitôt elle était descendue dans la cave de la maison chercher son attirail de petit Savoyard, y compris ses anciens vêtements, avait filé dans le quartier des Italiens. En passant par une maison voisine dont le concierge, savait-elle, fréquentait plus le bouchon voisin que ses escaliers, elle accéda à la demeure de la Pindelle en passant par les toits et la cheminée du salon.

— Pensez si je la connaissais, cette cheminée ! Je suis allée droit au trou à rats où la souillon bossue fricotait et couchait dans un placard humide.

Elle y trouva une blouse raide de crasse, la paillasse et des bataillons de puces et de cafards, précisa-t-elle. Sur une étagère elle avait déniché ce qu'elle appelait un « vocabulaire ».



— Maintenant on dit plutôt « lexique », fit Hyacinthe, excité, et c'est un lexique espagnol-français. Voilà qui est merveilleux. Ma chère enfant, tu as effectué un travail illégal, dangereux mais qui me comble de satisfaction. Tiens, voilà vingt francs.

— Bah, fit malicieusement la petite, c'est cinq fois trop cher pour un simple ramonage.

Elle aurait préféré un baiser, mais qui aurait aimé poser ses lèvres sur sa joue grasse de suie ?

— Moi, ce vocabulaire, je m'en moquais bien. J'ai continué de chercher et c'est sous le plancher que j'ai cru gagner le gros lot. Grâce à la lumière de ma bougie que j'avais scellée au sol, à cause de la vermine. Une lame se soulevait imperceptiblement et avec ma raclette je l'ai retirée. Mais il n'y avait que ceci.

Elle sortit de sa poche un carré de papier gris de saleté. Pour le déchiffrer Hyacinthe dut aller à la fenêtre et poussa une exclamation :

— Un reçu de prêteur sur gages de la rue du Banquier, ce qui ne manque pas de dérision. Un tel nom de rue dans un quartier le plus pauvre de Paris. Notre usurier se nomme Méru et, contre la somme de quatre-vingt-cinq francs, a reçu en gage un crucifix en argent incrusté de paillettes d'or. La souillon l'a volé, l'a porté chez ce Méru. Mais il n'y a pas le nom de la déposante ou éventuellement du déposant.

— Le prêteur se souviendra peut-être de la bossue. Je peux aller trouver ce Méru, je connais bien le coin et je sais comment m'y prendre. J'habitais une baraque proche avec mon patron.

— Nous pourrions y aller ensemble ? proposa Hyacinthe.

— Je veux bien, mais trouvez-vous des vêtements usagés. Même en plein jour nous pourrions avoir affaire avec des amateurs de votre bourse.

Vers deux heures ils prirent un fiacre, à distance de l'étude pour qu'on ne reconnaisse pas l'avoué Roquebère dans ces habits défraîchis. Le cocher les prévint, il n'irait pas au bout de la rue du Banquier, les laisserait à côté du marché aux chevaux. Et ce serait déjà bien joli. Hyacinthe commença à s'inquiéter de cette escapade. Séraphine tint à le faire passer devant la baraque où jadis elle logeait avec le maître ramoneur, et son exigüité confondit l'avoué. Un tuyau de fer rouillé dépassait du toit de chaume, en réalité des joncs coupés dans un égout à ciel ouvert et déjà pourris.

— On avait juste la place du lit et l'hiver on gelait.

— Vous couchiez dans le même lit, murmura Hyacinthe, horrifié.

— Hé oui, soupira l'enfant... Mais c'est fini, tout ça.

Le prêteur sur gages avait coincé son échoppe entre deux mesures branlantes. Ce n'était qu'un tunnel bourré d'objets aussi dérisoires que des pots ébréchés, des roues de brouette, une vieille pioche au manche cassé. Tout un amas, un fouillis de pauvretés dans ce douzième et

dernier en date des arrondissements de Paris. Un seul coup d'œil découvrait les vestiges de la misère quotidienne. Hyacinthe apprit que pour un vase de nuit on pouvait recevoir deux sous, trois pour une paire de sabots déjà bien usés. Méru était un phénomène d'estrade ou de chapiteau, grand, filiforme, qui paraissait enroulé sur lui-même au creux d'une bergère avachie.

— Oui, c'est chez moi, fit-il en déployant ses six pieds quatre pouces. J'ai le crucifix mais, avec les intérêts, faudra cent cinquante francs pour le dégager.

— C'est de l'usure, protesta Hyacinthe, mais l'autre haussa les épaules, alla chercher l'objet au fond du tunnel, serpentant entre des amoncellements de marchandises dont personne n'aurait, pour le tout, donné un napoléon. Et ce vautour revendait tout ça avec bénéfice à des plus démunis que les pauvres du douzième, les gueux de la banlieue boueuse.

Enveloppé d'une laine empestant le suint, le crucifix ne manquait pas de beauté. Méru les laissa le tripoter, préparant un narguilé en métal argenté. À la question de Hyacinthe il répondit que le nom du déposant ne regardait personne. Hyacinthe sortait son argent, mais Séraphine arrêta son geste tout en levant un menton insolent vers le géant :

— C'est du butin volé à mon ami. Nous irons chez un huissier qui vous arrivera avec ses recors et, qui sait ? un garde du commerce. Ils confisqueront le crucifix et vous coffreront. C'est ça ou le nom.

— Toi, tu étais la petite Savoyarde de Jeannot la Vanoise. Tu as toujours été faraute. La déposante est la fille Sauvignon qui loge chez le Vigneron. Tu sais qui c'est.

Le Vigneron, ainsi surnommé pour les trois ceps de noah donnant une piquette à goût foxé qu'il possédait rue des Vignes-Saint-Marcel, avait édifié là, avec sa nombreuse famille, une immense mesure en torchis, aménagée en cellules baptisées pompeusement chambres, louées dix francs par mois.

Tous les gueux recherchés par la police ou les gardes du commerce y trouvaient refuge, car personne ne se hasardaît dans cet endroit à la réputation effroyable.

— Arrangeons un peu votre apparence, trop bourgeoise pour passer inaperçu chez ce gredin.

Elle ajouta à cet habit déjà bien flétri des signes convenus de grande déchéance. Déchirant le col de la redingote, salissant la chemise avec des poignées de boue prise dans le caniveau, éraflant le cuir des bottes avec une pierre.

— C'est mieux mais insuffisant. Tassez-vous, perdez votre air de robin prêt à dire la loi.

— Moi, un robin ? protesta-t-il, vexé.

— Je dirai que vous êtes mon homme.

— C'est invraisemblable, jamais on ne nous croira.

— Si ! Il y a des fillettes de dix ans avec des hommes de cinquante, et là où nous allons personne ne s'en formalise. Vous donnerez dix francs pour un mois. Qu'on reste trente jours ou deux heures pour conter fleurette à une conquête, c'est le tarif. Nous ne pouvons pas demander sur-le-champ la fille Sauvignon. Il va falloir ruser.

— Mais combien de temps passerons-nous dans ce bouge ? J'ai un rendez-vous à six heures ce soir.

## CHAPITRE VI

Inquiet de l'absence prolongée de Séraphine, Hyacinthe au bout d'une demi-heure entrebâilla la porte de cette minuscule chambre et tendit l'oreille, croyant surprendre dans le lointain des chuchotements. Dans le bas de cet hôtel pour miséreux une vaste salle à manger rassemblait tous ceux qui cherchaient un peu de chaleur, un compagnon de bavardage ou de quoi boire. L'heure des repas y était fixée impérativement par des inscriptions à la craie sur les murs noircis par la fumée. Il allait quitter cette chambre lorsque la saute-ruisseau arriva, un doigt sur la bouche pour le prier de ne rien demander avant que la porte ne fût refermée. À l'intérieur de la pièce elle désigna le grabat. Très gêné, il comprit qu'ils ne pourraient se parler qu'une fois sous les couvertures. La bouche de la jeune fille s'approcha, peut-être un peu trop, de son oreille :

— Pas une parole à voix haute. Nous sommes épiés. Le Vigneron se méfie des nouveaux venus. Il vous prend pour un de la police ou un garde du commerce cherchant à pincer un endetté. Les enfants du Vigneron espionnent les chambres grâce à des trous dissimulés dans le plafond.

Il rabattit la couverture, leva les yeux, ne vit rien dans le plâtre marron qui garnissait l'espace entre deux solives. Séraphine lui souffla quelle attitude prendre, ce qui le fit rougir violemment, mais il se plia à cette équivoque gymnastique de mouvements réguliers mimant la passion la plus vive.

— La Sauvignon paye une chambre où elle ne vient guère. Un vieux grognard de l'Empire m'a renseignée. Un brave homme indigné de l'immoralité du lieu, qui ne peut se payer autre chose. Notre fille mènerait par ailleurs une vie plus luxueuse et on l'aurait vue dans des endroits élégants à la mode. Elle n'a pas remis les pieds ici depuis un mois. Dans une heure, à la nuit, j'irai faire un tour dans sa chambre.

— À six heures un client important a rendez-vous. Tu as des placets et des exploits à porter.

— Messieurs les huissiers ouvrent tard la nuit, et aux tribunaux on trouve toujours quelques attardés à qui remettre les papiers.

En même temps qu'ils chuchotaient ils devaient s'agiter pour

leurrer la vigilance des petits espions Vignerons. Hyacinthe essayait bien de s'abstraire de cette insolite situation qui rapprochait trop les corps, mais cette dévergondée de Séraphine en profitait pour le serrer de près. Son souffle le chatouillait dans le cou. Il ne pouvait s'empêcher de penser qu'ayant vécu maritalement avec son maître ramoneur elle n'avait plus son innocence d'enfant, et seule une évocation insistante de la si belle marquise de Listerac lui permit de recouvrer tout son sang-froid. Déçue, la petite s'écarta, l'air boudeur.

Enfin la nuit vint à travers les vitres grasses et Séraphine alla explorer la chambre de cette Sauvignon qui était peut-être Aurélie Rampon, souillon bossue de Mme de Pindelle, ou encore Agnès Roussel, empoisonneuse de M. et Mme Grandidier de Rouen.

Il sursauta lorsque la porte racla sur le plancher irrégulier et la saute-ruisseau le rassura d'un mot, lui souffla à l'oreille qu'il était temps de décamper, qu'elle craignait le retour des habitants de cet asile de nuit. Parmi eux quelqu'un pouvait reconnaître l'ancienne petite Savoyarde ou l'avoué près des tribunaux.

Ils se pressèrent en une marche rapide, comme si toute une armée de gredins les poursuivait, et ne trouvèrent un fiacre qu'à proximité de la Salpêtrière. Hyacinthe soupira de soulagement une fois sur le feutre du siège.

— Je n'ai trouvé que des vêtements d'enfant en bas âge. De très beaux vêtements jamais portés, peut-être volés par la Sauvignon. J'ai demandé à mon grognard, Cyprien Hachet, d'ouvrir l'œil, lui promettant un napoléon pour son tabac et son vin. Il déteste les coquins au milieu desquels il doit vivre. Ils lui chipent ses médailles, essayent de lui voler sa pension. Mais il refuse de vivre aux Invalides bien qu'il y ait droit.

— Comment es-tu entrée dans la chambre de cette fille ?

— C'est mon secret.

Hyacinthe rentra à temps pour son important client et Séraphine courut avec ses exploits et placets dans tout Paris. Au début, les gens de justice, huissiers, greffiers, avocats, magistrats, montraient quelque réticence, voire de la méfiance, pour cet apprenti clerc en jupons, mais ils s'y étaient habitués, se disant avec soulagement que cette fille ne pourrait jamais accéder à la profession son apprentissage terminé. Ces messieurs de la cléricature s'y opposeraient fermement.

Le lendemain Narcisse, chargé de la démarche auprès de la police du Royaume, revint en annonçant que par le télégraphe[1] on allait essayer d'en apprendre plus sur ce Pierre Malaquin de Séville. Hyacinthe, lui, bouillait d'impatience de retourner chez la marquise, faubourg Saint-Germain, certain qu'on allait attenter à sa vie. Ayant établi la chaîne des successions en cours ou à venir, il espérait convaincre Louissette de Listerac de cette menace suspendue au-dessus

de sa charmante tête.

Bizarrement, l'intendant Picard le prit de court en venant en personne à l'étude :

— J'ai réfléchi, à la suite de votre visite. Je suis rassuré sur notre domesticité de Paris, mais reste celle des terres de Champagne ou du Sud. Chaque intendant de province choisit les serviteurs du coin, et lorsque madame la marquise séjourne dans ses domaines je ne peux rien faire.

— Songerait-elle à quelque voyage ? fit Hyacinthe, alerté.

— Il suffit d'un courrier, comme celui qui voici deux ans nous annonça qu'un incendie avait détruit une ferme en Gascogne. Madame partit le jour même.

— Pouvez-vous m'en dire plus sur cette Rosalie qui vous quitta il n'y a guère. Peut-on la retrouver à Marseille ?

— Ses parents ont abandonné la verroterie et se sont retirés dans l'arrière-pays. Je vais me renseigner.

Tard dans le soir, Parturon, l'officier de paix, vint annoncer que grâce au télégraphe on savait que le jeune Malaquin n'avait pas quitté Séville. Il exhiba un rouleau de papier qu'il plaça sous les yeux de Hyacinthe :

— Voici l'original de la transcription. Ceci me coûte cent francs pour deux heures, à la suite de quoi je dois le restituer. Je vous le laisse, le temps d'aller boire un vin chaud ou du punch au café de la Bourse. J'ai joué sur quelques affaires et je verrai si j'ai gagné un petit louis.

En toute hâte l'avoué recopia la série des télégrammes venant d'Espagne. Pierre Malaquin, âgé de vingt ans, était né à Séville d'un père colonel tué durant la guerre d'Indépendance. Sa mère n'était pas revenue en France. Le fils suivait des cours de l'université catholique et n'avait jamais quitté Séville depuis sa naissance. Sa mère, très affectée par son veuvage, vivait en recluse.

— Bien peu de chose pour cent francs, grommela l'avoué.

Mais il sortit les cinq napoléons de son coffre, les tendit lorsqu'il revint à Parturon, sans lui cacher sa déception.

— Il y aura d'autres nouvelles. Le consul de France à Séville ne peut accéder au télégraphe espagnol mais envoie un courrier.

— Connaissez-vous une certaine fille Sauvignon ? C'est pour une recherche de légataires.

— Je consulterai mes notes. En vingt-cinq ans j'ai inscrit des milliers de noms et peut-être y figure-t-elle.

Séraphine était retournée chez le Vigneron pour parler au grognard, mais ce dernier semblait avoir quitté la bâtisse.

— Sorti un soir, il n'est jamais revenu. Ça sent l'embrouille et même pire. Dans ce faubourg maudit tout peut arriver.

Le surlendemain, rentrant du tribunal, Hyacinthe trouva dans la salle des clerks un cocher de fiacre qui attendait depuis une demi-heure :

— Une petite demoiselle délurée m’a envoyé vous chercher. Si je n’avais pas connu l’étude Roquebère, je ne me serais jamais fié à une petite peste de ce genre. Si c’est votre fille, que Dieu vous épargne des soucis ! Car elle n’a pas froid aux yeux. Je dois vous conduire à la Salpêtrière, un endroit qui ne me plaît guère.

Séraphine l’y guettait et se précipita :

— Cyprien Hachet, mon gentil grognard, a été retrouvé pour mort. Après un coma de quelques heures il a ouvert les yeux, et il faudra payer pour qu’on l’installe dans une chambre isolée.

Depuis ses premiers soupçons, Hyacinthe avait l’impression de jeter son argent par la fenêtre alors qu’il ne sortait plus, ne dînait plus dans les endroits chers. Son coffre se vidait allègrement. Le vieux militaire gisait dans le coin d’une immense salle, un épais pansement sur le crâne. Il inclina la tête en les voyant, écouta Séraphine lui présenter son patron.

— On lui a écrasé la gorge d’un coup de pied et il ne pourra plus jamais parler.

Mais l’homme fit signe qu’il savait écrire et Hyacinthe sortit un carnet, une mine de plomb que le pauvre demi-solde prit d’une main tremblante. Dans une orthographe incohérente que seule Séraphine put décrypter et pour cause – la sienne était aussi fantaisiste –, il racontait avoir montré trop de curiosité à l’endroit de deux hommes, l’un jeune, l’autre plus âgé, qui n’occupaient que quelques heures par semaine la chambre de la fille Sauvignon. Pour sa part, il n’avait jamais rencontré cette demoiselle.

— Je les épiais depuis le grenier à l’insu des enfants du Vigneron.

Ils le questionnaient et il répondait de son écriture maladroite. Les deux hommes avaient déposé il ne savait quoi dans une armoire murale fermant à clé. Séraphine reconnut avoir essayé de l’ouvrir, mais la serrure en était trop perfectionnée. Comme Hyacinthe sursautait, elle avoua qu’elle connaissait plusieurs procédés pour venir à bout d’une porte. Le grognard manifestant une envie de vin et de tabac, elle descendit aux boutiques installées sous les préaux pour le satisfaire. Non sans mal il essaya d’avalier son verre de vin, et chiquer lui donna aussi de la peine avec sa gorge écrasée. Alors il se mit à écrire à nouveau que les deux inconnus avaient parlé à voix basse du comptable avec lequel ils avaient rendez-vous comme d’habitude, même heure, même endroit.

— Un comptable, pourquoi un comptable ?

C’était sur le chemin de l’étude, rue Vivienne, qu’il avait été agressé à coups de gourdin. Pour l’achever on lui avait écrasé le larynx

d'un coup de pied, le laissant pour mort.

— Partons, proposa Séraphine. Laissez-lui un peu d'argent. Je reviendrai le voir dès que je pourrai.

Leur cocher ricana en apercevant Séraphine avec l'avoué.

— Méfiez-vous de celle-là qui sait mener son monde.

— Et vous, menez-nous vite et sans heurts, répliqua-t-elle en montant à la suite de Hyacinthe.

Plus tard dans son cabinet, après avoir réfléchi, il fit venir la saute-ruisseau.

— Toi qui connais la langue des échappés du bagne et des gredins de barrière, n'as-tu pas une interprétation de ce mot de « comptable ».

— Un huissier, un usurier ? Ou bien un mot de passe ? Si seulement j'avais pu ouvrir cette armoire de la fille Sauvignon ! Faudra que je retrouve un de mes amis qui possède tout un lot de rossignols.

— Des oiseaux ? Pour quoi faire ?

— Mais non, des fausses clés.

— Je te l'interdis. Si tu te fais prendre, toi, future clerc ?

— N'ayez crainte, chez le Vigneron personne ne portera plainte. Ils règlent autrement leurs comptes, voyez le pauvre Cyprien comme ils l'ont estropié.

— Je ne veux pas te retrouver à la Salpêtrière ou, pire, à la morgue.

Séraphine le regarda étrangement, comme si une émotion subite faisait briller ses yeux :

— Vous tenez donc un tout petit peu à moi que vous craignez pour ma peau ?

Hyacinthe choisit de se taire, n'ayant pas oublié cette scène embarrassante qu'il avait jouée chez le fameux Vigneron.



## CHAPITRE VII

— Que faites-vous là ?

La voix claire, jeune, glaçait par son accent métallique. Une lame. Thierrois, ayant sorti son mouchoir, faisait mine d'essuyer la buée de la lucarne arrière. D'une élégance arrogante, ce garçon le toisait.

— On m'a dit de frotter les vitres, je frotte les vitres.

Il sauta à terre, essaya de donner le change en se dirigeant vers l'écurie, mais le garçon, certainement ce neveu dont l'employé de remise avait mentionné l'existence, le suivit. Thierrois, une fois dans la pénombre chaude des stalles, se mit à courir.

— Hé, l'homme, revenez ici !

Thierrois connaissait à merveille le quartier et choisit de se réfugier dans le jardin du Luxembourg. Le garçon le poursuivait, gagnait sur lui dans cette rue Vaugirard aux lampadaires allumés. Dans les massifs d'arbustes il trouva sa cachette, s'agenouilla, contrôla sa respiration haletante, espérant le décourager, mais peine perdue. Pourquoi ce gandin perdait-il son temps à traquer un voleur des rues surpris dans sa voiture ? Thierrois en avait les quatre sueurs, n'osait croire qu'il avait été reconnu comme étant ce porteur d'enfants auquel on avait confié un nourrisson. Le neveu était-il donc dans le fiacre, ce fameux soir, à proximité de l'estaminet de la mère Bachelin ? En tout cas il ne l'avait pas aperçu. Il l'entendit venir sur le gravier de l'allée et, dans un reflet pâle venu de la rue d'Assas, le vit, penché en avant tel un chasseur sur une piste, le bras droit replié contre son corps et prolongé d'un objet que Thierrois, incrédule, refusa d'abord d'identifier. Poursuit-on ainsi armé d'un pistolet l'auteur d'une tentative de larcin ? Avec certainement la volonté de le tuer ? La silhouette s'éloignait, mais Thierrois préféra se rabougrir encore, prosterné comme un musulman sur la terre glacée. Il y resta une heure, certain que l'autre guettait dans les alentours. Les gardiens annoncèrent la fermeture des grilles, ce qui le soulagea quelque peu, mais il patienta une heure de plus avant d'oser les escalader.

Chez lui, il nota dans un vieil *Almanach des Dames* les événements de la journée. Comme il le faisait régulièrement depuis qu'il avait reçu cet enfant dans ses langes de riche.

Le lendemain il livra deux pouspons aux Enfants Assistés. Il y

connaissait les infirmiers, les bonnes sœurs, quelques médecins attirés. Ainsi il ne perdait pas la trace de ce mystérieux enfant conduit dans la région de Nantes. Sœur Mathilde lui remit la somme habituelle, et ce fut au moment de signer le reçu qu'il retrouva ces deux écailles brunes détachées aux jambes de la roue du fiacre.

— Qu'avez-vous là ? fit la religieuse. Où avez-vous trouvé ça ? Je suis sûre que c'est du sang. J'ai l'habitude, vous savez.

— Je ne sais pas ce que ça fait là, murmura-t-il, envahi à nouveau par ses terreurs nocturnes.

Il signa le reçu, allait repartir lorsque sœur Mathilde le rappela :

— Ce matin d'assez bonne heure, un jeune homme fort élégant, accompagné d'un monsieur plus âgé, vous a demandé. Il voulait savoir où vous habitiez, mais j'ai répondu que je n'en savais rien. Il n'a pas insisté. Vous avez droit à notre discrétion et à l'anonymat de votre besogne.

Sans demander d'autres explications, Thierrois galopait déjà dans les couloirs, les escaliers, croyant perdre la raison. Il n'osait même pas aller se calfeutrer dans son taudis, préférant s'en écarter jusqu'à la nuit. Il se hâta de traverser la Seine, se dirigeait vers Notre-Dame-de-Lorette lorsqu'il pensa à la rue Joubert. À cause de ce Maletère écrasé par une voiture dernièrement. L'acharnement mis par les deux pensionnaires de Geoffroy à le retrouver ne lui laissait que deux éventualités. Soit il s'enfuyait à la campagne pour quelque temps, peut-être quelques mois, mais il détestait vivre en dehors de Paris, soit il essayait de contrer ce danger qui le menaçait. Ce dandy, qu'il appelait le neveu, le poursuivant un pistolet à la main devenait un cauchemar insupportable. Comment lui, simple porteur d'enfants, pouvait-il représenter un danger pour ces deux-là ? Quelles circonstances avaient pu provoquer leur acharnement ? Il avait remis le poupon aux Enfants Assistés. Il s'était montré à la compagnie de location de voitures. Ces langes trop riches avaient excité sa convoitise autant que sa curiosité.

— Ce vieil employé que j'ai traité avec générosité, voilà de qui proviennent mes malheurs. Cet hypocrite cupide a dû leur toucher deux mots de ma visite hier, quand ils sont venus faire changer les fers de leur cheval. Et moi, pauvre imbécile, qui les ai filés dans les rues sans me méfier, sans vraiment me dissimuler. Et, toujours aussi bête, je me fais pincer dans la voiture en train de fouiller les coussins. Ils doivent me prendre pour un « gonsse » de la rousse enquêtant sur la mort de ce Maletère.

Rue Joubert, son esprit déjà perturbé par ses mésaventures s'égara dans des errements confus de superstition. Il pénétrait dans les lieux où un homme florissant avait été renversé et tué par une voiture. Il aurait marché sur la pointe des pieds, se serait presque insurgé

contre le bruit, sacrilège à ses yeux mais habituel, d'une voie parisienne reliant la Chaussée-d'Antin à la rue de Comartin. Comment accepter l'indifférence de ces passants ? Il ne savait où situer l'accident. Ce mot d'accident le faisait ricaner en son for intérieur. Âgé de quarante ans, il avait trop vécu dans la tourbe de cette ville pour s'en laisser conter. Un accident ! Un assassinat, oui ! Sinon l'aurait-on poursuivi un pistolet à la main ? Dans l'intention de l'abattre comme un chien parce qu'il s'intéressait de trop près à ces deux messieurs ? La révolte le gagnait. Il ne regrettait pas d'être venu rue Joubert respirer le relent du crime. Il n'allait tout de même pas se laisser lui-même tuer sans se défendre ? Quarante ans qu'il vivait comme un cloporte, acceptant les moqueries, les coups, s'inclinant devant les puissants, ne trouvant sa revanche que dans le trafic de ces petits innocents qu'il charriait dans une boîte sur son dos. Lui-même enfant abandonné, il gagnait sa vie du malheur de ces nouveau-nés. Le dernier recueilli dans sa crèche luxueuse lui avait paru un don du ciel, une possibilité de gros coup pour s'enrichir. Il rêvait d'une guinguette modeste sur les rives de la Bièvre, mais toujours à l'intérieur des murailles de Paris. Il avait commis l'erreur fatale de son existence, celle qui pouvait l'envoyer au diable.

Alors qu'il avançait dans un délire noir d'inquiétude, il aperçut les trois barrières de bois formant un triangle sur la droite de la chaussée. À l'intérieur on avait disposé des pots de fleurs de saison. Des géraniums, des pensées, des primevères déjà flétries par le grand froid des nuits. Il demanda à un commis boucher sortant de sa boutique ce que représentaient ces barrières et ces fleurs.

— C'est là que monsieur Maletère, un bon voisin, a été tué par un fiacre. Écrabouillé. On peut dire avec sauvagerie. C'était un excellent bourgeois qui me donnait souvent la pièce. J'espère qu'on retrouvera le cocher qui a fait ça. Vous pouvez voir la flaque de sang séchée sous les pots de fleurs. Tous les marchands de la rue ont voulu rappeler son souvenir. Chacun a donné son obole.

— Sait-on comment s'est produit l'affaire ?

— Il paraît qu'un jeune homme très comme il faut est venu lui dire que son banquier l'attendait, rue Laffitte, pour une affaire très pressante. Monsieur Maletère a suivi ce garçon. Ce soir-là aucun des lampadaires ne fonctionnait. L'allumeur a prétendu avoir été retardé. Notre bon voisin aurait trébuché juste comme une voiture arrivait, et voilà. Un vitrier qui passait a dit que le jeune homme l'avait poussé sous les roues. Mais, comme il avait bu un coup de trop, personne ne l'a cru.

— Un jeune homme élégant, je suppose. Qu'y avait-il donc de si urgent à sa banque ?

— On ne l'a pas su. Mais, croyez-moi, c'est une perte. Pour le bal

annuel des commis de boucherie il me donnait cent francs.

Mais Thierrois s'éloignait, plein d'une nouvelle assurance, ressentant une indignation morale qui le surprenait lui-même après des années d'indifférence.

## CHAPITRE VIII

— Le père Rougot ? Vous le trouverez à la « Machine » en train de boire sa goutte fraîchement distillée. Mais il reviendra faire cuire sa tambouille sur le poêle. Il couche dans le comble brisé au-dessus des bureaux.

Le valet d'écurie, pressé d'en finir avec le bonhomme, salua et s'en alla. Les bureaux étaient vides avec juste un quinquet sur la table du vieil employé. Thierrois connaissait son nom et sa tanière. Il y grimpa par l'échelle de meunier, tâtonna dans l'obscurité jusqu'à ce qu'il trouve un lit haut où il s'assit.

Rougot rentra peu après et, comme annoncé, fit cuire sur le poêle dans une odeur de graisse rance de la saucisse. D'après les différents bruits dont le vieil homme était prodigue, il suivit les préparatifs de son souper et jusqu'aux glouglous nombreux de sa bouteille de vin. L'odeur âcre en monta jusqu'à la mansarde. À chaque verre Rougot soupirait d'aise. Ce fut assez long, plus d'une heure, puis une clé tourna dans la serrure à l'intérieur des bureaux et Rougot commença l'ascension de l'échelle de meunier. Il grommelait contre son abrupt. Le quinquet, tenu dans une main, l'autre agrippant la rampe, éclaira plusieurs secondes à l'avance le comble brisé. D'un regard aigu le porteur d'enfants en fit l'inventaire. Vieilleries et ordures. En silence il alla se poster contre le mur, au-delà de la dernière marche d'accès.

— J'aurais dû prendre du cervelas, disait le vieux. Pas fameuses, ces saucisses.

Le quinquet projeta l'ombre grotesque de son visage sur le plafond pentu. Un nez tubéreux, un menton tombant, des épis de cheveux hérissés.

— Ah, c'est haut.

Il déposa le quinquet sur la table ronde centrale, alluma une bougie pour donner plus de lumière. Il se dirigea au fond vers un placard mural, sortit une clé de son gousset, et l'ouvrit. Thierrois sourit méchamment lorsque le vieux revint avec un bas de laine au pied dodu. Il s'assit à la table, secoua le bas rien que pour le plaisir d'entendre tinter les pièces dedans.

— Et un écu de plus, fit Rougot en le sortant de sa poche pour le

laisser choir dans le bas qu'il secoua à nouveau.

Thierrois venait de faire une découverte juste à côté de lui, dans un fouillis de linge sale et puant. Ce qui luisait était la jambe, le fameux rayon fendu du fiacre de location.

Caché là pour de bonnes raisons. Thierrois le saisit et, lorsqu'il l'eut en main, exactement comme un bon gourdin, il le fit claquer sur l'autre paume. Il en tomba des écailles qui lui hérissèrent les poils d'horreur.

Le bruit fit lever la tête de Rougot, l'arrachant à la contemplation de son magot. Il regarda en haut sur un côté et il découvrit cette ombre dans le fond de la chambre.

— Qui êtes-vous ? Que faites-vous là ?

— Bonsoir, monsieur Rougot. En voilà de belles économies. Y a-t-il là-dedans l'écu ou le louis que le bourgeois du fiacre en longue location vous a donné pas plus tard qu'hier ? Lorsque vous l'avez mis en garde contre un visiteur trop curieux, qui vous avait pourtant payé un bon repas, du bon vin et que vous avez trahi sans remords ?

Rougot éleva la bougie, mit une main en visière.

— C'est vous, le porteur d'enfants ?

— Vous me connaissiez donc ? lança Thierrois, furieux.

— Qui ne vous connaît pas ? On vous rencontre partout criant dans les rues pour débarrasser les filles fautives.

— Donc l'autre jour vous m'avez laissé parler, payer le repas, le vin, en sachant que je ne louerais pas une voiture ?

— Vous m'avez invité, non ? Partez maintenant, sinon j'appelle.

— Qui ? Les lads dans l'écurie ? Ils n'entendront rien.

Frappant toujours la paume de sa main gauche avec la jambe de roue, il s'approcha lentement et Rougot changea d'expression.

— Vous êtes venu me voler ?

— L'oncle et le neveu, comment se nomment-ils ?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas le droit.

Le rayon de bois s'appuya sur le bas de laine que le vieux saisit à deux mains. Aussi sec qu'inattendu, le coup frappa le poignet de l'employé qui lâcha prise en criant de douleur.

— La prochaine fois, c'est la tête. Tu l'as dure, Rougot, mais je vais la ramollir et tu te souviendras. Cet oncle et son neveu, quel est leur nom ?

Tenant son sac de la main gauche, Rougot frotta son poignet endolori contre sa poitrine.

— Richelet. Et Alfred Richelet le neveu.

— Et que leur as-tu raconté ? Que le porteur d'enfants s'intéressait à eux ? Et qu'ont-ils dit ?

— Ils m'ont remercié.

— Tu as fait allusion à ça ?

Il tendait la jambe de bois. Dans la lumière il relevait quelques traces suspectes d'un brun rougeâtre. Il changea de main, ouvrit la droite, mettant les écailles étranges sous le nez de Rougot qui sursauta.

— Si tu l'avais fait, tu ne serais plus en vie. Ce sont des assassins, vieux fou. Rue Joubert, on ne croit pas à l'accident. Ce monsieur Maletère est tombé dans un guet-apens. Combien t'ont-ils donné ?

— Un louis.

— Ils viendront le reprendre, sais-tu ? Tu vois, je suis un brave homme qui vient te mettre en garde. Tu es sûr que tu n'as même pas fait allusion à ceci ?

Du doigt Thierrois suivait la fente de la jambe, désignait les traînées douteuses.

— Sœur Mathilde, des Enfants Assistés, certifierait qu'il s'agit bien de gouttes de sang, de miettes de cervelle, ces écailles dans ma main.

Frottant toujours son poignet contre un gilet couturé de reliefs de nourriture, Rougot découvrait comme un gouffre béant devant lui.

— Tu n'as pas pu t'en empêcher, hein ?

— Juste demandé s'ils étaient satisfaits de la réparation.

— Voilà, soupira Thierrois. Je me doutais que tu n'avais pu résister, aussi je ne vais pas m'attarder. Tu sais, ces messieurs vont, viennent à toute heure du jour et de la nuit. À l'instant ils doivent dîner dans la meilleure pension de Paris, dégusteront quelques liqueurs, fumeront un cigare et, lorsque les autres pensionnaires donneront le bonsoir pour monter dans leur chambre, eux feront atteler le fiacre.

— Je vous en prie. Je ne sais où aller... Ne me laissez pas.

— Cache-toi ! N'importe où sauf ici. Même si cela te coûte un écu, cherche une chambre, un gourbi. Pour en trouver un de pire qu'ici il faudrait aller loin. Je te quitte et, parce que je suis brave, j'emporte cette jambe.

## CHAPITRE IX

Louissette de Listerac reçut Hyacinthe Roquebère au lever du lit, sortant de son bain, vêtue de mousseline, étourdissante de grâce charmante. Son parfum enivrait l'avoué qui, confondu, restait à la porte du boudoir. Tapotant un fauteuil, elle l'invita à prendre place tandis qu'elle s'allongeait sur une bergère, le regardant de ses admirables yeux verts.

— Mon ami, je vous trouve splendide et j'en connais peu qui aient cette élégance, cette distinction. Vous faites des ravages dans les cœurs des dames de Saint-Germain.

— Oh, madame, vous me flattez.

Évitant de trop contempler cette chevelure éparsée sur des épaules dont la peau soyeuse échappait au négligé, il sortit ses papiers :

— Je ne voudrais pas vous ennuyer, mais j'ai de terribles inquiétudes à votre sujet. Je crains que des scélérats bien organisés n'essaient d'attenter à votre vie, murmura-t-il.

— Comme vous y allez, cher maître ! Picard, mon intendant, m'en a touché deux mots. Il en riait.

— Monsieur Picard ne devrait pas en rire car j'ai là des conclusions rédigées cette nuit. Vous allez sous peu entrer en possession de divers patrimoines, soit par le jeu de la parenté, soit par celui des alliances. Chaque héritage suit un tortueux parcours au long duquel s'épuisent toutes les pistes, si bien que l'État pourrait aussi devenir légataire. Ce nom de Fontaine-Lagrange vous est-il familier ?

— Il ne m'est pas inconnu, sans que j'en sache la raison.

Hyacinthe le lui expliqua aussi clairement que possible, en même temps qu'il découvrait dans un froufrou de soie plus qu'un genou spirituel. Le sourire de la marquise moquait gentiment le trouble qu'il montrait.

— Abrégez, je m'y perds. J'hérite, mais pas sur-le-champ. Si je disparaissais, la succession refluerait vers je ne sais qui.

Lié par le secret de son état, il ne pouvait lui révéler l'existence de Pierre Malaquin de Séville, en souffrait car elle prenait trop à la légère ses mises en garde. L'attitude d'un Picard riant de ces dangers l'offusquait également.



— Une chambrière, une lingère va-t-elle m'empoisonner ? Un de mes cochers fera verser mon carrosse ? Droguera mes magnifiques chevaux gris pour qu'ils me jettent en Seine ?

— Madame, soupira Hyacinthe, nous sommes vos avoués depuis toujours. Avant mon frère et moi, notre grand-père...

— Comment va ce cher Narcisse, ce dévergondé ? Est-il aussi sinistre que vous pour mon avenir ?

— Il travaille sur les mêmes dossiers, fit-il, ennuyé.

À dire vrai, son jumeau avait perdu au jeu une somme si considérable qu'ils avaient dû endosser un billet à ordre de quarante mille francs. Des mois de travail prévus pour combler cette dette.

La marquise se leva et, à son grand regret, il dut en faire autant.

— Picard est formel. Nos domestiques sont hors de soupçon. Et sur mes terres de province je ne rencontre que de braves serviteurs.

— Veuillez m'excuser et m'autoriser à me retirer, madame.

Ses liasses rangées il s'inclina et, comme elle lui tendait la main, il la baisa, provoquant un rire amusé. Le raccompagnant, elle le frôla par deux fois, incendiant ses sens. Encore sous le choc de son émotion, il fallut que le cocher lui répète avec agacement qu'ils étaient rue Vivienne.

— Ah ! je suis heureux de te voir, lui dit Narcisse. Cette sotte de Séraphine est introuvable alors que j'ai des exploits urgents. Cette enfant s'absente trop souvent. Toi aussi d'ailleurs. Je sais que vous courez après cette souillon de chez madame de Pindelle, mais tout de même. As-tu vu la marquise ?

— Elle se moque de nos avertissements.

— Tu sais, moi-même j'ai des doutes.

— Narcisse, au bout de la chaîne il y a cent millions de francs. Tu entends bien, cent millions.

— Hya-Hya, pense à autre chose de temps en temps, que ta tête se remette en place.

Dans son cabinet, il supposa que Séraphine était retournée chez le Vigneron fouiller la chambre de la fille Sauvignon, au risque d'être surprise. Mais à deux heures elle pénétra en coup de vent dans son cabinet et, sans écouter les reproches de Hyacinthe, sortit de sa poche trois petites fioles qu'elle déposa devant lui :

— Dans l'armoire il y en avait dix. De trois à l'étiquette différente j'ai pris quelques gouttes. Votre pharmacien vous les analysera. S'il s'étonne, dites qu'elles font partie d'un héritage, qu'elles vous inquiètent mais que votre secret d'avoué vous force à la discrétion.

Narcisse apporta ses exploits et ses placets, de quoi l'occuper longuement. Elle n'emporta qu'une pomme à croquer en route.

Le verdict du pharmacien tomba le lendemain matin. Deux fioles contenaient un poison violent difficile à trouver en France. Une seule

goutte sur du fromage avait détruit une colonie de rats d'égout.

— Six cadavres de lascars que nous avons brûlés. Et, dans la troisième fiole, du sel de Glauber, du sulfate de soude pour de violentes purges. Je dois avertir la préfecture de police.

— N'en faites rien, supplia Hyacinthe, vous bouleverseriez une enquête en cours. Je vous tiendrai au courant.

Se fiant à l'intégrité de l'avoué, le pharmacien acquiesça mais garda les flacons. En route, de plus en plus fébrile au sujet de la marquise, Hyacinthe s'arrêta pour boire un rhum, fait exceptionnel chez lui. Ne fallait-il pas aviser la rue de Jérusalem de la présence, dans cette chambre louée par le Vigneron, de dix flacons dangereux ?

À la fin de la journée, Parturon apporta le double des rapports transmis par le consul de France de Séville.

— Les Affaires étrangères les ont communiqués rue de Grenelle pour ampliation, et mon ami m'en a fourni une copie qui me coûtera quatre cents francs. Êtes-vous prêt à payer la somme ?

Cette affaire-là faisait surtout celles du policier, toujours vendeur de documents. Mais, dévoré de curiosité, Hyacinthe alla retirer l'argent du coffre.

— Maintenant je peux vous dire que la police du Royaume n'y accorde qu'une considération médiocre.

— Vous auriez pu le dire avant, protesta l'avoué, furieux.

Le policier empocha ses vingt napoléons, souleva son chapeau en poil de castor et s'en alla. Sans se douter que, dès le deuxième feuillet, Roquebère allait faire une récolte fructueuse.

— Demain je ferai le tour d'une demi-douzaine d'études avant de trouver la bonne, mais ce que je cherche sera bien dans les archives de l'une d'elles.

## CHAPITRE X

Située depuis des siècles non loin de l'Hôtel de Ville, l'étude de maître Rivière était la plus ancienne de Paris et les Roquebère n'en disconvenaient pas. Maître Rivière montrait fièrement à ses visiteurs mettant en doute cette antériorité de vénérables parchemins datant de Saint Louis, conservés avec soin dans des caisses de plomb. Auguste Rivière, vieillard de soixante et quinze ans, voûté et égrota, se déplaçait avec peine dans son cabinet. Désolé de n'avoir aucun héritier, il cherchait désespérément un successeur, espérant un temps que l'un des jumeaux se montrerait intéressé, mais les Roquebère ne voulaient pas se séparer. Il irait jusqu'à ses quatre-vingts ans et remettrait l'étude à son principal qui en avait soixante-dix.

À petits pas il conduisit dans l'entresol Hyacinthe qui resta perplexe devant ces milliers et ces milliers de rouleaux de paperasses, glissés dans des casiers garnissant tous les murs. En pendaient des étiquettes de couleurs différentes ternies par le temps, si bien qu'il s'avérait ardu de distinguer les rouges des marron, les vertes des bleues. Auguste Rivière était cependant formel :

— De l'expédition d'Égypte, Malaquin Jules revint chargé de richesses conquises et me les confia sous forme de pièces d'or, piastres, drachmes, florins, avec ordre d'acheter une propriété de vignes en Champagne. Ce que je fis pour deux cent mille francs. Le lieutenant fit encore la guerre, prit du galon, capitaine et colonel pour finir. Il se maria en Espagne. Dans chaque armée française guerroyant à l'étranger on trouve des hommes de justice, dont des notaires. Notre colonel épousa une certaine Dolorès Ramirez avec contrat de mariage. Contrat qui me fut transmis par le service des postes aux armées. Il doit se trouver dans cette partie-là. Je n'ai pas souvenir de toutes les dispositions, mais le bonhomme a dû se montrer généreux envers son épouse. Quand il fut mort et que la guerre civile se termina de l'autre côté des Pyrénées, la veuve me demanda de vendre la propriété de Champagne, ce que je fis.

» Elle était déjà veuve d'un capitaine de la marine marchande espagnole, qui périt du scorbut dans les Indes orientales. Elle avait quelques années de plus que le colonel français et son nom de fille

était Esposito, Ramirez étant celui du premier époux.

Hyacinthe avait visité trois confrères avant de venir chez Rivière, se souvenant que par conviction politique le vieillard avait travaillé avec les enrichis de la Révolution et de l'Empire.

Chaque liasse retirée de son alvéole laissait échapper un nuage de poussière qui irritait la gorge, mais le vieil avoué n'en souffrait pas, paraissait même se délecter de ces cendres laissées par le temps enfui.

— L'ai-je classé dans les M ou les R ? En quoi ce contrat vous conviendrait-il ?

Hyacinthe, de crainte qu'un clerc ne fût aux aguets, chuchota à l'oreille parcheminée du vieillard :

— J'ai eu connaissance d'un immense complot qui se tramait depuis des années, visant à faire du jeune Malaquin l'un des plus riches héritiers d'Europe.

— Ah, bah, fit le vieil avoué sans trop de surprise, ayant rencontré d'aussi étranges affaires au cours de sa carrière.

— Le fils du colonel n'est peut-être même pas complice, mais je soupçonne l'entourage.

— La veuve Dolorès et compagnie ?

— L'ai-je dit ? Je ne crois pas, et voilà pourquoi je veux m'assurer du contrat de mariage. Y a-t-il joint le testament ?

— Tout ceci remonte à trente ans, comment voulez-vous que je me souvienne ? Nous traitons mille affaires de testaments l'an. Je vous laisse chercher.

Regrettant que Séraphine ne fût pas là pour l'aider, il examina chaque rouleau, se mouchant, raclant sa gorge, s'éloignant pour respirer un air moins chargé. Le principal vint le rejoindre, disant qu'il se souvenait d'avoir fait expédition d'un duplicata du contrat et du testament, quelques années auparavant.

— Par les services de l'ambassade, c'est plus sûr.

Lorsque Hyacinthe le vit se jucher sur un marchepied aussi branlant que lui, il se précipita, mais le vieillard se hissa aussi sur la pointe des pieds pour atteindre un des plus hauts casiers.

— Étiquette bleue, nous y sommes.

Lorsqu'il tira à lui le rouleau, une neige grise et cotonneuse recouvrit Hyacinthe de la tête aux pieds. De plus, il le secoua longuement, et, stoïque, le jeune avoué se laissa ensevelir sous cette poudre vénérable. Avec une agilité de saltimbanque, le principal sauta et alla vers la table centrale dérouler les papiers.

— Le contrat, le testament, les bordereaux d'expéditions, de réceptions, les cahiers où le colonel narrait ses exploits guerriers. Je les ai lus, c'est mortel d'ennui.

— Ah, dit Roquebère, voilà que le nom d'Esposito apparaît, nom de jeune fille de la double veuve. Et il y a une Adriana née de la

première union en 1805, ce qui lui fait aujourd'hui vingt-cinq ans.

— Que dit le contrat à son sujet ?

Hyacinthe atteignit le paragraphe où cette enfant, née du capitaine de bateau, était mentionnée.

— Le colonel s'engage à l'élever comme sa propre fille dans la religion catholique, à veiller sur elle et à la doter de cent mille francs à sa majorité. Voilà un bien brave homme.

— Et le testament ?

Le colonel léguait toute sa fortune à son fils Pierre, laissant la moitié en usufruit à sa femme. Il rappelait la dot promise à Adriana Ramirez.

— Voilà la clause que j'attendais, celle qui explique toutes les manigances à venir : si par malheur Pierre Malaquin décédait sans descendance, tout irait pour moitié à sa mère et pour l'autre à sa demi-sœur.

— Voyez-vous, dit le clerc principal, qui reniflait la poussière avec autant de délectation que son maître l'avoué, comme s'il s'agissait d'une prise de tabac, il fallait que ce militaire soit fou amoureux de cette Espagnole pour dicter de telles sottises. Il y a dans cette clause un appel au meurtre.

— Pour l'instant, Pierre Malaquin est toujours en vie. J'ai eu de ses nouvelles hier.

Le vieux principal eut un sourire entendu :

— Alors, c'est que le foin coupé n'est pas encore entièrement rentré dans la grange et que l'orage doit s'être éloigné, comme disait ma grand-mère. Je veux dire que les espérances sont si belles qu'il faut encore attendre. Car imaginez un peu, disparu le fils du colonel, plus d'espérances côté père.

C'était exactement l'opinion de Hyacinthe. Il commanda des copies, donna une pièce au principal pour qu'il fasse diligence, quitta l'étude ravi. Le premier fiacre qu'il arrêta repartit aussitôt, le cocher refusant de le laisser monter, et le second lui cria bien fort qu'il ne voulait pas d'un vagabond qui s'était roulé dans la poussière comme une andouillette se roule dans la panure. Il s'épousseta tout en revenant à pied rue Vivienne, convoqua son frère et la saute-ruisseau pour faire le point :

— Parturon croyait le rapport du consul sans importance, alors que j'y ai trouvé le nom de jeune fille de la veuve sévillane. D'un précédent mariage elle avait une fille. Adriana Ramirez. Où est-elle, à Séville ou à Paris ? Il y a aussi ces flacons de poison chez le Vigneron.

— Adriana Ramirez, Aurélie Rampon, s'écria Narcisse. Mêmes initiales. Ce serait notre souillon bossue ?

— Peut-être cette Sauvignon qui loue une chambre chez le Vigneron. Dommage que le vieux grognard ne soit plus là-bas.

— Je peux m'y installer, proposa Séraphine.

— Je te l'interdis ! s'emporta Hyacinthe.

— Que faisons-nous avec la rue de Grenelle et surtout la rue de Jérusalem ? demanda Narcisse.

— Parturon lui-même ne paraît pas très passionné par notre affaire. Il nous soutire de l'argent mais ne doit rien comprendre à cette histoire d'héritages multiples. Nous devons retrouver cette fille, lui faire avouer devant la police qu'elle n'est autre qu'Adriana Ramirez.

## CHAPITRE XI

Lorsqu'il revint de la remise du faubourg Saint-Antoine, Thierrois n'eut pas assez de courage pour rentrer chez lui, une mansarde proche de la rue de l'Enfer, à proximité des Enfants Assistés. Il n'envisageait pas plus d'aller chez la mère Bachelin, où les Richelet avaient su le dégouter pour lui remettre cet enfant, source de tous ses malheurs.

Le bal de la Chartreuse, proche de l'Observatoire, lui parut un endroit propice pour un homme traqué par de dangereux scélérats. On y dansait tard dans la nuit, grisettes et étudiants menant grand tapage. C'était l'annexe du Prado, autre bal du côté de la Cité. Mais ici régnaient la plus grande licence et une cacophonie sans exemple. Des instruments classiques jouaient mais on tapait joyeusement sur des objets inattendus, des enclumes, des tuyaux de poêle, des morceaux de ferraille. Accrochés à une ficelle, des fers à cheval de différentes sonorités donnaient la gamme complète qu'un mastodonte, un forgeron à demi nu, frappait à coups de brochoir. Thierrois acheta sa bouteille de vin, son verre, les emporta à l'écart, réfléchissant en regardant les couples se livrer à toutes les excentricités et aussi à des actes libidineux qui le choquaient profondément. Il attendrait deux heures du matin pour rentrer chez lui, en évitant la porte du bas. Les Richelet avaient dû se procurer son adresse. La Bachelin aurait vendu n'importe qui. Guettaient-ils son retour, tapis dans les ruines voisines d'une maison en torchis écroulée depuis peu ?

Une grosse fille blonde lui lançait des œillades assassines quand une autre, au visage tavelé, chuchota à son oreille. La blonde regarda Thierrois avec dégoût, finit par cracher dans sa direction. Beaucoup de gens connaissaient son activité de porteur d'enfants, Rougot le premier.

Il pénétra dans sa maison par un soupirail de cave dont il avait depuis longtemps descellé les barreaux. Un ivrogne y logeait pour deux francs par mois, vivant le plus souvent dans ses déjections. Il atteignait un tel ahurissement que, lorsqu'il voyait un locataire emprunter ce passage, il le rangeait dans la sarabande de ses hallucinations, ces rats et ces serpents qui le hantaient de plus en plus souvent.

Grelottant dans sa mansarde glacée, n'osant allumer du feu, s'entortillant dans des couvertures, Thierrois essaya de dormir, mais toutes les heures il se précipitait à sa fenêtre pour surveiller la rue.

Au matin, une intuition lui fit quitter son logement et se cacher dans les ruines voisines. Peu après, un cheval piaffa dans la neige fondue du chemin et ce bruit l'alerta. Le fiacre se dessina dans la brume, la portière claqua et le gandin apparut, essayant d'éviter les flaques, essuyant même ses bottes avec son mouchoir. Thierrois glissa vers la voiture, à l'abri d'un pan de mur encore debout, craignant que le neveu ne pénétre dans les ruines. Lorsqu'il découvrit qu'il n'était plus qu'à deux, trois mètres de la voiture, il ne bougea plus, terrifié.

— Il a dû venir, mon repère n'est plus en place, annonça le neveu de retour.

Thierrois frissonna. Ils avaient donc tout prévu.

— Nous ne pouvons attendre, mais nous finirons bien par le retrouver et l'enverrons rejoindre cet imbécile de Rougot.

Avait-il bien entendu, l'oncle avait bien prononcé le nom du vieil employé de la compagnie de remise ? Rougot. Pourquoi rejoindrait-il Rougot ? Il se refusait à donner un sens à ce sous-entendu. À nouveau le cheval patouilla dans la neige fondue et la boue. Le neveu avait dû s'installer à l'intérieur, l'oncle conduisant l'animal. Courant plié en deux, presque à quatre pattes, Thierrois les suivit sans se faire voir, embouqua une ruelle qui rejoignait la rue de l'Enfer. Il vit la voiture tourner vers la place, trottina, à la fois désespéré et hargneux, épouvanté et prêt à sauter à la gorge du premier qui l'agresserait. Le fiacre s'éloignait dans Saint-Jacques vers la place de la barrière de Fontainebleau. Il ne courait plus, marchait, les poumons en feu, certain à chaque inspiration d'avaloir des lames acérées. Il ne les rejoindrait jamais, n'oserait jamais les affronter, mais ce fiacre noir avec ce cocher enfoui dans cette houppelande démesurée et ce chapeau de castor le fascinait. Il ne savait le formuler franchement, mais c'était son destin qu'il suivait, sa mort, avec ce dandy porteur d'un pistolet. Il essayait de reprendre son souffle tout en regardant les rares passants auxquels il aurait aimé crier : « Cette voiture là-bas, ce faux fiacre, il emporte deux assassins. Ils ont tué monsieur Maletère, un vieil employé nommé Rougot, ils veulent me tuer aussi. Aidez-moi à les arrêter. – Allez donc vous plaindre à la police », lui rétorquerait le premier qu'il interpellait. Et la police ne trouverait rien, et les Richelet s'en sortiraient blancs comme neige. Place de la barrière de Fontainebleau, il tourna en rond, passa deux fois devant le propylée de Ledoux incendié en 89 mais encore debout avec ses arcades. Trop nerveux pour réfléchir, il faillit pénétrer dans la célèbre guinguette « Tivoli », se ressaisit. On ne venait pas jusqu'à ce carrefour pour rejoindre le centre-ville. Les Richelet s'étaient forcément dirigés vers



le sud et un espoir insensé l'exalta : auraient-ils décidé de quitter Paris, de s'enfuir ?

Il n'était pas à son aise dans ce bas quartier mal fréquenté où, disait-on, la police ne se hasardait que rarement, laissant la place aux gendarmes d'au-delà des barrières ou encore à la troupe, quand le brigandage et les crimes se multipliaient.

Il aperçut, devant cette mesure de maréchal-ferrant, le fiacre noir, le cheval attaché à un anneau, mais son premier réflexe fut de ne rien voir, de n'y prêter aucune attention. Il était temps pour lui de faire demi-tour, de se réfugier en ville, de changer de logis et de se trouver une autre occupation. Se fondre dans l'inconnu d'un autre quartier, se faire oublier, seulement se faire oublier. Il ne demandait pas grand-chose. Il continua de marcher vers la barrière de Fontainebleau puis soudain fit demi-tour. Il ne pouvait se résigner. Après avoir confié la voiture et le cheval au maréchal-ferrant, les deux hommes n'avaient pu que se rendre en un seul endroit. Dans cet apparent désert aux cahutes informes dispersées, aux buissons rachitiques, grouillaient dans une clandestinité entretenue avec soin les membres d'une famille effroyable, tous voleurs, assassins, dépeceurs, profanateurs. Et aubergistes pour tromper leur monde. La pension du Vigneron ! Le repaire de la racaille interdite de séjour en ville. Dix francs le mois, ou la semaine, ou le jour, ou l'heure, dix francs toujours. L'endroit choisi pour des criminels comme les Richelet.

Dans le froid humide, n'ayant rien mangé depuis vingt-quatre heures, il attendit, caché par un saule pleureur qui perdait ses dernières feuilles dans une mare boueuse où nageaient des canards. En fouillant la vase de leur bec ils en libéraient une puanteur de sentine. Appuyé à son arbre, ensommeillé par le barbotage incessant des canards, il crut venue la fin de sa vie. Paralysé par le froid, le manque de nourriture, la certitude de sa mort proche, il attendit des heures. Ils ne sortirent de chez le Vigneron qu'à la nuit. Ils passèrent sur le chemin, le pas vif, conquérant. Ils avaient disparu depuis longtemps qu'il ne parvenait pas à s'arracher à son saule, à cette mare. Les canards s'en allèrent en file indienne vers une bicoque lointaine.

Après dix ans de bagne à Toulon, le Vigneron s'était installé là, profitant du magot qui l'attendait à sa libération, n'ayant jamais avoué la trentaine de vols sanglants qu'on lui reprochait. Des chiffres invérifiables mais considérables couraient sur sa fortune.

Le Vigneron le reconnut. Deux ans plus tôt il l'avait fait venir pour lui remettre deux enfants inconnus. Assis dans sa cuisine, il surveillait le couloir d'entrée.

— Voilà la nounou à moustache, ricana-t-il. Pas de lardons aujourd'hui. Tu aurais dû venir un mois plus tôt, y en avait un.

Dans ce milieu, parler franchement c'était se jeter dans les

désagréments ou dans le labyrinthe de négociations féroces.

— Dix francs la chambre, un franc le repas, cinq sous la demi-pinte de vin ou le petit verre, récita le Vigneron.

Dix francs pour s'enfoncer encore plus dans cette machine qui le broierait tôt ou tard ? Il ne pouvait plus reculer. Il paya pour la chambre, reçut la clé, une pinte de vin qu'il alla boire dans la salle à manger. Il finit par jouer aux cartes avec des pensionnaires, de pauvres bougres certainement prêts à le voler, à l'égorger au besoin. Il s'arrangea pour perdre un peu, abandonnant jusqu'à cette avarice qui réglait chaque geste de son existence.

— Les deux hommes de tout à l'heure, un en houppelande, l'autre en jaquette, ils ont leurs habitudes ici ?

Les joueurs s'esclaffèrent. Un vieux à demi aveugle – une taie blanche noyait son regard – lui envoya son coude dans les côtes :

— C'est un dab et sa tante, chambre 17. Deux fois la semaine. J'entends le chérubin soupirer de plaisir depuis ma chambre.

Stupéfait, oubliant le jeu, il se fit rabrouer. Ainsi donc les Richelet venaient là deux fois par semaine pour cacher leur passion coupable ? Alors que rue de Vaugirard ils avaient toute facilité pour s'y livrer ? Il n'y croyait pas mais connaissait au moins le numéro de leur chambre.

Vingt sous pour un repas abondant et quelconque. Il discuta avec une marchande d'allumettes qui parcourait les rues, deux paniers aux bras. Les deux hommes, lui apprit-elle, ne s'attardaient guère dans leur chambre. Avant eux une fille y avait vécu un mois après la naissance de son enfant.

— Elle se nommait Sauvignon, tu connais ?

Allongé sur son lit dans la cellule austère baptisée chambre, il se persuada que sa chance de survivre était d'habiter dans un des repaires des deux monstres. Une finasserie qui le mettait provisoirement à l'abri, d'autant que les Richelet ne s'attardaient jamais dans la salle à manger, ne fréquentaient personne, s'enfermaient dans leur chambre dès leur arrivée. Alfred et son oncle venaient-ils pour assouvir leurs désirs secrets ? Où bien se livraient-ils à une comédie dangereuse ? Il caressait l'idée de les dénoncer pour leur vice. Puis il en vint à se dire que s'ils prenaient des risques aussi apparents c'était pour dissimuler une activité bien plus dangereuse encore.

À trois heures de la nuit il se réveilla, trempa une allumette phosphorique dans le petit flacon de vitriol et regarda sa montre à cette flamme. Il avait acheté le fagotin d'allumettes et l'acide à la grosse femme, Mélie. Il se leva, éclaira sa bougie, usa de la cire pour enrober sa propre clé, alla l'enfoncer dans la serrure de la chambre 17, obtenant une belle empreinte. Il savait où, pour un franc, il recevrait une fausse avec ce moulage. Il se rendrait aussi faubourg Saint-

Antoine prendre des nouvelles de Rougot, se refusant à donner un sens sinistre aux paroles des Richelet.

## CHAPITRE XII

Ayant dîné sans appétit avec quelques amis, fait quelques pas désabusés dans les galeries en bois du Palais-Royal, Hyacinthe Roquebère rentra. Depuis le porche il aperçut de la lumière dans la salle des clercs et, fort surpris, en ouvrit la porte.

Séraphine buvait du vin chaud en compagnie d'un inconnu. La petite en avait préparé une pleine casserole qui bouillait sur le poêle.

— On se croirait dans un assommoir, avec cette odeur. Que fais-tu encore debout passé minuit ? fit-il, hargneux, essayant de distinguer les traits du visiteur, lequel enfonçait son visage dans le col en lapin d'une douillette verte.

— J'ai tenu compagnie à Monsieur. Voulez-vous du vin chaud ? C'est du roussillon velouté avec citron et cannelle.

L'inconnu se leva. De taille normale mais robuste. La lampe posée sur le bureau du principal éclaira le visage d'un homme habitué au grand air.

— Je suis François Vidocq, déclara-t-il tranquillement. Je viens à Paris voir des machines à faire du papier. Depuis que je me suis retiré de la Sûreté, j'ai investi dans une papeterie, mais je garde le contact avec mon ancienne brigade où j'ai ouï votre nom dans certaines rumeurs.

Saisi, incrédule, piqué au milieu de la salle, Hyacinthe, au contact du gobelet de vin brûlant que Séraphine lui tendait, retrouva sa lucidité.

— J'étais rue Sainte-Anne où les collègues sont toujours. J'ai décidé de venir vous offrir, sinon mes services, quelques informations. Voyez-vous, maître, ma papeterie ne m'apporte pas les espérances mises en elle et la faillite me guette. En échange de ce que je sais, voulez-vous m'aider à sortir de mes ennuis ? Mes créanciers m'envoient du papier timbré.

Hyacinthe s'écarta pour s'asseoir sur la banquette des clients, but une gorgée, se brûla la langue, toussa.

— Et puis-je savoir ce que vous avez entendu dire de nous ?

— Nous autres, rescapés du Pré – nous appelons ainsi le bagne – sommes très vite au courant des grands crimes, car ceux-ci font bér

d'envie tous les vide-goussets, tous les tire-laine qui prennent de grands risques pour peu de profit. Monsieur, il se chuchote qu'une grande machination vise à capter d'immenses héritages pour le bénéfice d'un seul légataire. Je vois que vous approuvez de la tête et je poursuis. Une femme, chambrière ou cuisinière, bossue, souillon ou pimpante, se donne du mal pour envoyer ses maîtres *ad patres*. Petite-Rue-Sainte-Anne, j'ai consulté mes dossiers, relu quelques lettres anonymes de celles reçues par sacs entiers. Mon ancienne brigade, que par dédain on appelle contre-police, ne dédaigne rien et, contrairement à Jérusalem et Grenelle, estime que chaque affaire a son importance. Le télégraphe a fonctionné avec l'Espagne. Le consul de Séville a renseigné Paris sur la veuve du colonel Malaquin.

Le bagnard ne se compromettait guère, répétant ce que Hyacinthe savait déjà. Ce n'était qu'entrée en matière. Vidocq alla remplir son gobelet, s'assit sur le coin de la table de Timoléon.

— Dans un rapport j'ai trouvé une lettre dénonçant la fille Agnès Roussel. Cette domestique, ayant par mégarde juré en espagnol dans une boutique, y est accusée de cacher son origine. Quand mes amis sont allés y voir de plus près, l'oiseau s'était envolé. Laissant le cadavre de sa maîtresse empoisonnée par une substance inconnue.

La souillon dissimulait donc un accent espagnol ? Séraphine et Hyacinthe échangèrent un regard entendu.

— Mon ex-brigade enquête sur la mort de monsieur Maletère rue Joubert. Tous les cochers de fiacre de Paris ont été interrogés en vain. Chaque roue droite des voitures a été examinée dans l'espoir d'y trouver des traces de sang et de cervelle. Je suis allé rue Joubert et là-bas on parle d'assassinat, le bourgeois aurait été poussé, peut-être assommé et jeté sous les roues de la voiture. Celle-ci doit être lourde car, croyez-moi, maître, une tête ça résiste bien. Donc je songe à une voiture plus lourde qu'un fiacre mais ayant son apparence. Nous n'en sommes pas à un déguisement près dans cette histoire.

Séraphine buvait les paroles de l'ancien bagnard. Elle qui connaissait si bien Paris avait peut-être quelque idée sur la remise d'une telle voiture.

— Mon ex-brigade surveille tout le courrier venant d'Espagne. Des facteurs des Messageries royales travaillent pour elle, ainsi que les employés des autres compagnies. Cette Agnès Roussel à l'accent espagnol doit bien recevoir des nouvelles de son pays ? Vous voyez, maître, que je puis vous rendre service, mais de grâce sortez-moi d'embarras.

Hyacinthe s'excusa, passa dans son cabinet où la petite le rejoignit, referma la porte capitonnée avec soin.

— Parlerons-nous de la fille Sauvignon et de son séjour chez le Vigneron ?

— N'en faites rien, maître, il veut rentrer en grâce auprès du pouvoir et se servira de nous. Laissez-le apporter ses nouvelles sans en donner.

— Cette voiture modifiée en fiacre t'intéresse, non ?

— On trouve de tels véhicules loués à des personnes voulant rouler dans la discrétion. Une calèche, un coupé, un cabriolet sont trop voyants parfois.

Vidocq, durant leur absence, avait dû faire le tour des pupitres dans l'espoir de glaner quelques informations, car il se trouvait dans le fond de la pièce. Il revint se servir une nouvelle fois du vin chaud.

— Je jetterai un œil sur votre faillite, proposa Hyacinthe, mais sans engagement de ma part. Ce que vous venez de nous raconter, nous le savions à peu près.

— Dois-je voir du côté de la marquise de Listerac ? répliqua l'ex-bagnard avec un air goguenard qui fit frémir l'avoué.

» Je ne suis pas dans les affaires civiles mais je sais que la marquise est curieusement dans la lignée des successions. Sachez, sous le sceau du secret, qu'elle souhaite se rendre en Espagne. L'information vient des Affaires étrangères. Au sujet d'un passeport, très certainement.

Hyacinthe réagit violemment, se précipitant presque sur Vidocq :

— Allons donc, madame la Marquise n'a aucune raison...

— Je ne peux vous en dire plus. Demain le caissier de ma fabrique apportera les comptes et vous verrez ce que vous pouvez faire. Si ma situation s'éclaircit, je trouverai pour vous des explications sur ce voyage projeté.

— Je ne ferai pas d'une fabrique en faillite une source de profit, lança Hyacinthe, furieux, et je ne me livrerai à aucun tour de passe-passe pour léser vos créanciers.

— Faites pour le mieux, c'est tout ce que je demande.

Vidocq reprit son chapeau, eut un dernier regard pour le reste de vin chaud, s'en alla.

— Il a toujours l'âme d'un coquin, fit Séraphine, à demi admirative, mais il peut nous aider.

## CHAPITRE XIII

Quelque peu éméché par une soirée au cours de laquelle il avait regagné tout ce qu'il avait dernièrement perdu au jeu, Narcisse trouva son frère dans son cabinet, au milieu d'un amoncellement d'archives de toute nature. Appuyé au chambranle de la porte, risquant de perdre l'équilibre, il regardait son jumeau à travers une brume de fatigue :

— Je crois rêver. Tu ne t'es pas couché ou tu t'es levé tôt ?

— Toi, tu devrais rejoindre ton lit, répliqua son jumeau.

— Mais que peux-tu bien faire à cette heure ?

— Je cherche quels liens pourrait avoir la marquise de Listerac avec l'Espagne et je n'en trouve aucun. Cette auguste famille n'y a jamais possédé de biens.

— Pas de cousinage avec les grands seigneurs ? Ferdinand VII ?

— Rien.

— Je vais y réfléchir, déclara solennellement Narcisse, je sens que je vais y réfléchir.

— C'est ça, dit son frère. Ça me fait grand plaisir.

Titubant et se cognant partout, son jumeau s'en alla tandis qu'il se replongeait dans ses dossiers. Si bien que Séraphine, la première levée pour ouvrir la porte à la concierge qui était aussi une des femmes de charge de l'étude, le surprit à la tâche. La jeune fille allumait aussi les poêles, remplissait les encriers, taillait plumes et crayons.

— Quand dormez-vous ? Je vous retrouve comme je vous ai quitté à une heure ce matin. Quelle folie ! Vous allez vous rendre malade. Je vous prépare un bon café, j'appelle le barbier et même je vous fais monter une baignoire et de l'eau bouillante.

Hébéte, navré de n'avoir rien trouvé, Hyacinthe la laissa faire. Il avala plusieurs bols d'un café très fort et, quand il pénétra dans son appartement, deux gaillards de l'établissement de bains voisin avaient installé une baignoire remplie d'une eau fumante. Il s'y laissa choir, s'endormit.

— Maître, réveillez-vous avant d'avaler toute l'eau du bain !

Ouvrant les yeux, il découvrit Séraphine debout à côté de lui, n'eut que le temps de tirer sur la baignoire le linge de bordure.

— J'étais inquiète. Votre frère était occupé et je suis montée. L'eau est froide, ajouta-t-elle, y trempant sa main.

— Voulez-vous bien !... fit-il, courroucé. Je vais me lever.

À la porte, elle se retourna avec un sourire moqueur :

— Vous avez une peau de fille, c'est très mignon.

Le barbier attendait dans son antichambre et, fermant les yeux, il réfléchit tandis qu'on le rasait. À midi son frère le fit appeler :

— J'ai repensé à ton histoire, quoi que tu en penses. J'ai trouvé quelque chose sur les liens entre ta chère marquise et l'Espagne. J'étais saoul comme une grive mais ça n'empêche pas mon cerveau de fonctionner. J'ai envoyé un clerc chez le banquier Maury. Un des banquiers de la marquise. Je voulais envoyer Séraphine mais elle avait trop peur que tu te noies dans ton bain. Je crois que cette délurée voulait te voir sans vêtements, en fait.

— Tu la calomnies, elle est tout juste espiègle. Alors, ce Maury ?

— Il a renvoyé notre clerc chez l'agent de change Meerstrich, qui m'a écrit.

Hyacinthe prit la lettre et poussa vite des exclamations de surprise et de dépit.

— Hé oui, mon petit frère, fit Narcisse, désolé. Elle te fait des cachotteries. Nous nous occupons de ses biens immobiliers et elle dispose du reste. Joue à la bourse des valeurs. C'est très à la mode à Saint-Germain. On s'encanille comme on peut. Quelqu'un lui a conseillé ces coupons d'une mine d'argent dans les Asturies. Une affaire solide qui pourrait doubler rapidement un apport, dit-on.

— Deux millions, hoqueta Hyacinthe. Deux millions. C'est de la folie.

— Mais ce n'est pas un risque aléatoire comme des quirats maritimes ou des engagements lointains. En moins d'une semaine on se retrouve dans les Asturies pour se rendre compte du sérieux de son achat.

Hyacinthe fit part de la visite de Vidocq. À ce nom, les yeux de Narcisse brillèrent d'excitation. Le personnage le fascinait.

— Il a vu juste en t'annonçant que la marquise se préparait pour un voyage en Espagne.

— Et je ne peux intervenir. Elle le prendrait de haut, pourrait se fâcher, briser nos relations. Je pressens le pire.

— Ces deux millions, d'où proviennent-ils ? demanda Narcisse.

— Je l'ignore. Pas de chez nous, en tout cas. Il ne faudrait pas ébruiter l'affaire, nous perdriions notre crédit.

Désarmé, il ne savait que faire. Une démarche hardie auprès de la grande dame ? Utiliser Vidocq ? À peine envisagée, cette hypothèse le remplit d'horreur. Dans l'après-midi le caissier de la papeterie apporta ses registres et Hyacinthe conversa avec lui. L'homme ne lui



cache pas qu'à son avis l'affaire était mal partie et que Vidocq y laisserait plus que sa chemise.

— Il risque de se retrouver à Sainte-Pélagie, ses dettes dépassant le triple de l'actif. La faute à cette fabrication d'un genre nouveau. Et pas un commanditaire.

Un clerc habile en comptabilité commença l'étude des registres, rédigea un premier mémoire catastrophique pour ce vieux cheval de retour de Vidocq. L'avoué souhaitait toutefois composer avec lui. Séraphine, après avoir vu quelques loueurs de voiture, revint bredouille, estimant qu'il s'agissait peut-être d'un coucou, un véhicule de place desservant la région parisienne. Hyacinthe alla trouver l'agent de change pour savoir qui conseillait la marquise mais Meerstrich l'ignorait.

— Beaucoup de mes confrères refusent d'entendre parler de ces coupons étrangers, surtout espagnols. Ce pays reste très agité depuis trente ans. Dans le milieu de Saint-Germain les conseillers sont nombreux et peu scrupuleux. Ou alors ce sont des aristocrates qui, faisant fi de l'argent, paraissent s'amuser de ces spéculations. Mais, en fait, ils sont plus avides qu'un bourgeois et toujours à la recherche de fonds. Le jeu leur tient lieu d'activité où ils se dépensent fort. Un bourgeois même très riche travaille dur, y compris un agent de change, ajouta-t-il, souriant.

— Faut-il chercher chez les amis de madame de Listerac ?

— Un noble espagnol, ils sont nombreux à Paris, a pu la conseiller. Ils craignent que la monarchie absolue que nous autres Français avons exigée à la suite de notre expédition militaire ne s'écroule tant elle est fragile. Tout comme la nôtre d'ailleurs, ajouta-t-il dans un murmure.

Il faisait allusion aux mesures draconiennes que le monarque Charles X envisageait de prendre. Hyacinthe, amoureux éperdu de la belle Louise et craignant pour sa vie, se moquait bien de la politique, ne pensait qu'à ce voyage en Espagne projeté par l'objet de sa flamme.

## CHAPITRE XIV

Ce soir-là, sans en avertir les avoués, Séraphine retourna chez le Vigneron. Lorsqu'elle entra, ce dernier l'interpella depuis son coin de feu où il passait ses journées et aussi ses nuits.

— Oui, toi, la coureuse de barrières, viens voir ici.

L'ancienne petite ramoneuse s'approcha non sans répugnance du vieillard dont l'œil acéré l'inspecta de la tête aux pieds.

— Et ton bourgeois, qu'en as-tu fait ? Comptes-tu en recevoir d'autres ? Dans ce cas, mignonne, c'est dix francs de plus ou alors dehors.

— Je suis seule, dit Séraphine.

— On dit ça et puis on relance les pensionnaires pour un franc. Je veux ma part. N'oublie pas que j'ai des yeux partout.

Les yeux de ses enfants qui hantaient les greniers de la grande bâtisse. Invisibles, vigilants, rien ne leur échappait.

— Je viens dormir seule, répéta-t-elle avec force.

Dans sa chambre elle trouva une bougie qu'elle alluma à la lampe du long corridor glacé. À l'heure du souper, elle descendit dans la grande salle sinistre. Dix paires d'yeux d'hommes allumés de pensées vicieuses l'accueillirent. Elle paya ses vingt sous à un jeune garçon au pied bot, s'assit sur le banc à côté d'une grosse femme qui lui proposa ses allumettes au phosphore avec la fiole d'acide.

— Ici, la nuit, vaut mieux avoir de quoi éclairer, on ne sait jamais. Si tu veux gagner un louis, peut-être deux, fais-moi signe. J'ai un vieux bourgeois rue Saint-Jacques qui te les donnera pour une nuit.

Séraphine attaqua sa soupe en essayant de masquer sa terreur. Les dîneurs ne cessaient de la regarder, sauf un qu'elle avait déjà croisé quand elle grattait la suie des cheminées. Vu son teint, il travaillait en plein air. Vitrier, rémouleur, porteur d'eau ? Il lui inspirait trop de dégoût pour avoir un métier d'honnête homme. Il mangeait la bouche à ras de l'écuelle de crainte de perdre une goutte, une miette.

— De qui te caches-tu ? demanda la marchande d'allumettes que les autres appelaient Mélie.

— C'est mon secret.

— C'est pas un endroit pour toi. Tu as en face de toi la plus belle collection de fripouilles que tu peux imaginer, sauf quelques-uns. Tiens, par exemple, le père Thierrois, le porteur d'enfants. Tu ne l'as jamais rencontré ? Tu n'as jamais eu besoin de ses services ?

Séraphine frissonna, renouant avec ses terreurs enfantines. Elle reconnaissait cet homme qui allait dans les rues, une boîte en bois accrochée à son dos. Son maître l'en menaçait, disant qu'il la donnerait à ce croque-mitaine si elle le volait ou lui désobéissait. Ainsi elle avait appris qu'il fourrait des enfants encore à la mamelle dans sa boîte capitonnée, allait les livrer aux Enfants Assistés. En général il prenait livraison des mioches aux barrières. Lorsque la marchandise se faisait rare, il arpentait les rues, poussant d'étranges cris sans signification, des sortes de gémissements d'animal égaré. On lui faisait signe d'une fenêtre, d'une porte cochère. Lorsqu'il rentrait quelque part, il en ressortait courbé un peu plus en avant sous le poids accru.

— Il a de l'argent à gaspiller, le Thierrois, grognait Mélie. Il loue déjà un galetas du côté de l'hospice, et le voilà donnant dix francs pour une chambre ici ? D'habitude on le rencontre chez la mère Bachelin, tu connais ?

Son patron l'y entraînait pour boire du punch et manger du boudin grillé que depuis elle détestait. Voulant en savoir plus sur la Sauvignon, elle demanda à Mélie si d'autres filles fréquentaient l'endroit.

— Guère, tu es une des rares. Il y a eu celle du 17.

La grosse femme ricana.

— Thierrois aurait dû venir il y a un mois. Il aurait eu de la marchandise. La fille en question a eu un lardon. Elle a accouché seule ici. Sans un cri. Juste les pleurs du poupon. Elle est restée un mois puis a disparu avec son bâtard. Mais Thierrois est ici pour tout autre chose aujourd'hui. Il se cache peut-être, car il m'a l'air d'avoir peur, mais il furète. La nuit, il furète. J'en mettrais ma main au feu. Et, curieusement, je crois que la chambre 17 l'intéresse. Il devrait se méfier. Le Vigneron finira par se douter de quelque chose.

Séraphine s'attarda dans cette salle fumeuse, mal chauffée par un méchant poêle garni de tourbe. On y jouait au piquet mais aussi à des jeux d'argent, aux dés.

Elle finit par rejoindre sa chambre mais, lorsqu'elle vint allumer sa bougie à l'unique lampe à huile du corridor, elle surprit des chuchotements derrière la porte de la chambre 17.

Dans sa vie d'enfant jetée très tôt sur le pavé de la capitale, elle avait connu des épouvantes presque chaque jour, mais celle qui sourdait de la bâtisse du Vigneron était la pire de toutes. Sans le désir d'aider son cher Hyacinthe Roquebère, elle se serait bien enfuie en pleine nuit pour retrouver la tranquille étude de son avoué.

D'après ce qu'elle avait cru comprendre, la fille Sauvignon avait loué cette chambre pour plusieurs mois, mais après avoir donné naissance à un enfant, un mois auparavant, avait disparu. Le Vigneron en profitait-il pour la louer, faisant ainsi double profit ? Séraphine y avait trouvé d'étranges fioles dans le placard mural, preuve que la locataire en titre revenait parfois. Était-ce la Sauvignon, ce soir en compagnie d'une autre personne ? Un homme, le père de l'enfant ? Pourquoi ne s'étaient-ils pas montrés dans la salle à manger, préférant grimper tout de suite à l'étage ? Allongée sous la couverture rêche, elle ne dormait pas, s'y refusait tant ses sens étaient en alerte. Autour de sa chambre la maison frémissait de bruits étranges, d'allées et venues furtives. Comme si tous ces pensionnaires se retrouvaient au sein des heures obscures pour de mystérieuses besognes. Comme des rats.

Depuis longtemps la lampe du corridor avait sûrement épuisé son huile.

Elle s'engourdisait lorsque des gémissements la firent sursauter. Elle se crut le jouet de cauchemars se poursuivant au-delà de sa somnolence, s'aperçut soudain que ces plaintes provenaient de la chambre mitoyenne. Quelqu'un était malade, souffrait atrocement. Elle essaya de se boucher les oreilles, de s'enfouir sous la couverture, n'ayant pas le courage d'aller entrouvrir sa porte.

Cette faiblesse dominée, elle s'assit au bord du grabat, décida de se lever, d'entrebâiller sa porte. Comme prévu la lampe avait expiré, diffusant encore son relent d'huile de baleine. Tenant sa bougie allumée au-dessus de sa tête de crainte que sa propre ombre ne l'effraye, elle fit un pas, puis deux. Les râles s'échappaient toujours de la pièce de gauche. Figée, les reins glacés de transpiration, elle fixait la porte voisine mal refermée. Sa main se guidant au mur humide, elle avança encore, poussa du pied le battant qui grinça, la faisant sursauter. Elle murmura comme une prière :

— Y a-t-il quelqu'un de malade ? Je vous en prie, répondez-moi ! Avez-vous besoin d'aide ?

Sa main quitta le mur, appuya un peu plus, et le battant s'ouvrit, libérant une odeur suffocante, chimique. Elle avança la bougie, si courte qu'elle pleurait sur ses doigts des larmes de suif. La tête, seulement la tête, se disait-elle, pour un coup d'œil rapide, et puis la fuite, sa chambre, le verrou. La lumière crépitait parce qu'elle la penchait trop. Mais sur le grabat, le même que le sien, gisait une forme humaine. La flamme détacha d'une tablette de bois, scellée au mur au-dessus du lit, les ombres dansantes d'une fiole d'eau-de-vie à l'étiquette connue, du fagotin d'allumettes, de la fiole d'acide débouchée d'où s'échappait l'odeur irritante. Et, tourné vers elle, hallucinant de souffrance, le visage de ce Thierrois. Séraphine devina

tout de suite la terrible méprise. Croyant avaler une rasade d'alcool, le porteur d'enfants venait d'absorber le contenu de la fiole d'acide sulfurique.

## CHAPITRE XV

Pénétrant dans le cabinet de maître Hyacinthe Roquebère, Timoléon découvrit son jeune patron tenant dans ses bras cette péronnelle de Séraphine en larmes, qui se laissait tendrement bercer comme une enfant. Une enfant qui ressemblait plus à une amoureuse qu'à une fillette innocente, pensa le vieux principal. Hyacinthe lui tapotait le dos pour la calmer mais de gros sanglots refoulés depuis la nuit secouaient encore le corps juvénile de la saute-ruisseau.

— Timoléon, s'il vous plaît, un vulnéraire, je n'arrive pas à la consoler.

Séraphine n'avait pas encore expliqué la raison de son absence depuis la veille, ni quelles terreurs elle avait connues. Il se doutait qu'outrepasant ses interdictions elle s'était lancée dans de nouvelles imprudences, mais craignait qu'on ne lui ait fait violence.

Timoléon revint avec une fiole prise chez le pharmacien habituel, l'« Élixir du père Frak ». À la première gorgée, Séraphine s'étrangla, toussa, mais la réaction fut salutaire. Hyacinthe goûta lui aussi à la fiole, lui trouva un arrière-goût d'eau-de-vie de cerise.

— Installe-toi dans mon fauteuil.

Il la souleva et elle se cramponna encore plus. Timoléon levait les yeux au ciel devant cette conduite éhontée et préféra les laisser. Séraphine finit par s'asseoir enfin.

— Alors, qu'as-tu à me dire ?

— J'ai vécu la plus horrible des nuits. Un homme a été victime d'une effroyable méprise.

Au fur et à mesure de son récit, Hyacinthe blêmissait à imaginer les souffrances de ce Thierrois, porteur d'enfants pour l'hospice de la rue d'Enfer.

— J'appelais au secours en vain. Que faire ? Lui donner à boire ? Je suppliais qu'on m'apporte du lait, ayant entendu dire qu'il pouvait apaiser la douleur. Un enfant est venu me sommer de la part du Vigneron de me taire. Quand il a vu le malheureux, il est allé chercher son père. Malgré sa répugnance à se déplacer, celui-ci est venu, a fait boire quelque chose au pauvre homme mais c'était trop tard. Il mourut sous nos yeux. Le vitriol avait coulé dans son estomac mais

aussi dans ses poumons. Chaque fois qu'il geignait une mousse sanglante sourdait de sa bouche. Le Vigneron m'a affirmé que c'étaient ses poumons qui s'en allaient en bouillie à chaque expiration. Je tremblais de tous mes membres.

— Et ensuite ?

— Le Vigneron m'a montré la tablette au-dessus du lit. J'avais bien vu les deux flacons, l'un de vitriol, l'autre d'eau-de-vie, tous deux identiques, d'où la fatale erreur.

— Le médecin des morts est-il venu ?

— Je ne l'ai pas attendu. Quand j'ai filé, le Vigneron s'inquiétait surtout de la venue de la police. J'ai cependant appris une chose importante. Cette chambre 17 de la fille Sauvignon, celle-ci n'étant autre qu'Adriana Ramirez, est désormais louée par un certain Richelet. Il y séjourne de temps en temps avec son neveu. Ils étaient venus hier après-midi et à nouveau dans le courant de la nuit. Très brièvement chaque fois. La marchande d'allumettes, vous savez, Mélie, affirme qu'ils ont déménagé leurs affaires vers une heure du matin. Mélie n'en menait pas large quand je suis partie, à cause de cet acide qu'elle vend et qui a tué Thierrois.

Séraphine but encore un peu de cordial qu'elle paraissait apprécier.

— Autre chose, la fille Sauvignon est restée chez le Vigneron un mois, après avoir mis un gosse au monde. Ensuite elle a disparu complètement. N'est-ce pas étrange ? Et ce Thierrois, que faisait-il là-bas alors que, d'après Mélie, il possède un logement du côté de l'hospice qui le fait travailler ?

— L'oncle et le neveu, que venaient-ils faire là ?

— Cacher leur amour coupable. Le neveu ne serait que la galine du « gonsse », le mignon du faux oncle, me comprenez-vous ?

Les yeux et la bouche arrondis par la tranquille explication de cette enfant de quatorze ans, Hyacinthe se rendait mieux compte à quelles turpitudes elle s'était confrontée durant toute son enfance. Elle n'était même pas choquée !

— Ne restez pas aussi surpris. Ça existe et seuls les bourgeois s'en cachent. Je me méfie de la Mélie, bien capable d'inventer n'importe quel crime pour faire fonctionner sa langue.

— Mais la Sauvignon alias Adriana Ramirez dans tout ça ?

— Je soupçonne les Richelet d'en savoir long sur elle. Et d'avoir assassiné Thierrois. La clé de Thierrois était sur la tablette et pourtant sa porte était ouverte.

— Les Richelet l'auraient forcé à boire ce vitriol ? Mais à quels monstres avons-nous affaire ?

— Parce que vous vivez au milieu de personnes riches et titrées vous les parez de toutes les vertus, mais n'y a-t-il pas autant de

monstres chez eux que dans les quartiers les plus infâmes de Paris ? J'ai vu tant d'horreurs depuis mon plus jeune âge que rien ne me surprend. Et cette connaissance me permet de garder mon jugement. On veut nous faire croire que Thierrois s'est trompé de fiole cette nuit mais, rien qu'à voir la tête du Vigneron, j'ai su qu'il n'en était rien.

Hyacinthe à son tour eut besoin du cordial. Mais, au moment de boire, il hésita au souvenir de ce pauvre homme mort d'avoir voulu éteindre sa soif.

— Je retrouverai la véritable adresse de Thierrois aux Enfants Assistés. Signez-moi un papier attestant que je suis votre apprentie clerc. J'aimerais aussi retrouver Mélie, la faire parler. Pour un napoléon elle m'en dira même trop.

— Crois-tu que ces Richelet, cachant déjà des... une... enfin ayant besoin de discrétion, seraient mêlés à cette mort ?

Séraphine eut son papier signé, avec le timbre de l'étude et des conseils de prudence. Hyacinthe alla discuter avec son frère des deux millions d'achat de coupons envisagés par la marquise :

— Je veux l'empêcher d'aller sur place vérifier la valeur de ces mines d'argent. Elle n'a donné que le quart de la somme et attend de son voyage de bonnes raisons de verser la totalité. De l'autre côté de la frontière, elle peut disparaître à jamais. Même les auberges sont de véritables coupe-gorges.

— Mais elle aura une suite de laquais, de postillons, que sais-je ? L'amour te fait perdre la tête alors que tu n'as même pas obtenu un baiser. Oublie cette coquette de Louissette de Listerac, je t'en supplie.

— Je vais lui proposer de me rendre moi-même dans les Asturies, fit Hyacinthe qui ne l'écoutait même pas. Tu peux te passer de moi deux ou trois semaines ?

— Mais voyons, s'étonna Narcisse, tu détestes voyager et tu viens de dire que les auberges espagnoles sont dangereuses !



## CHAPITRE XVI

Mystérieusement prévenue, la rue de Jérusalem envoya plusieurs policiers, dont Parturon, chez le Vigneron. Ce dernier, quand il les aperçut de sa fenêtre, jura abominablement, regrettant les cinquante francs glissés dans la poche du médecin de quartier en échange de son silence. Il avait espéré se débarrasser de cette affaire, mais voilà qu'ils débarquaient à cinq d'un fiacre. L'ancien forçat siffla entre ses doigts d'une façon particulière afin que chacun fût prévenu du danger. Ceux qui avaient quelque chose à se reprocher filèrent par les portes arrières, certains de ses enfants en firent autant. En quelques secondes tout ce beau monde recherché pour vols, crimes, infanticides, faux en écriture et fausse monnaie se retrouva courant à perdre haleine à travers marécages, vignes et saulaies.

Parmi ceux qui entraînent le Vigneron en reconnut immédiatement un, qui se tenait en retrait dans sa douillette verte doublée de lapin. Celui-là traînait la patte, vieille habitude du baigneur dont, trente ans plus tard, il ne pouvait se défaire.

— Alors, vieux bandit, s'écria Parturon, on réchauffe ses vieux os ou on compte son butin ?

Le Vigneron fit semblant de rire, mais son inquiétude grandissait en voyant son compagnon de galère garder le silence et tout examiner autour de lui, comme en faisant l'inventaire.

— La camuse est passée cette nuit ? Y a du cadavre frais ?

Prenant un air accablé, le Vigneron poussa le cynisme jusqu'à faire mine d'écraser une larme sous ses gros doigts.

— Hélas ! un accident stupide, une de ces erreurs fatales qui vous envoient de l'autre côté en un rien de temps.

— Un rien de temps ? Il a dû hurler de douleur, oui ! Un accident, essayes-tu de nous dire ?

— J'ai le permis du docteur Mélissart, notre excellent docteur du quartier.

Un des officiers de paix ricana :

— On le connaît, ton Mélissart, souvent arrêté pour ivrognerie et soupçonné de soulager pour trois louis les filles qui grossissent trop. Celles qui sont tombées sur un clou rouillé. Où est le corps ?

Soupirant, le Vigneron se leva, les entraîna jusqu'à une réserve du rez-de-chaussée où l'on avait descendu Thierrois. La couverture la plus sale et la plus répugnante le recouvrait. L'homme à la douillette verte découvrit le visage et tous, saisis d'effroi, respectèrent un long silence, tant la souffrance avait creusé de ses griffes les traits de l'infortuné.

— C'est bien Thierrois le porteur d'enfants, affirma l'homme à la douillette.

Il se tourna vers le Vigneron :

— Tu fais semblant de ne pas me connaître, mais moi je sais qui tu es. Du temps de ma brigade, j'avais un bon auxiliaire avec Thierrois. Il arpentait les rues de Paris pour son travail et glanait de bons renseignements. Toujours à l'affût de cent sous, mais il n'aurait fait de mal à personne. Il n'avait aucune raison de se cacher ici comme les autres.

— Disons qu'il attendait quelqu'un ou quelque chose, peut-être un lardon.

— Qui a fait le coup ?

— Mais c'est un accident.

— Certainement pas. Le « sueur d'homme[2] » ignorait que Thierrois ne buvait jamais d'eau-de-vie à cause de son estomac bouffé par l'ulcère. Seulement du vin, rien que du vin. On va le faire autopsier, mais donne-nous la liste de tous ceux qui ont dormi ici cette nuit.

Vidocq n'appartenait plus à la police depuis qu'il avait organisé un vol pour se mettre en valeur en arrêtant rapidement les coupables, mais il gardait un grand prestige auprès des officiers de paix, et même Parturon lui obéissait.

Le Vigneron tria en quelques secondes les noms qu'il pouvait donner sans risque, ceux des mauvais payeurs, des chercheurs d'histoires et celui de cette fille très jeune qui louait une chambre au mois avec son galant, un bourgeois pour sûr.

— Une fille des barrières ?

— Dans le temps elle était la Savoyarde de Jean la Vanoise, le ramoneur. Ce vicieux n'avait pas voulu d'un garçon et la tenait au chaud dans son lit. Elle lui a échappé et Jean la Vanoise a crevé de trop boire. Elle a l'air de se débrouiller. Elle est venue une fois avec un bourgeois.

Vidocq réprima un sourire. Il reconnaissait Séraphine, la sauteurisseau des avoués Roquebère. Que faisait-elle dans ce bouge cette dernière nuit ? Y était-elle sur ordre des jumeaux ? Parturon de son côté se posait la même question.

— Elle gaffait Thierrois ?

— Je peux pas le dire. Cette fois elle était seule.

— Qui encore ?

— La mère Mélie. Elle vend du vitriol avec ses allumettes.

— Langue de pute trop grosse, trop froussarde. Pourquoi aurait-elle envoyé Thierrois en enfer ?

Le Vigneron donnait d'autres noms, du petit gibier sans importance, et puis il se dit qu'il n'avait aucune raison de protéger les Richelet, qui payaient bien mais sans plus. Jamais un repas ni un pichet.

— Richelet ? Inconnu au bataillon, fit Parturon qui s'agaçait de voir Vidocq en faire un peu trop, pour un policier renvoyé et un failli.

— Ils se disent oncle et neveu mais seraient plutôt des tantes, des rivettes, si vous voyez ce que je veux dire. Le vieux encasque le même. Ils viennent ici pas pour rivancher[3] mais pour se repasser. Possible que Thierrois les ait reconnus...

— Tu les accuses ? lança Vidocq.

— Jamais de la vie !

— Pourquoi pas ? murmura Vidocq. Deux rivettes bourgeois qu'un Thierrois importune ? C'est à voir.

Parturon se faisait la même réflexion sur les Richelet. Peut-être de la meilleure société, ils devenaient donc pour un porteur d'enfants source de profit. Il fallait faire vite de crainte que leurs patrons de Jérusalem ne remettent l'affaire à la police politique. Deux hauts personnages, aristocrates ou bourgeois, qu'on pouvait faire chanter, la rue de Grenelle aimerait avoir ça dans ses dossiers.

— Y a aussi l'ancienne petite Savoyarde qui couchait à côté cette nuit. Possible que le Thierrois l'ait attirée chez lui pour la repasser, continuait le Vigneron.

— Non, je ne la crois pas capable de servir du vitriol à un homme. Il a fallu le lui faire avaler de force et une fille jeune ne pouvait le maîtriser. Elle le lui aurait jeté au visage mais pas plus.

Le Vigneron dut prêter une vieille porte en guise de brancard. Le corps serait amené à la Salpêtrière pour l'autopsie. Les policiers fouillèrent les chambres de Thierrois, des Richelet et de la petite Savoyarde en vain. Les placards muraux étaient vides, abandonnés.

— Les Richelet étaient bien ici cette nuit, certifia le Vigneron, et ont filé quand la gosse a commencé de hurler.

Fort de ce qu'il avait appris, Vidocq se sépara de ses anciens collègues, s'en alla sous le regard perplexe et soupçonneux de Parturon. L'ancien bagnard finit par trouver une voiture qui le conduisit rue Vivienne. Il dut patienter dans la salle des clerks avant de pénétrer chez Hyacinthe.

— Vous avez du nouveau pour mon affaire ? demanda-t-il, anxieux.

— Vous n'éviterez pas Sainte-Pélagie, répliqua Hyacinthe, peu enclin à ménager cet homme.

Un sourire déplaisant aux lèvres, la voix bien assurée, Vidocq raconta qu'il avait accompagné ses amis de Jérusalem chez un certain Vignerons où un accident curieux, avec mort d'homme, s'était produit.

— En fait il y a crime, et parmi les suspects une certaine jeune fille de quatorze ans, ancienne ramoneuse de son état. Elle ne doit pas être difficile à trouver. Elle était déjà venue là avec un bourgeois. Peut-être son coquin ?

Catastrophé, Hyacinthe cachait mal son inquiétude. Jamais il n'aurait dû accepter de s'occuper des affaires de l'ancien bagnard qui se préparait à le faire chanter.

— Vous trouverez un moyen de décourager mes créanciers. J'en suis absolument sûr, lança Vidocq en sortant.

## CHAPITRE XVII

Hyacinthe usa une bonne partie de sa journée à courir après la marquise de Listerac, dans l'intention de lui faire ses offres de services. Il se doutait que cette grande dame serait non seulement surprise mais furieuse d'apprendre qu'il en savait long sur ses spéculations en bourse, mais il était bien décidé à affronter l'orage.

Ne la trouvant pas chez elle, il la poursuivit de son gantier à sa marchande de chapeaux, puis chez la duchesse de Clémency où un laquais dédaigneux laissa tomber, de ses lèvres pincées, qu'il était désolé d'avoir à dire que madame la marquise venait de partir. Cela avec la plus effrontée des insolences, alors que l'attelage de la marquise, son coupé à blason, attendait dans la cour de cet hôtel privé. Forcé de gagner la rue, car le concierge et les palefreniers le surveillaient avec férocité, il fit les cent pas, alla boire un vermouth dans un café. Quand il ressortit, la voiture de madame la marquise s'éloignait au trot des plus beaux chevaux de Paris. Dans l'impossibilité de trouver sur-le-champ un fiacre, il ne sut si elle se dirigeait vers le bois. Un soleil printanier adoucissait l'air. Le bois, quand il l'atteignit, était désert et la haute société déjeunait dans quelques grandes maisons.

Fatigué, il rentra à l'étude pour trouver une Séraphine rayonnante. L'hospice avait bien voulu donner l'adresse de Thierrois, non loin des Enfants Assistés.

— Je suis tombée sur la mère supérieure qui vous connaît bien puisqu'elle vous a confié autrefois les affaires de son couvent. Mère Adélaïde.

— Fichez-moi la paix avec Mère Adélaïde. Vous en faites de belles quand vous n'obéissez qu'à vos folles idées ! La police vous soupçonne dans la mort de ce malheureux Thierrois. Que diable alliez-vous faire dans ce bouge ? Savez-vous qui assistait les officiers de paix ? Vidocq en personne. Et il a appris qu'un homme vous accompagnait une fois précédente.

La petite saute-ruisseau joignit les mains pour supplier :

— Je vous en prie, maître, donnez-moi du fouet, de la cravache, mais tutoyez-moi. Il n'y a que dans les grandes colères que vous me

donnez du « vous ». La dernière fois lorsque je me suis montrée impolie avec la Listerac. Je veux dire la marquise de...

— Taisez-vous.

— Si vous persistez, je pars pour toujours.

Hyacinthe en tint compte, se radoucit :

— Vidocq te soupçonne et en profite pour me faire chanter. Il veut que j'use d'un stratagème pour le sauver de la faillite, même du plus illégal. Notre étude, réputée depuis des générations pour son intégrité, risquerait d'y perdre sa notoriété à cause d'une sottise apprentie clerc et qui d'ailleurs ne pourra jamais accéder au cléricat.

— Maître, je vais me montrer plus prudente à l'avenir. Donc ils ont requalifié l'accident en crime ? Vidocq ? Quel génie ! On ne la lui fait pas à lui. Un maître policier !

— Un maître chanteur, oui.

— Si nous retrouvons les véritables assassins, et aussi la fille Sauvignon, alias Agnès Roussel, alias Aurélie Rampon, alias Adriana Ramirez, nous n'aurons plus rien à craindre de Vidocq. Et, fit-elle, ironique, votre marquise sera sauvée.

Là-dessus Narcisse, très excité, fit irruption :

— Ce soir nous sommes invités au Cadran Bleu par notre bon client monsieur Martinaud... De la grande cuisine, bourgeoise certes, mais j'aime, pas toi ?

Comme Hyacinthe ne répondait pas, il lui tapota l'épaule, aperçut Séraphine qui lui adressait des grimaces pour le prévenir que tout n'allait pas si bien.

— Tu es malade, Hya-Hya ? Tu manges toujours trop vite, maman te le disait bien que tu avalais plus d'air que de nourriture !

— Madame la marquise de Listerac, annonça pompeusement Timoléon dans l'ouverture de la porte, et en même temps il fut bousculé par une tornade de soie et de fourrures, tandis qu'une ombrelle doublée de shantung les menaçait tous les trois.

— Laissez-nous, murmura Hyacinthe, éperdu tant l'œil vert était encre de colère. Même Narcisse, toujours à l'aise dans les situations les plus délicates et en présence de hauts personnages, préféra s'éclipser, entraînant une Séraphine prête quant à elle à en découdre.

— Que vous prend-il de me traquer dans tout Paris comme si j'étais sur le point d'être saisie par une armada d'huissiers, comme si j'allais perdre mes châteaux, mes équipages, mes laquais, ma coiffeuse, que sais-je ? A-t-on jamais vu un ridicule tabellion se permettre de galoper de belles demeures en hôtels privés, en réclamant d'être mis d'urgence en ma présence ? Qu'y a-t-il, monsieur, oui, qui vous a autorisé à un comportement qui en d'autres temps vous aurait valu la bastonnade par mes gens ? Je ne tolérerais pas le même d'un être cher ni d'un personnage ayant rang supérieur.

— Pas tabellion, protesta humblement Hyacinthe, tout mais pas tabellion.

— Ah, tabellion vous dérange, vous vexez ? Préférez-vous vautour, ou encore presse-purée comme certains vous traitent ?

Hyacinthe la dévorait des yeux, se récitant mentalement ce quatrain composé une nuit d'insomnie :

*Fasciné à jamais par sa beauté cruelle,  
Cette blondeur nacrée et ce teint de lilas,  
Je rêve de sa gorge dans son nid de dentelle,  
De sa bouche cerise aux contours délicats.*

M. de Lamartine en aurait bien ri mais lui en faisait son bréviaire. Il tombait en extase, et elle, le découvrant en adoration, prêt à se jeter à ses genoux, n'avait plus le courage de poursuivre avec autant de violence.

— Ceci dit, que vous arrive-t-il, mon cher Hyacinthe ?

Parfois elle lui donnait de son petit nom. Âgée de huit ans de plus, elle l'avait connu garçonnet lorsque maître Roquebère, son père, l'emmenait pour lui faire admirer le palais de la belle petite demoiselle des Cemenoze ralliés à l'Empire. Une fois, elle avait treize ans, lui cinq, elle l'avait pris par la main, conduit dans sa salle de jeu et l'avait promené dans un landau d'enfant, affublé d'un maillot et d'un béguin.

— Madame, les mines asturiennes... il se pourrait qu'elles conduisent à la ruine les souscripteurs.

Raidie d'exaspération, elle parut grandir, devenir statue de marbre froid, sévère.

— Nous y voilà ! Et en quoi suis-je concernée ?

— Oh, madame, votre grand nom circule, sert de réclame à ceux qui veulent séduire un plus grand nombre d'hésitants.

— De réclame ? Vous avez bien dit que je sers de réclame ?

— En quelque sorte oui, madame.

— Et vous me courez sus comme si j'étais un daguet ?

— Ce serait une biche, madame... Surtout dans votre cas, une biche magnifique...

— Vous me courez sus pour préserver une partie de mon patrimoine qui ne vous concerne nullement. Vous ai-je jamais demandé de vous occuper de mes valeurs mobilières ?

Secouant la tête à se la détacher du cou, il convenait qu'effectivement elle ne le lui avait jamais demandé.

— Néanmoins vous vous croyez autorisé à le faire. Vous prenez beaucoup de libertés avec moi, mes allées et venues, mes décisions. Ne puis-je dépenser un sou sans vous voir lancé à ma poursuite ?

— Pas un sou, madame... on parle de deux millions de francs.

— Bravo, vos mouchards font du bon travail.

Elle se laissa choir dans un fauteuil, baissa les yeux pour contempler ses mains cachées par un cuir si fin que chaque doigt en était moulé dans sa délicatesse.

— Vous êtes sûr qu'il s'agit d'une escroquerie ?

— Il y a beaucoup d'incertitude.

— Et pour... la réclame ?

— Une rumeur qu'il sera difficile de maîtriser.

— Je devrais vendre les bons déjà achetés ? Je n'en ai guère envie et je vais me rendre sur place pour en avoir le cœur net.

Hyacinthe se leva et cria :

— Jamais de la vie !

— Comment ? Quelle impertinence !

Elle avait également bondi et à nouveau brandissait l'ombrelle. Il avait suffi d'un sursis de cet hiver impitoyable, d'un rayon de soleil pour qu'elle l'emporte au bois.

— Contrôlez-vous, monsieur l'avoué. Vous auriez la prétention de vous opposer à ce voyage dans les Asturies ?

— Madame, les routes sont à peine carrossables, des bandes armées de soldats déserteurs attaquent les voyageurs, les auberges sont des abominations, avec des puces, des cafards, des poux et d'autres insectes de ces régions du bas. Vous serez très mal nourrie, très mal servie. Vous ne pouvez songer à partir.

— Je veux savoir si j'ai jeté mon argent par les fenêtres.

— Non, madame, c'est moi qui irai là-bas à votre place. Je vous en rapporterai un mémoire détaillé.

— Vous, Hyacinthe ? Vous quitteriez votre frère, l'étude, cette petite effrontée de saute-ruisseau qui me semble être souvent dans vos jambes ?

Elle se rassit, stupéfaite, perplexe, tandis qu'il rectifiait, l'air détaché, son jabot.

— Vous me surprenez, Hyacinthe, vraiment, vous me surprenez...



## CHAPITRE XVIII

Mal remise des reproches de Hyacinthe, Séraphine errait dans le quartier des Enfants Assistés, non loin du taudis loué par Thierrois. Dans un fouillis de bâtisses en ruine ou sur le point de l'être, c'était une maison de quatre étages en torchis jaunâtre dont les colombages pourris à cœur laissaient échapper les hourdis, si bien que toute la façade se crevassait, prête à s'effondrer.

À l'abri de ruines broussailleuses, elle tira de son sac ses vêtements de ramoneur, ses outils, et se métamorphosa en petite Savoyarde. Ayant quelque peu grandi, ces loques fuligineuses la serraient un peu. Des coutures cédèrent mais rien de grave. Elle pénétra dans la maison, grimpa jusqu'aux mansardes du dernier étage et, avec l'agilité d'un chat, se hissa sur le toit à travers une tabatière. Sa longue pratique du métier lui fit repérer les mitres du dernier niveau, puis celle de la mansarde de Thierrois, la seule couronnée de glace par le froid sec de la nuit, faute d'avoir soufflé du chaud. Elle atterrit dans un nuage de cendres, maudissant Thierrois de son incurie. Accroupie dans l'âtre, elle examina la mansarde, plus longue que large, avec une alcôve pour le grabat. Sous la fenêtre une table encombrée de bouteilles de vin toutes vides, par terre un seau rempli d'eau gelée. Lorsqu'elle déplaça son pied droit, une pierre du foyer bougea dans un soupir de cendres. Du dos de sa main elle nettoya un carré, souleva la pierre avec sa raclette et découvrit la cachette banale du porteur d'enfants, le sac en toile suiffée rempli de pièces d'or. Une minute durant la tentation lui coupa le souffle, faillit l'emporter sur les principes de morale que les avoués tentaient de lui inculquer. Du temps de Jeannot la Vanoise, elle avait appris à dénicher ce type de cachette d'un bourgeois sur deux. Elle n'y touchait jamais, son maître ramoneur voulant garder bonne réputation, mais il communiquait le renseignement à ses amis voleurs en échange d'un tiers des prises. Elle remit donc la pierre sur le sac d'or, répandit la cendre, visita le taudis. Dans le placard découpé dans le mur, le fond de bois était mobile et, derrière, elle dénicha plusieurs objets. Un bonnet et des langes luxueux de nourrisson, un *Almanach des Dames* de 1820, une pièce de bois ouvragée mais fendue, avec de curieuses traînées. Elle pensait à

un gourdin qu'on aurait façonné avec art, avant de comprendre qu'il s'agissait d'une jambe de roue de voiture.

Elle faillit abandonner l'almanach, le feuilleta par curiosité féminine et tomba sur des écrits maladroits en marge de plusieurs feuillets. Le porteur d'enfants consignait là ses allées et venues fructueuses, les sommes reçues, mais aussi quelques réflexions, des adresses, des confidences. Elle glissa le tout dans son sac de ramoneur, pensait s'en aller par la porte mais des pas firent grincer les marches de l'escalier. Son instinct la jeta dans la cheminée. Une clé, certainement fausse, ferrailla dans la serrure et, juste comme la porte raclait au sol, elle s'arc-bouta des reins et des pieds au-dessus de l'âtre.

— En voilà un trou à rats ! grommela une voix que Séraphine reconnut avec effroi pour être celle de Vidocq.

» Un bonhomme qui gagnait bien sa vie avec les mignards et n'en profitait pas. Du vin de chimiste et rien pour la nourriture.

Il ouvrait le placard creusé dans le mur, balayait de la main les étagères, se rapprochait de la cheminée.

— Ni bois ni tourbe. Autant vivre sous les ponts.

Regardant vers le bas, Séraphine découvrait dans une flaque de clarté l'empreinte de sa chaussure dans la cendre. Si petite que les croquenots de Thierrois n'auraient pu la laisser. L'ex-bagnard, avec son habileté d'ancien policier, allait la découvrir alors qu'elle ne pouvait bouger, de crainte du bruit et de détacher des parcelles de suie. Et sa position devenait insupportable.

— Ce vieux filou de Thierrois ! répétait Vidocq, penché sur le foyer et balayant les cendres lentement. Séraphine, réprimant le claquement de ses dents, regardait cette main énorme qui nettoyait l'âtre, mettant à nu la pierre branlante.

— Les gens ne changeront donc jamais et n'auront pas la moindre invention pour cacher leur magot. Les truands ont de beaux jours devant eux.

En balayant l'âtre Vidocq avait fait disparaître son empreinte mais elle ne croyait pas à sa chance. Il lui fallait choisir entre remonter en hâte jusqu'au toit que le bagnard risquait d'atteindre avant elle, ou se laisser choir sous son nez et essayer de filer entre ses jambes. Les siennes tremblaient de fatigue, ne pourraient la soutenir longtemps.

— En avait-il des économies ! soliloquait Vidocq. Cinq, six mille en napoléons, pas de papier-monnaie, de l'or facile à écouler.

Séraphine venait d'apercevoir, scellé sur le côté, un crochet où l'on fixait la chaîne de la crémaillère, et avec d'infinies précautions put y appuyer son pied droit, soulager ses muscles, laisser s'écouler sa fatigue. L'ancien bagnard allait et venait dans la mansarde dans une suite de craquements. La saute-ruisseau pensa qu'il brisait le mobilier

pour faire croire que des voleurs l'avaient précédé. Les gens de Jérusalem ne manqueraient pas de visiter le taudis. Vidocq paraissait animé d'une rage froide de destruction, jusqu'à ce qu'il jette dans l'âtre les débris qu'il venait de faire. Séraphine comprit ce qu'il préméditait et sans plus hésiter remonta vers le ciel en dépit du chambard et des chutes de suie accompagnant son ascension.

— Descends ou je t'enfume ! hurla Vidocq dans le conduit.

Mais déjà elle débouchait en plein air. Ne pouvant utiliser la tabatière, elle l'alourdit de pierres arrachées à une cheminée, traversa plusieurs toits, dérapa sur le verglas, se rattrapa *in extremis*. Elle alla de cheminée en cheminée, jusqu'à ce que l'une d'elles lui soufflât son haleine de suie froide. C'était la bonne pour descendre.

Jamais elle ne sut que Vidocq, avec sa force légendaire, souleva la tabatière alourdie de pierres et la chercha sur les toits derrière les mitres, alors qu'elle chutait avec une grêle de suie dans une chambre empestant l'eucalyptus qui infusait sur un réchaud à esprit-de-vin. À côté d'un lit où un vieillard, en bonnet de nuit et grosses lunettes, ouvrait de grands yeux effrayés par son apparition.

— Bonjour, fit-elle en s'ébrouant. Elle avait besoin d'un bon ramonage, votre cheminée.

À côté, dans une cuisine, une femme lavait de la vaisselle dans un baquet d'eau chaude :

— Je ne fais que passer, dit Séraphine. Croyez-vous que je suis sotté, je me suis trompée de conduit.

Mais la femme poursuivait sa besogne sans entendre. La jeune fille, une fois dans la rue, se hâta de disparaître. Aucun cocher ne l'embarquerait et elle se résigna à rentrer à pied, alla droit à sa chambre pour se nettoyer, se changer. La jubilation d'avoir joué le célèbre Vidocq la faisait chanter et, rayonnante, elle redescendit dans la salle des clercs. Une agitation surprenante excitait ces employés pot-au-feu, la nouvelle du futur départ de Hyacinthe Roquebère pour l'Espagne.

— J'irai avec lui, proclama-t-elle, je serai son groom.

Elle trépigna jusqu'au départ de clients importants peu pressés de quitter l'étude, déposa sur la table de l'avoué les objets trouvés chez Thierrois.

— Ce bonnet et ces langes sortent du même atelier de couture que les vêtements d'enfant trouvés chambre 17, chez le Vigneron. Il y a ce rayon de roue qu'on appelle une jambe et cet almanach.

— Il est dégoûtant de graisse et de vin.

— Oui, mais précieux pour les écrits de la main du porteur d'enfants. J'ai laissé sur place un sac contenant cinq, six mille francs en or. Vidocq n'a pas eu mes scrupules, je pense.

— Quoi, encore Vidocq ! rugit Roquebère en se dressant, comme

mû par un ressort. Qu'as-tu encore fait pour déplaire à ce brigand ?

## CHAPITRE XIX

Lorsqu'il eut parcouru quelques inscriptions manuelles de cet *Almanach des Dames*, Hyacinthe releva les yeux vers la saute-ruisseau. Son expression avait changé et un sourire satisfait décrispait ses lèvres.

— Ce que nous apprenons au travers de cette écriture mal formée est d'une exceptionnelle importance. Ce porteur d'enfants était visiblement terrorisé par les Richelet. Au début, bien qu'il ne l'avoue pas, il espérait en tirer plus de cinq napoléons. L'enfant qu'on lui a remis laissait espérer à Thierrois une source de revenus futurs, avant qu'il ne prenne conscience du danger que représentaient l'oncle et le neveu.

— Cette jambe de roue de voiture a été fendue lors de l'accident qui a coûté la vie à monsieur Maletère. Accident qui n'est qu'un assassinat prémédité.

— Et ce Rougot de la compagnie de location, qu'on a trouvé pendu dans son logement au-dessus des bureaux ? Thierrois l'avait en vain mis en garde contre les Richelet.

— Il les accuse d'avoir fait disparaître la fille Sauvignon et de lui avoir confié son nourrisson pour s'en débarrasser.

— Et le plus intéressant, l'adresse des Richelet, oncle et neveu, conclut l'avoué en se frottant les mains.

Hyacinthe connaissait très bien cet hôtel particulier de la rue de Vaugirard, devenu la pension Geoffroy.

— Un endroit « sélect », comme disent les anglophiles. On n'y accepte pas les dames et, si un pensionnaire veut recevoir une personne du sexe, il ne peut le faire que dans un salon réservé à ces visites. Même le service est entièrement masculin.

— Le neveu a poursuivi Thierrois avec un pistolet en main. Il les a suivis chez le Vigneron mais soit il a commis une imprudence, soit ce bandit de Vigneron l'a vendu. Il devenait dangereux pour les deux rivettes.

Comme Hyacinthe lui lançait un regard de reproche, elle rectifia :

— Les deux scélérats. Vous me reprochez d'avoir floué monsieur Vidocq, mais grâce à cet almanach nous savons où ils logent, ces deux

assassins. De plus, nous savons que l'ancien fagot, je veux dire bagnard, a empoché le magot de Thierrois.

Hyacinthe continuait de feuilleter l'almanach en réfléchissant et elle lui demanda s'il projetait vraiment un voyage en Espagne.

— Je n'aurai de place dans la diligence de Bordeaux que la semaine prochaine, et de cette ville encore me faudra-t-il rejoindre Bayonne et l'Espagne. Je dois en reparler avec la marquise à une heure aujourd'hui.

— Pour protéger sa vie vous allez courir des dangers excessifs, fit la jeune fille avec acidité. Si je vous accompagnais, déguisée en groom ? C'est très à la mode. Vous savez que dans ce pays de sauvages ils découpaient les soldats de Napoléon en morceaux qu'ils faisaient bouillir et donnaient à leurs cochons ?

Hyacinthe ne répondit pas, préoccupé par ses réflexions. Il n'envisageait pas de remettre tout de suite cet almanach à la police. Lui seul savait le danger que courait Mme de Listerac et il fallait faire vite. Jérusalem n'enquêterait qu'avec réticence sur des gens aussi élégants et à l'aise que les Richelet. Seul le meurtre de M. Maletère pourrait intéresser la police, alors que les morts d'un Thierrois et d'un employé de remise faisaient partie de la banalité quotidienne.

Mais chacun des trois crimes avait l'apparence d'un accident, d'un suicide ou d'une méprise.

— Ton accusation contre Vidocq n'aura aucun poids, finit-il par conclure, et les pattes de mouche de Thierrois feront hausser les épaules d'un juge d'instruction. Nous ne devons pas nous exciter là-dessus, mais l'adresse de la pension Geoffroy est d'une grande importance. Une chance pour nous.

— Vous ne m'avez pas dit si vous me prendriez comme groom dans votre voyage en Espagne.

— Nous verrons. Je dois d'abord rencontrer la marquise.

Furieuse, elle alla prendre les ordres de Timoléon qui l'accueillit sèchement :

— Mademoiselle consent à se mettre au travail. Nous croulons sous les liasses d'exploits, de placets à porter. Tu sembles employée à tout autre chose qu'à cette tâche depuis que monsieur Hyacinthe cultive cette lubie de croire la vie de la marquise de Listerac menacée.

— Parce que vous-même n'y croyez pas, monsieur Timoléon ?

— Que nous importe la vie des grands de ce monde alors que la nôtre, qui est celle de pauvres employés, est si difficile ?

— Mais vous voilà du côté des libéraux, monsieur le principal ! Ce qui ne plairait pas aux partisans de notre monarque !

Le fiacre laissa l'avoué en face du porche de l'hôtel de Listerac. On avait répandu de la paille sur le trottoir et dans la cour à cause de la vieille marquise, mère du défunt mari de Louise, arrivée de sa

lointaine province et que le bruit de la circulation parisienne offusquait. La jeune marquise le fit attendre sous prétexte qu'une fois de plus elle était dans son bain, à croire qu'elle en prenait à toute heure du jour. Il l'espérait en déshabillé mais elle vint en tenue de sortie et assez distante.

— Ne croyez pas que je vais m'évanouir d'admiration parce que vous choisissiez d'aller aux Asturies à ma place. Je souhaite que vous n'ayez pas exagéré dans vos informations, car je n'ai nulle envie de perdre les cinq cent mille francs déjà engagés sur ces valeurs.

— Madame ! se récria Roquebère, ulcéré de cette accusation.

— Je suis perplexe sur les raisons qui vous pousseront sur ces routes exécrables.

— On cherche à vous attirer en Espagne sous ce prétexte des mines d'Asturie. Là-bas, le pire est à craindre pour vous et vos ennemis jouiront d'impunité.

— Encore cette histoire d'héritage ! Cela devient insupportable. Fastidieux même.

Il subit l'orage d'un air humble et elle finit par se calmer, l'assura de sa confiance pour la gestion de ses biens immobiliers, voulait sa liberté pour le reste.

— Maintenant laissez-moi, la vieille marquise a besoin de ma compagnie pour ses visites.

— Madame, puis-je obtenir de vous l'affirmation que ces gens en qui vous placez votre confiance sont aussi nobles de sentiments désintéressés que vous-même ?

Elle jouait avec le bracelet de son poignet gauche, songeuse, mordant sa lèvre, avec un visage presque enfantin qui ravissait Hyacinthe.

— Pour votre sérénité, les personnes qui m'ont conseillée me paraissent dignes de foi.

— Je n'insisterai pas, madame.

Au moment de sortir, il se souvint d'une question qu'il désirait poser depuis plusieurs jours :

— Cette Rosalie qui vous servit un temps avant de partir pour Marseille, en étiez-vous satisfaite ?

La marquise paraissait ne pas s'en souvenir.

— Voyez Picard... Oui, je crois la revoir. Elle apprenait pour être chambrrière mais aidait à la lingerie.

— Puis-je rencontrer la personne qui détient les clés de vos armoires ?

— Quel obstiné ! Mais soit, on va vous conduire auprès de la gouvernante.

Un laquais l'accompagna auprès d'une femme âgée portant bonnet amidonné et opérant au milieu d'une agréable odeur de savon

parfumé. Elle avait jugé Rosalie un peu trop curieuse et peu consciencieuse au travail. Hyacinthe n'écoutait pas, découvrait, ravi, la toilette de Louissette, des chemises de corps en dentelles transparentes, des jupons de dessous et surtout ce merveilleux corset dit « corset de bonne fortune », qui pouvait se dégrafer sur le devant, évitant qu'on perde son temps en laçage et surtout délaçage. Se rendant compte de l'intérêt de son visiteur pour ces fanfreluches intimes, la lingère, l'air sévère, alla tirer un rideau pour les dissimuler.

— En quoi se montrait-elle curieuse ? demanda Hyacinthe qu'une fièvre sensuelle gagnait.

— Pour tout ce qui concernait madame.

Hyacinthe quitta l'hôtel sans avoir résolu cette interrogation qui le hantait : pourquoi la marquise utilisait-elle un « corset de bonne fortune » au lieu d'un classique corset ? Cette pièce de lingerie n'était-elle pas le choix des femmes galantes et des dames portées sur les amours secrètes, voire adultérines ? Louissette avait-elle un amant qu'elle rejoignait en un lieu discret où elle devait se dépouiller de sa pudeur en toute hâte ? Cette incertitude le rendait ivre de jalousie, lui faisait traverser la cour d'honneur en titubant sous les regards moqueurs des laquais, palefreniers et cochers. Lorsqu'il surgit sur le boulevard, il chercha en vain son fiacre. Il avait obtenu du cocher qu'il patiente et l'homme avait préféré repartir. Toujours saoul de soupçons douloureux envers la marquise, il remonta vers la rue du Bac sans prêter attention à la circulation des voitures et des équipages de plus en plus serrée. Quelqu'un ou quelque chose le poussa avec une force irrésistible vers le milieu de la chaussée. Il fit quelques pas en essayant de garder son équilibre, mais bascula en avant, tomba de tout son long au moment où une grosse berline de voyage, tirée par quatre chevaux fougueux, arrivait. Sa dernière pensée fut pour M. Maletère.



## CHAPITRE XX

À la vue de cet homme dépenaillé soutenu par un cocher de fiacre, les clerks haussèrent les épaules.

Il avançait en claudiquant, son habit en lambeaux sali par tout ce que la rue drainait de douteux. Comme toujours, Timoléon s'érigeait déjà en rempart pour arrêter l'inconnu et son protecteur sur le chemin des cabinets de ces messieurs les avoués, lorsqu'il suffoqua :

— Maître Roquebère, dans quel état...

Il ne put s'empêcher d'ajouter que depuis quelques jours aussi bien lui que Séraphine paraissaient sortir des pires endroits. La saute-ruisseau poussa un cri déchirant et se précipita :

— Que vous est-il arrivé ? Qui vous a traité de la sorte ?

L'effervescence générale attira Narcisse sur le pas de sa porte et, lorsqu'il reconnut son jumeau dans ce vagabond misérable il faillit s'évanouir.

— Je vous raconterai plus tard... Un peu d'eau-de-vie, du cognac, quelque chose de fort par pitié. Payez largement ce brave cocher qui m'a recueilli.

Écroulé dans le fauteuil de son bureau, il avala son alcool, ferma les yeux.

— On a cherché à me tuer en plein faubourg Saint-Germain. On m'a poussé violemment sous les roues d'une berline de voyage. Je dois à la Providence d'avoir été épargné par les sabots des quatre chevaux et par les roues, mais j'ai été traîné car le caisson arrière était si bas qu'il m'a coincé. Mais enfin, à part mon habit perdu et quelques contusions, je m'en tire bien.

— Était-ce bien une berline et non une sorte de fiacre ? demanda Séraphine.

— Non, je dis bien berline attelée à quatre chevaux. On a voulu, sinon me tuer, au moins me meurtrir suffisamment pour que je ne puisse plus envisager ce voyage aux Asturies. On veut que ce soit la marquise qui aille là-bas. Ce qui prouve que nous sommes sur la voie de vérité et que bientôt nous sortirons de l'ombre trouble de leur dissimulation les ignobles assassins.

— Bien dit, approuva Narcisse, grandiloquent mais bien. Cet

attentat n'a pas détruit ton goût pour les envolées lyriques. Bois encore un peu de cognac et tu deviendras épique. Je plaisante et je ne te laisserai plus sortir seul.

— Moi non plus, ajouta Séraphine, farouche.

— Si vous le permettez, fit Timoléon d'une voix calme mais ferme, j'en ferai tout autant.

— Vais-je désormais arpenter les rues avec une suite de duc, entraînant avec moi toute l'étude armée de gourdins et de pétoires ? Voilà qui ferait rire le Palais. J'irai seul et pas plus tard que demain. Qu'on se rende rue de Vaugirard retenir un appartement à la pension Geoffroy. Même s'il faut donner deux mille francs de loyer, qu'on n'y regarde pas.

— L'attentat lui a dérangé l'esprit, se lamenta Narcisse. Je t'interdis d'aller là-bas provoquer ces Richelet. Et puis cet almanach que tu m'as fait lire, avec les griffonnages de ce pourvoyeur d'hospice, n'est qu'un ramassis d'invéraisemblances.

— Tu sais bien que non. J'ai dix jours à attendre la diligence. Je les emploierai au mieux dans cette pension. Timoléon, votre apparence digne inspirera confiance à l'ancien prêtre assermenté qui dirige la pension. Vous expliquerez que mon appartement a besoin de réparations urgentes et que durant un mois je désire loger dans un endroit de réputation irréprochable. Vous verserez une avance et demain mes affaires y seront déposées.

— N'avez-vous pas besoin d'un petit valet, d'un groom ? proposa Séraphine.

— Ce serait malhabile. Les Richelet t'ont certainement vue chez le Vigneron. Tu logeras dans le coin et tu attendras que je te fasse signe régulièrement. Si je manque un seul contact, tu donneras l'alerte sur-le-champ. Mais la pension Geoffroy n'a rien d'un coupe-gorge.

— Les Richelet sont capables des pires entreprises, insista la saute-ruisseau. Maletère, Rougot, Thierrois, éventuellement la fille Sauvignon.

Hyacinthe alla se reposer, ne se leva que pour déguster le souper que son jumeau avait préparé avec un soin jaloux. Du bouillon de volaille avec des croquettes de viande à sa façon, un salmis de palombes qui affolait les clients de passage de ses senteurs sauvages.

— Peux-tu me dire, lui demanda Narcisse, goûtant ses préparations, prêt à se critiquer, en quoi la mort de Thierrois les arrangeait ? Quel danger représentait-il ?

— Le mystère est ce nourrisson qu'on lui a confié. Un malheureux héritier à éliminer ou alors l'enfant de la Sauvignon. Ils ont pu tuer la mère mais ont hésité devant le tout-petit.

— Si ce sont des sanguinaires, pourquoi auraient-ils eu des scrupules ? poursuivit Narcisse, approchant une cuillère de sa bouche.

Ils écrasent une tête sous une roue, pendent un vieil homme, font avaler de l'acide à Thierrois. Le gosse les encombrait et, s'ils l'ont ménagé, c'est que ta première hypothèse qui en fait un héritier présomptif est la bonne.

Timoléon revint très fier de sa démarche. Monsieur Geoffroy ne s'était pas facilement laissé convaincre de louer, pour un mois seulement, un de ses appartements si convoités.

— Votre chambre est superbe, avec une antichambre, un cabinet de travail et un cabinet de toilette. Les bains sont fournis sur place sans qu'on fasse appel aux vendeurs d'eau chaude des rues. En un quart d'heure on vous installe votre baignoire, tout comme on vous sert le médianoche le plus raffiné qui soit, le tout de jour comme de nuit. Les caprices de ces messieurs les clients sont sacrés.

Le pharmacien prescrivit un calmant à Hyacinthe qui passa néanmoins une mauvaise nuit, plus tenaillé par ses pensées que par ses douleurs. La menace se rapprochait de la marquise qui ne paraissait pas y croire. Le lendemain à huit heures, Séraphine lui monta une lettre de Mme de Listerac qui, ayant appris qu'il avait été victime d'un accident, s'enquérait de sa santé.

— La chambrière attend votre réponse, cracha Séraphine, jalouse.

## CHAPITRE XXI

Pour calmer ses courbatures et l'inflammation de ses plaies, Hyacinthe buvait de petites quantités de laudanum. Cette potion le remplissait d'une agréable euphorie, si bien qu'il arriva à la pension Geoffroy le visage détendu par un éclatant sourire qui conquiert les serviteurs et eut raison de la sévérité de l'ancien curé. Ce dernier lui fit visiter son appartement dans le détail, soulignant toutes les commodités qu'on y trouvait.

— Le souper est servi entre six et huit heures pour ceux qui se rendent au théâtre ou aux Italiens, mais nous prévoyons toujours un autre souper entre onze heures et une heure du matin. Il suffit de se signaler à l'intendant. Vous pouvez choisir d'être servi dans votre appartement comme de descendre dans la salle à manger. Je vous souhaite un agréable séjour et, si je ne dois pas abuser, je solliciterai de vous certains conseils pour la gestion des quelques biens que je possède.

Une fois seul, l'avoué reprit cet inventaire et estima que le sieur Geoffroy ne volait pas ses pensionnaires. Il s'habilla pour descendre souper, avala un peu de laudanum. Comme il souhaitait participer au repas nocturne, il décida de manger légèrement. On le reçut avec infiniment de grâce et il offrit le champagne pour fêter son installation, ce qui le rendit tout à fait acceptable aux yeux de ces riches locataires. Le souper, excellent en tous points, accompagné de vins fins, fut suivi de bavardages dans le fumoir où un laquais présentait des cigares. Hyacinthe s'attarda en compagnie d'un certain baron des Estammières, qui vivait de ses rentes sur l'État, et de M. Léon Vigale, armateur de Marseille sur le point de créer à Paris un bureau d'affrètement.

— Je compte sur l'achèvement du canal de Bourgogne qui reliera la Seine à la Saône. Ainsi les marchandises parisiennes pourront être acheminées vers Marseille. Les travaux s'éternisent depuis 1775. Il aura fallu cinquante-cinq ans pour les mener à terme. Je crains d'autres retards.

Une fois que Hyacinthe lui eut assuré qu'il avait négocié avec

l'État la vente des terrains que le tracé empruntait, l'armateur se sentit en confiance et dès lors devint son interlocuteur attentif. L'avoué n'avait pas l'intention de parler tout de suite des Richelet, mais le hasard voulut qu'un valet d'écurie vienne demander aux occupants du fumoir si MM. Richelet se trouvaient parmi eux, leur voiture étant prête.

— On les voit rarement parmi nous, confia l'armateur à son nouvel ami. Ces messieurs vivent surtout dans leur appartement, vont et viennent sans jamais adresser la parole à qui que ce soit. Le jeune homme est tout juste poli et je crois n'avoir jamais entendu le son de sa voix. L'oncle est plein de morgue, salue avec condescendance. Il leur arrive de souper avec les attardés de la nuit. Je n'ai pas très bien saisi quelles affaires ils conduisent.

Il avait commandé un vin délicat de Rivesaltes qui enflammait de reflets mordorés le cristal des verres.

— Avant Napoléon et le blocus, nous en exportions des milliers de tonneaux, et désormais nous achetons ce porto que les Anglais font fabriquer au Portugal. Ils étaient grands amateurs de ces vins du sud de la France et, par la faute du Tyran, voilà une région ruinée.

— Ces Richelet possèdent donc un équipage ?

— Non, une voiture de remise, genre fiacre en plus grand. Pourquoi pas un coupé ? Je n'en sais fichtre rien. Leur voiture est assez malgracieuse et se confond de loin avec celles de place. Ce sont des originaux qui ne regardent pas à la dépense. Faisans, lièvres, perdrix se succèdent à leurs repas. Regardez bien le neveu, peut-être lui trouverez-vous comme moi un je-ne-sais-quoi de déplaisant malgré sa joliesse. Il me fait penser à un de nos nervis de Marseille.

Il se pencha pour ajouter à l'oreille de l'avoué :

— Le plus vieux ne serait pas vraiment son oncle mais une sorte de protecteur. Me fais-je comprendre ?

Hyacinthe, qui sirotait son vin, souleva un sourcil étonné, jouant au naïf. L'amateur lui souffla alors dans un relent de vin sucré :

— Peut-être sont-ils socratiques... Vous y êtes ?

— Ce serait tout à fait scandaleux, répondit Hyacinthe qui espérait d'autres confidences que ces ragots douteux.

— Je suis bien de votre avis et je m'étonne que monsieur Geoffroy ne leur demande pas de quitter son hôtel.

Lorsqu'il remonta chez lui, Hyacinthe s'arrêta devant la porte des Richelet, appuya son oreille contre le montant mais n'entendit aucun bruit. Il essaya d'ouvrir, en vain, et la pensée furtive que Séraphine pourrait éventuellement lui fournir un passe-partout lui parut indigne d'un avoué.

Chez lui, il enfila sa pelisse et quitta la pension en veillant à ce que personne ne le suive. Plus loin, dans une ruelle malodorante, une

lumière glauque signalait l'hôtel Saint-Omer où patientait Séraphine, selon le plan établi. La logeuse, tout miel mais tout regard méfiant, lui expliqua avec déférence que la demoiselle était rentrée bien sagement à six heures et n'était pas ressortie. Elle le prenait pour le riche protecteur de l'enfant.

— Si vous le souhaitez, mon bon monsieur, je peux vous monter un médianoche et même du vin de champagne que je tiens d'un mien cousin d'Épernay.

— Ce ne sera pas la peine.

Séraphine l'accueillit dans une chambre misérable qui était, paraissait-il, la plus belle de l'établissement. Elle était heureuse de le voir.

— Un vieux cochon d'ouvrier horloger est déjà venu frapper trois fois à ma porte, me proposant d'abord une montre en fer-blanc et pour finir une de ces montres plates si chères.

— Une Breguet ? Une année de ses gages ne la payerait pas. Me voilà dans la place avec les Richelet qui pour l'instant sont invisibles. Ils mènent une vie à part, suscitent quelque curiosité. Leur chambre est évidemment verrouillée.

— Votre frère vous prie d'être extrêmement vigilant et de ne pas vous aventurer au hasard.

Hyacinthe voulait éviter de s'attarder dans la chambre, de crainte que la logeuse n' imagine qu'il abusait de l'extrême jeunesse de Séraphine, mais en même temps, honteux de son hypocrisie, aurait souhaité que la saute-ruisseau vienne à son secours et parle la première d'une fausse clé.

— Bien, fit-il sans faire mine de se lever de sa chaise, je dois partir pour ne pas faire jaser la garde-chiourme du bas.

— De toute façon elle jaspera, dit Séraphine.

Dans un geste moins puéril qu'il n'y semblait, elle s'était assise sur le lit, ramenant ses genoux sous son menton. Sa robe protégeait sa pudeur mais l'étoffe moulait ses jambes. Hyacinthe se demandait si Louissette de Listerac se serait permis d'adopter une attitude aussi provocante en sa présence.

— Comptez-vous fouiller leur chambre ? demanda-t-elle.

— Il s'agit d'un véritable appartement. Comment veux-tu que je fasse ?

Enlaçant ses jambes de ses bras, le menton posé sur les genoux, elle glissait vers lui des regards sournois.

— Je ne peux dans ma position songer à une effraction qui donnerait l'éveil. Il faudrait agir à leur insu, sinon ils décamperont.

Séraphine, avec cette souplesse féline qui le surprendrait toujours, sauta sur le carreau et alla fouiller dans son sac d'où elle sortit une clé au panneton vierge. Lorsqu'elle l'approcha du bougeoir, il découvrit

qu'une couche de cire enduisait les deux faces de ce panneton.

— Vous la poussez dans la serrure lentement et avec délicatesse pour la tourner d'un côté puis de l'autre, et vous la retirez avec de grandes précautions afin que l'empreinte soit nette. Vous l'apporterez demain à l'étude et nous aurons dans la journée une carrouble[4] pour un écu.

Lorsqu'il redescendit, la logeuse lui fit un clin d'œil complice :

— La jeunesse est bien plus rapide que les vieux messieurs des boulevards. Si demain vous voulez de mon champagne et de mon encas, ne vous gênez pas. Tout sera prêt pour l'heure que vous me dicterez.

Il prit ensuite un fiacre qui le conduisit rue Vivienne où son frère veillait encore sur des dossiers.

— Du nouveau ?

— Non, mais nos deux lascars sont mal considérés dans la pension Geoffroy, malgré leur apparente fortune. Quelle affaire es-tu en train d'étudier ? Je t'imaginais sorti, aux Italiens dont c'est le jour.

— Je n'en avais pas envie.

Hyacinthe eut l'impression que son jumeau ne désirait pas lui montrer les paperasses étalées devant lui et, respectant cette volonté, passa dans son cabinet. Il remit du charbon dans le poêle, voulant rattraper son retard. Une fois installé dans ce fauteuil si familier, il se prit à réfléchir à cet accident de la veille. Qui savait qu'il se trouvait auprès de la marquise, qui l'y avait suivi et qui souhaitait l'empêcher de partir pour l'Espagne ? Les Richelet ? Dans ce cas ils auraient utilisé leur fiacre comme pour Maletère. L'accusation portée par Thierrois, le rayon fendu de leur roue, tout les accusait. Leur voiture d'un modèle rare devait posséder des roues spéciales.

Et si les Richelet étaient à l'origine de ce faux accident, ils le reconnaîtraient en le croisant pension Geoffroy. Son projet de voyage n'était connu que de l'étude et de la marquise. Aurait-on acheté un clerc pour l'espionner ? Aucun ne lui semblait indigne de confiance.

Préoccupé, il retourna chez Narcisse qui, une fois encore, parut vouloir dissimuler quelques liasses de papiers. Il lui fit part de ses interrogations sur la présence d'un espion dans leur étude.

— Timoléon approche du moment où il devra se retirer. Nous lui verserons une pension comme nous le faisons pour d'autres, mais il peut avoir quelques craintes sur l'avenir qui l'attend.

— Tu me scandalises, répliqua Narcisse. Il est ici depuis 1784 et a toujours donné des signes évidents de fidélité. Sous la Terreur, grand-père lui a sauvé la vie et, sous Napoléon, c'est Timoléon qui a fait marcher l'étude tandis que notre père était envoyé aux armées pour la rédaction des actes. Il bénéficiera d'une bonne rente grâce aux conseils de papa. Il ne peut s'agir de lui. Quelqu'un ne supporte pas ton projet

de voyage.

— Accuses-tu la marquise ? s'écria Hyacinthe, ulcéré.

— Dieu m'en garde, Hya-Hya. Mais, dans ce grand hôtel du faubourg Saint-Germain, les domestiques sont nombreux, et l'on sait que la plupart écoutent aux portes. Tout est parti de là-bas, pas de chez nous.



## CHAPITRE XXII

Le lendemain matin, Hyacinthe revenait de la pension Geoffroy lorsque Parturon demanda à le voir. L'avoué ne souhaitait pas que la police sache qu'il dormait rue de Vaugirard. Il craignait surtout Vidocq, qui gardait encore des liens étroits avec la rue de Jérusalem, et redoutait de devoir subir son chantage.

— Vous avez appris par votre saute-ruisseau la mort de ce Thierrois ? Nous savons qu'il fut drogué le soir de sa mort. Il a avalé de quoi faire dormir un homme aussi robuste que lui une journée et une nuit entières. Ensuite on lui a versé le vitriol dans la bouche. Il devait ronfler quand ces misérables ont commis leur forfait. Comme il ne buvait que du vin, la drogue a été mise dans la pinte achetée au Vigneron, mais ce dernier se défend comme un beau diable. Je dois m'entretenir avec votre saute-ruisseau en jupons.

— Elle court la ville avec des exploits à remettre ou recherche des dossiers dans quelque étude poussiéreuse.

Hyacinthe soupçonnait Parturon de vouloir lui soutirer quelques napoléons, en échange de quoi il laisserait Séraphine tranquille. Avait-il partie liée avec Vidocq ou s'en méfiait-il ?

— Je m'occupe de la faillite inévitable de monsieur François Vidocq, que vous connaissez bien.

Parturon ne cacha pas son irritation :

— Je n'ai jamais été de sa brigade, en partie composée de truands. Je suis de la rue de Jérusalem et la Petite-Rue-Sainte-Anne était une contre-police, avec des attaches politiques. J'ai servi le duc d'Otrante et cela suffit amplement pour me dégoûter à jamais des affaires du gouvernement ou du roi. Je veux traquer les assassins et criminels de tout poil, et rien d'autre. On ne devrait pas laisser ce vieux cheval de retour en prendre à son aise, comme s'il n'avait jamais été révoqué avec une accusation à la clé.

Hyacinthe restait néanmoins prudent.

— Vous avez des suspects là-bas, rue des Vignes-de-Saint-Marcel ?

— Les Richelet. En voilà qui me préoccupent. Si c'est un couple aux mœurs douteuses, peut-être était-il menacé par Thierrois. Au domicile de ce porteur d'enfants je n'ai rien trouvé, mais j'avais été

précédé par un homme portant une douillette verte comme un prêtre. Un vêtement peu usuel et, si c'est celui à qui je pense, que faisait-il là-bas, non loin de la rue de l'Enfer ? Thierrois passait pour posséder un joli magot. Il s'en était même vanté auprès d'une fille des barrières fréquentant chez la mère Bachelin, un estaminet, révélant qu'il achèterait une guinguette au bord de la Bièvre, au plus loin route de Fontainebleau. Il n'aurait jamais quitté la capitale. Il avait invité cette fille à venir dans son bastringue, lui promettant qu'elle gagnerait vite sa dot. Nous n'avons rien retrouvé chez lui, sauf des traces de suie, comme si quelqu'un était passé par la cheminée.

Hyacinthe constatait avec une grande inquiétude que, sous son apparence balourde, Parturon, tout comme Vidocq, possédait de grandes qualités d'observation et de déduction. Tous deux savaient que Séraphine avait fouillé la mansarde du porteur d'enfants et en avait ramené des objets accusateurs.

— Nous avons appris que Thierrois fréquentait aussi un employé de remise, faubourg Saint-Antoine. Ce porteur d'enfants, avec cette sorte de hotte sur son dos, était connu dans tous les coins et recoins de Paris. On l'a vu en compagnie de ce vieil employé de remise et, curieusement, on a retrouvé ce Rougot, ainsi se nommait-il, pendu dans sa chambre. Mes collègues ont des doutes sur le suicide de ce vieillard, à cause de traces de coups qu'il aurait reçus.

Hyacinthe restait impassible, mais son cœur battait plus vite. Les Richelet lui apparaissaient de plus en plus comme des assassins hors du commun.

— Chez le Vigneron, ces Richelet occupaient une chambre louée auparavant par une certaine Sauvignon, qui a mystérieusement disparu après avoir mis un enfant au monde voici plus d'un mois. Toute cette racaille qui loge là-bas devrait se retrouver à Toulon ou à La Rochelle. Continuez-vous avec vos histoires de successions un peu trop fabriquées ? Pensez-vous qu'il y ait vraiment machination ?

— Certainement, mais nous avons perdu les pistes les plus prometteuses.

Parturon sortit alors de sa poche intérieure un carnet réglementaire, l'ouvrit et hocha la tête :

— Le commissaire du faubourg Saint-Germain a signalé qu'un certain Roquebère Hyacinthe avait failli perdre la vie sous les roues d'une grosse berline au galop. Il explique l'accident en accusant la victime d'avoir bu. Je ne vous connaissais pas cet amour pour les boissons fortes, cher maître.

— Je n'étais pas ivre mais distrait. Je marchais dans la rue et j'ai trébuché, je suis tombé juste comme arrivait cet équipage emporté.

— Vous ne buvez pas, je le sais, vous êtes jeune et souple. Comment auriez-vous pu tomber si on ne vous avait pas poussé ?

Hyacinthe secoua la tête avec un sourire amusé.

— J'ai trébuché sur un pavé soulevé, c'est tout.

— Je compte creuser l'enquête, dit Parturon sans se laisser influencer. On retrouvera des témoins car, voyez-vous, il y a toujours des témoins dans chaque affaire. Vous sortiez de chez la marquise de Listerac, je suppose ?

Hyacinthe acquiesça vaguement.

— Vous n'aviez pas un fiacre qui vous attendait ?

— Le cocher n'avait pas jugé bon de patienter.

— Vous savez que c'est illégal et que vous devriez porter plainte au bureau des voitures de place. Votre apparence d'honnête homme devait l'inciter à vous accorder sa confiance.

— Il est parti, c'est tout.

— Je vais me rendre au bureau des voitures de place pour tâcher de le retrouver. Il n'aurait jamais dû quitter sa station devant l'hôtel de la marquise.

— Je n'ai ni son signalement ni son numéro.

— J'irai voir le sergent du coin. Dans les beaux quartiers, il y a toujours un sergent de ville pour veiller à la tranquillité des hauts personnages, donner le passage aux beaux attelages de préférence aux fiacres. Le ministre de l'Intérieur tient à ce que les préséances soient respectées.

— Peut-être exagère-t-il, fit Hyacinthe. Le public commence à se plaindre de ses décisions brutales et autoritaires, des passe-droits, des faveurs. Les sergents, je veux dire les sergents de ville nouvellement mis en place, auraient mieux à faire que de servir de laquais à nos grands seigneurs.

— Eh bien, monsieur l'avoué, fit jovialement Parturon, voilà des propos séditionnels qui intéresseraient la rue de Grenelle, mais dans le fond je suis en accord avec vous. Tous les aigrefins rôdent dans ces beaux endroits et montrent une audace inouïe. L'autre jour, dans un embarras de la circulation, une comtesse s'est fait dépouiller en trois secondes de tous ses bijoux. Ils étaient deux qui sont entrés par chaque portière tandis que le groom était allé aux nouvelles et voir ce qui arrêtait la course.

Lorsqu'il fut parti, Hyacinthe pensa que si le cocher était retrouvé et consentait à parler l'officier de paix essaierait de lui vendre le renseignement. Il alla en prévenir son frère.

— Donne-lui cent francs si ça les mérite.

— Je ne veux pas te brider dans tes dépenses, mais cette mystérieuse machination commence à nous coûter fort cher. À part un sourire de marquise quel bénéfice en aurons-nous ?

— Bah ! espérons toujours, murmura Hyacinthe.

Un sourire de marquise seulement ? Lui préférerait imaginer que

Louisette se pâmerait dans ses bras, défaillante à l'idée d'avoir échappé à un sort funeste.

— Parturon m'a aussi entretenu de la mort de Thierrois – le crime ne fait aucun doute – et de celle d'un certain Rougot que le porteur d'enfants connaissait... Le même nom que celui porté par Thierrois dans son *Almanach des Dames*.

## CHAPITRE XXIII

Ce soir-là, Hyacinthe Roquebère retourna rue de Vaugirard avec en poche le passe-partout que lui avait procuré Séraphine. Lorsqu'il pénétra dans la cour de l'ancien hôtel particulier, il aperçut une voiture, un fiacre d'apparence mais plus volumineux, et comprit qu'il s'agissait de ce véhicule loué à la remise du faubourg Saint-Antoine. À la façon dont cette voiture était rangée dans un recoin, les brancards relevés, il déduisit que les Richelet n'envisageaient pas de sortir dans Paris avant le lendemain. Voulant en avoir le cœur net, il pénétra dans les écuries sous prétexte de voir les beaux chevaux des pensionnaires. Du moins de ceux qui possédaient des attelages privés. Un palefrenier, qui se présenta comme étant La Daurade, arrêta de balayer pour lui en montrer plusieurs.

— Ceux-ci appartiennent au baron des Estammières. Il les a achetés de retour de Moscou. Et ceux-ci sont à monsieur Deleury.

— Et ceux des messieurs Richelet ?

— Ils n'en attendent qu'un seul, le rouan là-bas dans le box, une bête de remise mais assez fringante tout de même. Je connais la compagnie du faubourg Saint-Antoine, ils veillent sur le bon état des chevaux et à l'occasion les remplacent sans faire d'histoires.

— La location revient moins cher ?

— Sûrement pas. L'avantage, c'est que du jour au lendemain on peut abandonner voiture et cheval à la remise si l'on veut s'en aller. Les propriétaires d'équipage doivent soit le revendre à perte, soit trouver une écurie où on soignera les chevaux durant leur absence.

— Ces messieurs Richelet sont ici depuis longtemps ? fit Hyacinthe, l'air indifférent à la réponse.

— Plusieurs mois, mais ils s'absentent. Une fois, j'ai ramené la voiture et le cheval faubourg Saint-Antoine. Le neveu effectue des voyages également. Il peut rester loin de Paris plus d'un mois.

Depuis son appartement il essaya de guetter les allées et venues dans le hall de son étage, mais c'était risquer de se faire surprendre à jouer les curieux. Il entrebâillait sa porte mais ce n'était jamais les Richelet qui sortaient ou entraient de leur appartement. Vers onze heures il descendit au fumoir, n'y trouva personne, passa dans le

salon, se fit servir du champagne qu'il dégusta en réfléchissant. Parturon avait-il mis la main sur ce cocher de fiacre qui n'avait pas jugé bon de l'attendre chez la marquise ? Il pouvait faire un saut à l'hôtel Saint-Omer, au cas où Séraphine aurait quelque nouvelle. Comme il s'apprêtait à remonter prendre sa pelisse, plusieurs personnes envahirent la salle à manger voisine. Deux d'entre elles prirent place à la table ronde d'un recoin discret. Il ne pouvait s'agir que des Richelet. Le neveu lui faisait face et il pouvait l'observer sans être vu. Âgé d'une vingtaine d'années, doté d'abondants cheveux noirs qui encadraient un visage diaphane parfait de régularité, il affichait une grande arrogance silencieuse, paraissait défier tous ceux qui l'entouraient. Son regard noir brûlait d'intensité sauvage. L'armateur de Marseille vint à son tour, parut surpris de la présence des Richelet, passa dans le salon où, apercevant Hyacinthe, il le rejoignit :

— Allez-vous prendre le souper tardif ? Dans ce cas, nous pourrions nous installer ensemble.

L'avoué donna sa préférence à une table à l'écart, choisit son siège pour surveiller l'étrange couple. Léon Vigale surprit son manège et se pencha vers lui :

— Ils vous intriguent comme ils intriguent tout le monde. Il est fort rare de les voir dans la salle à manger en dehors des heures avancées de la nuit. Ils assistent à des spectacles, vont à l'Opéra. Le garçon doit attirer bien des regards féminins, et quelque dame du monde, voire du demi, finira bien par le détourner de l'autorité de l'oncle.

Il appuya intentionnellement sur le mot « oncle ».

— Je lui trouve un air fatigué et rêveur... Comme s'il avait un chagrin secret.

Ils commandèrent un potage, des huîtres et du blanc de volaille. L'armateur justifia sa frugalité en expliquant qu'il avait invité à midi un entrepreneur des travaux sur le fameux canal de Bourgogne.

— Ses confidences m'ont contrarié. Il ne pense pas qu'on puisse y naviguer avant 1833 ou même 34. Si mon bureau d'affrètement se développe entre-temps, comment acheminerai-je la marchandise ? Par la route les prix sont excessifs. On parle bien du chemin de fer pour l'avenir, mais en verrai-je la réalisation de mon vivant ?

Tout en écoutant le bavard, l'avoué surveillait l'autre table. À plusieurs reprises l'oncle tapota la main soignée de son neveu, comme pour le consoler ou l'encourager. Pourtant, excepté son extrême lassitude, les traits du garçon n'exprimaient aucun sentiment précis. Hyacinthe le trouvait fascinant, voire effrayant. Il s'efforçait d'en noter les caractéristiques, se disant que l'officier de paix Parturon pourrait éventuellement, à partir de sa description, lui en dire plus sur le personnage.

— Auriez-vous des soucis ? demanda le Marseillais. Vous n'avez pas terminé votre potage et juste gobé quelques huîtres.

— Dans notre profession nous avons des raisons de montrer quelques préoccupations. En ce moment j'étudie des dossiers très compliqués et je n'ai même pas le temps d'aller aux Italiens ou ailleurs.

— Je pense rejoindre Marseille la semaine prochaine. Mon fils veille sur notre maison, mais de temps en temps je vais faire un tour là-bas. Voir s'il ne commet pas trop de sottises et me requinquer au bon soleil du Midi.

— Connaîtriez-vous une certaine Rosalie Dupont qui servait à Paris comme chambrière ? Ses parents tiendraient une boutique de verroterie et de pacotille pour les comptoirs africains.

— Rien de ce qui est de Marseille ne m'est étranger, se vanta l'armateur, et je connais la maison qui livre de ces choses par sacs entiers à des navires faisant relâche sur la côte africaine. En réalité cette marchandise est surtout destinée aux navires négriers d'Amérique. Je ne connais aucune boutique faisant ce commerce, seulement la maison Marconi, et s'ils avaient une fille, croyez-moi, elle n'aurait pas l'état de chambrière car ces gens-là sont fort à l'aise. Je peux me renseigner dans ma future lettre.

— Je ne peux vous donner d'autres précisions étant donné le secret de ma profession, mais la fille est recherchée pour des brouilles d'héritages.

— Je comprends, fit l'armateur d'un air pénétré, je ferai le nécessaire sans qu'on en sache rien chez les Marconi.

Pensant que sa soirée était perdue avec la présence des Richelet dans la pension, Hyacinthe ne tarda guère à monter se coucher. Quand pourrait-il user de cette fausse clé pour pénétrer chez eux ? Il l'ignorait. L'affaire pouvait prendre des jours de patience, mais il aurait souhaité en finir vite, de crainte que Vidocq ne lui complique la tâche et ne se montre trop menaçant envers Séraphine. Il faudrait aussi ménager Parturon.

Levé de bonne heure, il regarda par la fenêtre, espérant que le fiacre ne serait plus rangé dans son coin, mais il y était toujours avec ses bras levés au ciel. Il lui fallait donc rejoindre l'étude pour une harassante journée de travail.

Son frère paraissait encore dans son lit lorsqu'il pénétra dans la salle des clercs. Séraphine achevait d'allumer les feux. Timoléon, l'air toujours compassé, toujours aussi fier de sa fonction, arriva le premier. Veuf depuis longtemps, il avait élevé sa fille dans l'adoration et elle s'était enfuie avec une sorte de saltimbanque, exigeant l'héritage de sa mère. Il avait appris qu'elle vivait aux Amériques. Sans nouvelles depuis des années, il vivait seul, certainement dans la

tristesse et le souvenir du bonheur perdu, mais n'en laissait jamais rien paraître. Narcisse descendit vers onze heures. Parturon ne s'était pas présenté comme le pensait Hyacinthe. Percevant comme un hiatus dans leur complicité de jumeaux, Hyacinthe lui reprocha de lui faire des cachotteries.

— Je t'ai surpris dissimulant des liasses de vieux papiers dans ton cabinet.

— Je consulte des archives et je ne veux pas commettre d'erreur, lui répondit son jumeau. Sois donc sans inquiétude et dis-moi ce qui se passe rue de Vaugirard.

— Rien, mais alors rien du tout. Je me laisse ennuyer par un brave homme de Marseillais et son espoir déçu au sujet du canal de la Seine à la Saône. Si : les Richelet ont soupé hier au soir dans la salle à manger, ce qui est rare.

— Comment sont-ils ?

Lorsque son frère eut terminé la description attendue, il lui fit remarquer qu'il n'avait donné que celle du neveu, omettant de parler de l'oncle. Hyacinthe rougit, comme pris en flagrant délit de perversion, et son frère le taquina là-dessus.

— La frimousse avenante d'un garçon te ferait donc oublier la beauté de madame de Listerac ?

— Tu dis une infamie, s'emporta Hyacinthe. J'avoue que le neveu, Alfred, me fascine dans un malaise inexplicable. Il est très beau mais il émane de lui un froid de maléfice. Il représente le mal à l'état pur, si tu veux mon avis.

Parturon arriva au moment où ils sortaient prendre leur repas chez un nouveau restaurateur que connaissait Narcisse et qui n'avait pas son pareil pour traiter la tête de veau.

— Alors, ce fameux cocher de fiacre ? lui demanda Hyacinthe, impatient.

— Hélas, je sais qui il est et ne voilà-t-il pas que ce voiturier prend l'idée de s'en aller en province, ses patrons ne savent même pas où ! Je trouve cette fantaisie suspecte, maître Roquebère, et je pense qu'on a payé ce Dunaton pour qu'il disparaisse quelque temps. Je ne peux quand même pas lancer un avis de recherche à la gendarmerie, n'étant sûr de rien.

Il restait planté devant eux, espérant soutirer un peu d'argent, mais Hyacinthe n'était pas satisfait de ce rapport.

— Il se trouverait à quelques lieues de Paris seulement. Quand il a une bonne fortune, il s'en va passer quelques jours vers Arpajon, dans une auberge qu'il affectionne. Si j'avais quarante à cinquante francs, je prendrais bien le coucou jusque là-bas. Pour voir. Chaque détail même infime compte.

— Vous me coûte cher, monsieur Parturon, dit Hyacinthe qui



s'en alla ouvrir son coffre.

— C'est un Fichet que vous avez là, remarqua Parturon. L'an dernier, j'ai arrêté un ouvrier de chez eux qui visitait de nuit les coffres qu'il installait le jour. Amusant, non ?

Les deux frères ne trouvaient pas.

## CHAPITRE XXIV

Vers dix heures ce même soir, lorsqu'il fut certain que Hyacinthe ne reviendrait pas à l'étude, Narcisse abandonna ses dossiers, son cabinet de travail, s'habilla avec le plus grand soin et se rendit d'abord dans la maison de jeu à l'angle de la rue Montmartre et de la rue de Richelieu. Il dévisagea les joueurs avant de rejoindre le Palais-Royal. Il visita plusieurs salles de jeu, s'enquérant d'un certain M. Valère. Justement, il venait de partir chez Frascati, « espérant trouver là-bas ce qu'il ne parvenait pas à obtenir ici », lui dit un mercier en gros avec un clin d'œil.

Dans la foule des habitués qui se pressaient autour des différentes tables chez Frascati, il reconnut enfin le visage hâve de son bonhomme. Vêtu d'un vieux frac qui ne faisait plus illusion, M. Valère cachait la misère de sa chemise sous les bouillons étriqués d'une cravate en imitation de soie, qui aurait dû être plus volumineuse pour dissimuler également le gilet datant de l'Empire. Narcisse connaissait bien ce vieillard qui ne commençait à vivre que la nuit, lorsque des endroits comme celui-ci flambaient de la fièvre du jeu. Il venait risquer jusqu'à son dernier sou et ensuite, les poches vides, il tentait d'attendrir quelques connaissances qui la plupart du temps se dérobaient. Le mercier en gros du Palais-Royal ne voulait pas dire autre chose en parlant de M. Valère. De plus, le bonhomme passait pour ne jamais gagner à aucune des tables installées, pas plus à la roulette qu'au trente-et-quarante, et il se répétait que si dans un café se déroulait une partie illicite il suffisait qu'il parie pour que les autres gagnent.

M. Valère errait d'un groupe à l'autre, essayant de glaner quelques francs, quelques sous, mais visiblement n'avait aucun succès. Narcisse s'arrangea pour se trouver sur son chemin. Le vieillard marchait à reculons et le heurta. Dans le choc léger, des pièces d'or tintèrent dans le gousset du jeune avoué, et M. Valère, saisi par ce bruit si délicieux à ses oreilles, se retourna vivement pour contempler l'heureux possesseur de cet argent.

— Oh, mon jeune ami, si grand avoué, que je suis aise de vous voir en si bonne santé ! J'ai toujours admiré votre élégance, votre

amabilité continuelle, votre talent d'homme de loi. Nous nous rencontrons souvent dans les mêmes lieux.

— Lieux de perdition, fit Narcisse, amusé. Le Palais-Royal le plus souvent. Seriez-vous en veine ce soir pour vous trouver ici ?

— Hélas, non ! Mais, voyez-vous, demain je dois toucher ma rente et j'aurai quatre mille francs... Demain avant midi. Et voilà qu'à quelques heures de cette échéance je n'ai pas de quoi miser vingt sous !

Comme par hasard Narcisse glissa ses pouces dans les poches de son gilet, ce qui entraîna pour la deuxième fois un tintement qui pour le vieux monsieur était un ravissement.

— Mon cher ami, pourriez-vous m'obliger avec deux louis ?

Voilà qui classait le bonhomme. Le plus souvent on disait « napoléon » puisque les pièces à l'effigie de l'Empereur circulaient encore nombreuses, mais les vieux ultras, ceux qui n'avaient jamais désarmé depuis 1789, ne connaissaient que les louis, certains refusant même les pièces à l'effigie de l'« Usurpateur ».

— Deux louis, réfléchit Narcisse, voilà qui est peu et beaucoup. Savez-vous que je pourrais vous en remettre beaucoup plus, vous faire même une belle avance sur votre rente ?

Rente qui, si elle existait, ne ferait que tomber dans l'escarcelle de quelque usurier. Chaque soir ils étaient une demi-douzaine de vautours à fréquenter les salons de jeu, faisant signer des papiers déjà tout prêts dans leur portefeuille. Mais depuis longtemps ils n'accordaient plus le moindre liard à M. Valère, concurrencés par les créanciers tout aussi acharnés.

— J'aimerais, continua l'avoué, que nous en discussions devant un peu de café ou, mieux, du Champagne, à votre choix. À côté, ils sont en train de flamber le punch.

— Un gloria me suffira bien ! soupira M. Valère.

Il hésitait à quitter le salon pour la salle voisine faisant office de café. Seule l'atmosphère des endroits où l'on jouait, où l'on perdait et gagnait de l'argent, lui insufflait la vie. Ailleurs il redevenait un vieillard de soixante-dix ans sans esprit, sans désirs, sans même d'appétit. Il pensa que l'avoué pratiquait l'usure et, alléché par sa proposition, il le suivit, commanda son gloria, mélange de café, d'eau-de-vie et de sucre. Narcisse choisit un punch.

— Vous fûtes bien de l'affaire de Cadoudal, monsieur Valère ? On me dit que depuis vous bénéficiiez des faveurs de la royauté pour votre conduite audacieuse et glorieuse.

M. Valère soupira, déçu par ce début :

— Oui, j'en fus... Je réussis à m'enfuir mais, poursuivi, traqué, dus me réfugier en Angleterre. Je n'ai pas bénéficié comme mes amis de beaucoup de reconnaissance, à part cette rente sur l'État. La famille

de Cadoudal fut par contre anoblie et Pichegru a sa statue à Besançon[5].

— Vous n'étiez pas les seuls comploteurs dans cette affaire qui faillit réussir ?

— Certes non. Nous étions des dizaines, avec des complices dans les provinces, qui nous soutenaient de leur influence et de leur argent. Fouché, ce diable en personne, ne nous laissa ni trêve ni repos et nous persécuta.

— Pas seulement Fouché mais certains proches de l'Usurpateur ?

Narcisse, qui gardait dans le secret de son cœur une vive admiration pour le Bonaparte républicain, devait se forcer pour user envers Napoléon de l'habituel terme offensant des ultras.

M. Valère apprécia :

— Il y avait des officiers très dévoués à l'Ogre.

— Un certain capitaine Malaquin, je crois ? Plus tard il devint colonel, fut tué en Espagne ?

— Oui, je sais tout cela et il est vrai que ce capitaine nous mena la vie dure. Il n'appartenait pas à la police de Fouché mais il avait eu vent du complot. Il fut sur ma piste jusqu'en Bretagne alors que j'essayais désespérément de m'embarquer pour l'Angleterre.

— Vous n'étiez pas seul, m'a-t-on dit, dans cette fuite ?

Jusque-là l'ancien comploteur avait mis une certaine complaisance à évoquer son passé, source de fierté pour lui, mais d'un coup son visage se transforma, se fit plus digne. Le vieux corps noué de rhumatismes se redressa, et M. Valère se leva pour quitter la table de cet importun trop curieux. Importun qui s'empressa de faire tinter ses pièces d'or, ce qui mit une fin radicale à ce sursaut outragé. L'avoué connaissait son homme, connaissait les joueurs. Lui-même, en certaines occasions, aurait été capable de toutes les bassesses pour quelques napoléons. Le vieillard se rassit, humble à nouveau, regrettant son geste d'humeur.

— Il est vrai que nous étions tout un groupe de pourchassés.

— J'ai retrouvé les papiers du colonel Malaquin chez un confrère, maître Rivière, près de l'Hôtel de Ville. Toute sa vie durant notre militaire a tenu le journal de ses exploits. Marié en Espagne, il a exigé que ses souvenirs soient joints à son contrat de mariage et son testament, afin que plus tard son fils découvre quel homme de courage était son père. Faute de notaire, maître Rivière les a conservés. Le futur colonel, encore capitaine, raconte vous avoir traqués jusqu'en Bretagne. Un des vôtres blessé par son cheval fut rattrapé, et Malaquin dut l'abattre d'une balle pour se défendre.

— C'est bien ainsi que l'affaire se déroula, murmura Valère, perdu dans son passé.

— Cet homme avait un jeune frère.

Valère parut se tasser sur lui-même en regardant Narcisse avec inquiétude.

— Est-ce dans le journal intime de l'officier impérial ?

— L'homme qu'il a dû tuer se nommait Jean Plouarec et son frère Joseph.

Le vieillard baissa la tête, remua ces rappels d'un passé douloureux que ce jeune blanc-bec lui jetait sans ménagements au visage.

— Malaquin rapporte que ce jeune frère ne lui a jamais pardonné la mort de son aîné. Il lui fit parvenir des lettres, avant d'embarquer pour l'Angleterre et plus tard, pour lui dire qu'il le maudissait et n'aurait de cesse avant de venger la mort de Jean. J'ai étudié les circonstances de la mort du colonel Malaquin en Espagne et je me demande si cette embuscade où il périt, avec la petite troupe qu'il commandait, ne fut pas dressée par Joseph Plouarec.

Monsieur Valère ne bougeait plus, fixait sa tasse à moitié pleine, n'y ayant plus touché depuis que dans un dernier élan de dignité il avait failli partir.

— Sur-le-champ je peux vous verser dix napoléons, murmura Narcisse, pris de pitié et que son rôle de juge enquêteur gênait, et je vous signe un billet de huit cents francs à toucher à l'étude dès demain matin. Je suppose que votre rente est depuis longtemps hypothéquée par les usuriers ?

— Pour les quatre ans à venir, avoua le vieillard, l'œil humide.

— Quatre ans, s'exclama Narcisse, pauvre homme ! J'en suis navré pour vous.

Rapidement il réfléchit. Sans vouloir engager son jumeau sans son accord dans une entreprise de charité, il savait pouvoir compter sur son adhésion puisque l'affaire se rattachait indirectement à la protection de la marquise de Listerac. Depuis toujours ils n'agissaient jamais l'un sans l'autre.

— Mais comment vivez-vous ?

— De rien.

— Où couchez-vous ?

— Une paillasse dans un grenier ouvert à tous pour cinq francs par mois. Quand je le peux je soupe chez Flicoteaux pour dix-huit sous, comme un étudiant désargenté. Pas plus de dix-huit sous car je me prive de vin, mais c'est quand même un festin pour moi.

— Mais pour fréquenter ici ou le Palais-Royal il faut un peu d'argent ?

— Je fais des travaux d'écriture chez un marchand de légumes secs des Halles. Il ne sait ni lire ni écrire, s'embrouille dans ses comptes, se méfie de ses employés et même de sa famille. Je lui lis sa correspondance, j'y réponds sous sa dictée, je règle les factures, je

tiens les registres. Cela me prend des heures mais il me donne cinq francs par semaine. Sinon, vous le savez bien, je vais de l'un à l'autre dans ces maudits salons, essayant d'émouvoir sans trop de succès.

Narcisse discrètement compta dix napoléons et les glissa dans la main fripée et tremblante du vieillard.

— Ce Joseph Plouarec, quelle fut sa destinée plus tard ? A-t-il réussi à venger son frère là-bas en Espagne, dans cette fameuse embuscade ?

— Je ne le pense pas, chuchota M. Valère, dont les doigts comme des serres se refermaient sur l'or. Puis leur frémissement trahit l'impatience, pour un vieux joueur, du moment où il irait le jeter sur le tapis vert.

— Il vous a suivi à Londres ?

— Ce n'était qu'un pauvre enfant de dix-sept ans à peine, si impétueux, si fou de douleur que je dus l'assommer pour l'empêcher de voler au secours de son aîné. Lui et moi étions cachés à quelques pas de là, dans une fosse à purin adossée au mur d'une ferme. Effectivement son frère avait fait une mauvaise chute de cheval et se retrouvait démonté, marchant difficilement. Nous l'avions quelque peu distancé sur ses ordres. Il avait deux pistolets et voulait couvrir notre fuite. Le capitaine et quatre soldats l'ont rejoint. Jean était assis sur le bord du chemin, non loin de cette ferme. Il tenait ses pistolets dans chaque main et, ce voyant, Malaquin n'a pas hésité. Très excité de reconnaître Plouarec dans ce cadavre, il n'a pas eu l'idée de fouiller les alentours, s'est contenté de mettre la ferme à sac et d'arrêter ses occupants. Nous avons profité de la nuit pour sortir de la fosse. Au gué d'une rivière nous nous sommes lavés, mais nous empestions encore très fort en atteignant la côte.

— Où se trouvait Joseph en 1809, lorsque le colonel fut tué dans ce guet-apens sur le sol espagnol ?

— A Londres. Nous nous étions séparés et il servait dans une famille d'émigrés bretons de petite noblesse. Il n'est revenu en France qu'en 1814 avec la première Restauration, s'est caché durant les Cent-Jours.

— Et aujourd'hui qu'est-il devenu ?

— Il est parti aux Amériques pour tenter de faire fortune.

— Monsieur Valère, vous me prenez pour un sot.

— C'est tout ce que je sais, répliqua le vieillard, exténué et frémissant de l'envie de courir à côté.

Narcisse demanda une écritoire au garçon, rédigea le billet à ordre, l'agita sous le nez de Valère sous prétexte d'en sécher l'encre, mais aussi pour le mettre en garde :

— Quand vous serez mieux disposé, venez donc le chercher à l'étude où il vous attendra dès demain matin.

Libéré, le vieillard se leva si précipitamment qu'il renversa sa chaise et, sans prendre le temps de la ramasser, se rua vers le salon voisin où l'on jetait fiévreusement l'argent par les fenêtres.

## CHAPITRE XXV

Réveillé à sept heures, Narcisse se fit monter un bain et, dans les vingt minutes qui suivirent, eut sa baignoire remplie d'eau bouillante par une chaîne de valets. Il termina son rasage quotidien, ayant refusé le barbier, jeta un dernier coup d'œil à la fenêtre du cabinet de toilette avant de s'immerger dans l'eau, juste pour apercevoir les Richelet qui embarquaient dans leur fiacre de location. Le neveu s'installait sur les coussins intérieurs tandis que l'oncle se juchait sur le siège du cocher. C'était tout de même étonnant que ces gens-là n'aient pas engagé de cocher, et encore plus étonnant que ce fût le plus âgé qui occupât la plus inconfortable des positions. Cet « oncle » montrait pour son « neveu » les prévenances d'un amant pour sa maîtresse, ne put-il s'empêcher de penser.

Tout en faisant ce genre de réflexion, Hyacinthe enfilait sa robe de chambre, prenait la fausse clé fournie par Séraphine, se précipitait dans le hall commun, espérant que les domestiques n'allaient pas immédiatement se mettre au ménage de l'appartement des deux mystérieux personnages. Il fut émerveillé que la porte s'ouvrit aussi aisément, resta inquiet et impressionné sur le seuil. Quelle bizarre impression de se transformer ainsi en gibier de potence, après des années d'honnêteté forgées par une éducation très sévère ! Il faillit renoncer, combattit ce refus de son être à poursuivre plus loin. Lorsque son cœur cessa de battre à tout rompre, il s'aventura dans l'antichambre, qui ne révéla rien de particulier. Il découvrit ensuite un petit cabinet de travail, avec sur la table quelques journaux, un livre des bonnes adresses parisiennes, mais les tiroirs étaient vides ainsi que le petit meuble, genre semainier, sur la droite.

Dans la chambre du jeune homme, à part le lit défait, il ne trouva rien de bien révélateur sur la personnalité de cet énigmatique neveu. Il osa à peine jeter un regard sur les draps froissés, passa dans le cabinet de toilette commun, examina le rasoir, prit en main les brosses, les savons, puis pénétra dans la seconde chambre, celle de l'oncle. Les armoires, aussi bien chez l'un que chez l'autre, étaient fermées à double tour. M. Geoffroy les avait fait doter de serrures solides qu'on ne pouvait ouvrir aussi facilement que celles des



armoires habituelles. Celles-ci étaient de véritables coffres-forts qui mettaient les trésors des locataires à l'abri des tentations.

Lorsqu'il retourna en face, chez lui, il éprouva la joie de ne pas avoir été surpris et le délice de plonger dans une eau encore chaude. Cette double satisfaction apaisa ses scrupules et ses appréhensions. Il en profita pour réfléchir aux observations faites chez les Richelet. Les secrets compromettants ne pouvaient qu'être dans les armoires verrouillées, estima-t-il.

En partie habillé, étonné que le valet tarde à lui apporter son déjeuner, il regarda dans le hall, vit que le plateau était déposé sur une console et que le domestique s'affairait à cuire quelque chose dans une poêle de porcelaine. Un peu plus tard, cet homme frappa à sa porte, s'excusa, disant qu'il était déjà venu et que Monsieur ne l'avait pas entendu.

— Monsieur s'était peut-être assoupi dans son bain.

Depuis longtemps habitué par sa profession à rester maître de ses sentiments en toute occasion, Hyacinthe fut très naturel mais comprit qu'il avait failli se faire surprendre. Il essaya de questionner le domestique sur les Richelet, mais ce dernier respectait à la lettre les commandements écrits de M. Geoffroy.

— Je pense que ces messieurs sont espagnols et, comme je dois me rendre dans leur pays, je souhaite avoir quelques renseignements pratiques.

Peine perdue. Silencieux, le valet servait avec un soin parfait. Sous la cloche d'argent de ce déjeuner à l'anglaise il y avait une surprise agréable, de fines tranches de ris de veau panées avec des épices odorantes. Hyacinthe tira un napoléon de son gilet, le déposa lentement sur le plateau.

D'abord faussement indifférent, l'homme, au moment de desservir, murmura avec prudence :

— Ces messieurs vos voisins ne parlent guère, juste quelques mots indispensables, et je ne puis affirmer s'ils sont ou non espagnols. Mais je peux, pour être agréable à Monsieur, prêter désormais une oreille plus attentive à leurs propos. Peut-être pourrai-je déterminer leur accent.

Descendant de son fiacre rue Vivienne, il aperçut Séraphine qui attendait dans la loge de la concierge et lui faisait des signes impératifs. Lorsqu'il poussa la porte vitrée, elle lui annonça, fébrile, que Vidocq l'attendait.

— Il discute affaires avec Timoléon qui le toise de haut. À mon avis, s'il est bouleversé c'est que les Anglais doivent le traquer au plus près.

— Mais quels Anglais ? fit Hyacinthe, éberlué.

— Excusez, c'est de l'argot. Les créanciers, quoi ! Si vous alliez

faire un tour pendant une heure, peut-être que notre homme se découragera.

— J'ai trop de travail qui presse, je vais essayer de l'expédier.

Dès qu'il l'aperçut, l'ancien forçat policier se précipita, mais il l'écarta.

— Je dois vous voir sans délai, rugit Vidocq.

— Monsieur Vidocq, j'arrive à l'instant et vous me sautez dessus sans même me dire bonjour. Je me dois aux clients qui attendent depuis plus longtemps que vous.

Plusieurs personnes patientaient effectivement sur les banquettes, mais d'un seul regard il sut que les clerks suffiraient à les satisfaire. Il fit donc signe à Vidocq de le suivre, très remonté à l'idée que l'autre essaierait à nouveau le chantage.

— Maître, je suis affiché ! On va vendre ma papeterie. Vous devez faire opposition.

— Mais je n'ai reçu aucune notification.

— C'est pour une dette antérieure. Cinquante mille francs.

— Elle n'est pas inscrite dans le dossier que m'a remis votre caissier. Que voulez-vous que j'y fasse, si vous avez du papier un peu partout ?

— Cette vente me conduira à Sainte-Pélagie puisque je n'aurai plus de répondant pour la faillite de la fabrique. Si vous ne trouvez pas un subterfuge, je suis perdu. Vous imaginez les rires, les moqueries ? Moi, Vidocq, en prison pour dettes ? Les anciens du Pré vont s'en dilater la rate, mais aussi mes collègues de la Petite-Rue-Sainte-Anne. Ridiculisé, je n'aurai aucune chance de retrouver ma place au sein de la Sûreté.

— Parce que vous espériez être réintégré ?

— On m'a fait des promesses. Je connais tant d'affaires, tant de suspects. À propos, j'ai du nouveau pour Séville. La fille Ramirez, la demi-sœur de Pierre Malaquin par la mère, serait en France depuis des années. Et, mieux, je suis sur la trace de la Sauvignon !

— Je vais envoyer un clerk pour cette affaire de vente par licitation dès maintenant, et je vous dirai sans biaiser ce que je peux faire.

Vidocq le regardait avec défiance :

— J'ai tenu parole au sujet de votre saute-ruisseau, apprenti clerk en jupons. J'avais de quoi la faire agraffer par mes amis de la rue de Jérusalem mais je n'ai pas pipé mot.

— Je n'oublie jamais un service rendu, répliqua sèchement Roquebère. Je ne peux vous promettre que Sainte-Pélagie vous sera épargnée. Si, je pourrais, car elle va être remplacée par la prison de Clichy... Je plaisante... Mais je dois vous dire une chose que vous allez écouter avec attention : qu'avez-vous trouvé au domicile du sieur

Thierrois, porteur d'enfants ? Sous la cendre de l'âtre, en soulevant une pierre ou deux ? N'y avait-il aucun objet de valeur ? Ni un sac contenant cinq à six mille francs en bonnes pièces d'or ?

Frappé par la foudre, Vidocq lui jeta un regard féroce et quitta le cabinet de travail en claquant la porte. Satisfait, Hyacinthe se frotta les mains.

## CHAPITRE XXVI

Parturon, le soir même, revint mécontent de son voyage jusqu'à cette auberge d'Arpajon. Parti la veille dans un coucou, il avait fait un voyage désagréable, et l'auberge où descendait ce cocher de fiacre Dunaton en compagnie d'une grisette, était infâme. Il s'était battu contre les punaises durant la nuit, avait donc mal dormi, mal mangé, bu de la piquette, et pour finir Dunaton ne lui avait pas apporté les éclaircissements qu'il espérait.

— Il neige aux portes de Paris et demain la capitale sera touchée. Cet idiot de cocher aurait été interpellé, alors qu'il attendait devant l'hôtel des Listerac, par un gosse vendeur de fleurs qui lui aurait dit : « Pas la peine d'attendre votre bourgeois. Il n'a plus besoin de vous et vous envoie ces deux thunes. » Là-dessus le garçon avait disparu et Dunaton ne s'était plus soucié de votre frère.

— Mais il n'avait pas besoin de quitter Paris par la suite, remarqua Hyacinthe.

— Il affirme que l'air de la campagne lui manque et que de temps en temps il quitte son fiacre. Il faudrait retrouver le gosse, cuisiner Dunaton sans qu'une accusation soit portée contre lui.

— C'est bon, soupira Hyacinthe, déçu. La plupart des pistes se referment aussitôt ouvertes. Ce matin, j'ai reçu la visite de Vidocq. Il a appris que cette Adriana Ramirez a quitté Séville depuis quelques années. Il m'a promis du nouveau sur la fille Sauvignon sous peu.

— Vidocq se donne le beau rôle en utilisant nos rapports. S'il arrive à résoudre cette affaire dont il flaire l'importance, il pourra s'en vanter auprès du ministre et obtenir éventuellement sa réintégration. Personnellement, je ne lui fais aucune confiance, ne le laisse pas approcher de mes papiers. Je trouve que la plupart de mes collègues sont trop complaisants à son égard.

Là-dessus il fouilla dans son gousset, en sortit un napoléon et de la monnaie qu'il aligna sur la table :

— J'ai payé le coucou dix sous jusqu'à la barrière de Fontainebleau, dix sous encore jusqu'à Palaiseau, et là il faut prendre une voiture. Coût : cinq francs. L'auberge m'a fait dépenser six francs, ce qui est encore trop cher pour être dévoré par la vermine, manger de

la carne et boire du vin coupé. Je vous rends donc ce que je n'ai pas dépensé.

S'agissait-il de véritable honnêteté ou d'un calcul ? Hyacinthe repoussa les pièces alignées :

— Gardez tout, mais si vous apprenez quelque chose sur la fille Sauvignon hâtez-vous de me le faire savoir. Avez-vous tout fouillé chez le Vigneron ? Ne serait-elle pas enterrée quelque part après avoir été tuée ?

Le policier promit et sortit. Narcisse, qui le guettait, l'entraîna dans son cabinet, en referma la porte avec soin :

— Je ne veux pas, pour le moment, que mon frère soit au courant de ce que je vais vous dire.

Il s'assit, regarda Parturon droit dans les yeux :

— Vous avez travaillé sous les ordres directs de Fouché, le duc d'Otrante, ministre de la police de Napoléon.

— Vous savez, fit le policier avec lassitude, c'est une vieille histoire. Parfois je crois avoir tout imaginé. Rendez-vous compte, j'étais un des rois de Paris, j'habitais un appartement cossu, j'avais un coupé toujours attelé de chevaux fringants, des serviteurs, une armée d'agents sous mes ordres.

— Vous êtes-vous occupé de l'enquête sur l'attentat fomenté par Cadoudal et bien d'autres ?

— J'étais au courant sans être formellement investi de l'affaire. Mais accessoirement j'ai travaillé sur les pièces du dossier.

— Le nom de Plouarec vous dit-il quelque chose ?

— Diantre oui, sinon je n'aurais pas été digne de la confiance de Fouché. Il y avait deux frères Plouarec. Le plus âgé s'appelait Jean, l'autre Joseph. Jean fut tué en Bretagne par un capitaine... Hé, dites donc, le nom de ce militaire était Malaquin.

Il plissa les paupières, soudain perplexe.

— Et l'autre, Parturon, l'autre, le cadet, Joseph, qu'est-il devenu par la suite ?

— Il a dû s'exiler comme tant de gens poursuivis pour cet attentat et pour d'autres complots. Tous ou presque sont rentrés dans les fourgons de Louis XVIII... Quelle époque effrayante pour moi qui me demandais ce qu'on allait faire de moi ! J'avais suivi Fouché, abandonnant l'Empereur, et j'avais peur. Oui, j'avais atrocement peur.

Narcisse alla jusqu'à son coffre, l'ouvrit, prit un portefeuille épaissi de billets. Il en compta quelques-uns sans que Parturon, oubliant ses souvenirs, puisse dire combien.

— Je vous crois suffisamment habile et bien informé pour retrouver ce Joseph Plouarec sans tarder. Il doit avoir aujourd'hui quarante et quelques années.

— Maître Roquebère, les temps sont différents et ces gens,

recherchés jadis pour complot, sont ensuite devenus les héros de la Restauration. Tous ceux qui ont combattu successivement le Premier consul et l'Empereur occupent en général des places élevées ou sont comblés d'honneurs. Si j'avais la mauvaise idée de m'intéresser à l'un d'eux et de trop fouiller dans sa vie, je ne resterais pas longtemps rue de Jérusalem. Et je risquerais même d'être oublié sur la paille humide des cachots. De vous à moi, je préférerais ne pas me charger de cette mission.

Imperturbable, Narcisse comptait les billets, tous de cent francs. Il y en avait dix. Mille francs. Une somme considérable.

— Vous êtes habile et opiniâtre, prononça gravement l'avoué, et je pense que vous pouvez obtenir des indications que moi je ne pourrais jamais avoir. Ceci représente le montant de vos frais immédiats. Je comprends vos réticences, je sais qu'il vous faudra une extrême prudence, mais tout ce que je veux connaître c'est le détail de la vie de ce garçon entre ses dix-sept ans et aujourd'hui. Rien d'autre. Il n'y a pas grand mal dans ce désir-là. Son rôle dans le complot de Cadoudal fut accessoire. Il accompagnait son frère, c'est tout. Je ne pense pas qu'en haut lieu on en ait gardé le souvenir au point d'en faire un héros exemplaire.

— En tout cas le nom de son frère est vénéré, et peut-être a-ton anobli cette famille comme le fut celle de Cadoudal. Je ne crache pas sur cinquante napoléons, vous vous en doutez, mais les risques doivent être circonscrits si cet homme touche au pouvoir. Charles X et les siens n'ont pas l'indulgence du précédent roi.

— Il aurait servi comme domestique chez des émigrés de Londres. Des gens de noblesse bretonne dont j'ignore le nom.

— J'aurai la liste des émigrés vivant à Londres sous l'Empire car ils recevaient des subsides sur la cassette du prétendant au trône. Nous avions bien sûr, du temps de Fouché, la copie de cette liste, mais depuis elle a dû être enfouie dans les archives les plus compromettantes, une fois l'Empereur à Sainte-Hélène. Je sais que Fouché faisait espionner les émigrés comme leurs domestiques. Tout ce qui touche à eux est désormais comme un baril de poudre qui peut vous exploser au nez si vous le manipulez.

Narcisse poussa l'argent vers lui.

— Comme je vous en ai déjà prié, que ceci reste entre nous. Pas un mot à mon frère. Je ne lui ai jamais fait de cachotteries, mais dans le cas présent je tiens au secret. Cette affaire le passionne au point qu'il peut commettre des imprudences. J'espère que vos recherches abrègeront les nôtres.

— Comptez sur moi, dit Parturon en serrant les billets, tassant la liasse sur la tranche, la roulant soigneusement avant de la glisser dans une poche. Je n'abandonne pas pour autant la fille Sauvignon.

— Vidocq nous presse de l'aider, pourrait nous faire chanter. Cette faillite de sa papeterie le rend féroce.

— Laissez passer l'orage. Cet ancien du bague de Toulon a noué de solides liens avec des gens très haut placés, et je vous conseille la patience. Il a bien fallu le renvoyer officiellement quand il imagina ce vol pour se donner de l'importance, mais en fait il va et vient comme il lui plaît, rend des services discrets entre Jérusalem, Grenelle et la Petite-Rue-Sainte-Anne. Peut-être travaille-t-il pour une police politique inconnue, très proche d'un pouvoir. Entre nous, monsieur, pourquoi le cacher ? il se prépare une explosion populaire. Je ne sais si comme moi vous en avez soupçonné les prémices. Moi qui fais de la rue mon chantier, mon atelier, surtout dans les quartiers les plus miséreux, je sens monter la tempête. Il y a ces journaux, tous ces gens d'esprit qui ne supportent plus le monarque actuel. Vidocq est peut-être stipendié par le fils de Philippe-Égalité et, pourquoi pas ? la duchesse de Berry.

Séraphine, qui revenait de quelques courses, surprit Parturon sortant de chez Narcisse et non du cabinet de son jumeau. Elle en resta songeuse une partie de la journée.

Il faisait froid à nouveau lorsque Hyacinthe décida de rejoindre la pension Geoffroy. Séraphine eut du mal à lui trouver un fiacre, les gens effrayés par les premiers flocons de neige prenaient d'assaut les voitures de place. Du verglas recouvrait les ponts et les cochers souhaitaient rentrer tôt à l'écurie. Lorsqu'elle en trouva un, elle revint le chercher pour voyager avec lui jusqu'à Vaugirard.

— Comment fais-tu pour t'introduire sans trembler chez autrui ? Ce matin, je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie en me glissant chez les Richelet. Je ne suis pas fait pour enfreindre la loi, même pour une bonne cause.

— Vous savez, j'entrais souvent par la cheminée. Comme j'étais petite Savoyarde, j'avais l'excuse toute prête en cas de mauvaise surprise, je disais que je m'étais trompée de conduit. Je ne volais jamais, je détaillais l'agencement de l'appartement, évaluais le montant du butin précieux. Jeannot la Vanoise faisait un dessin et établissait une liste qu'il revendait à une bande ou à une autre. Voulez-vous que je descende par la cheminée des Richelet ?

— Non, contente-toi de m'attendre dans ton hôtel. Je sais qu'il est sordide mais c'est le plus pratique.

Dans la voiture, elle lui montra un anneau d'où pendaient des clés de différentes tailles :

— Pour vos armoires récalcitrantes, fit-elle, ironique.

— Mais comment fais-tu ? Tu te compromets avec des gens douteux pour obtenir ces outils délictueux.

— Certains prêteurs sur gages les louent à des voleurs qui les leur

rappellent avec leur butin. En cas de perquisition dans leur repaire, la police ne trouve rien.

— Toi, apprentie clerc de l'honorable étude Roquebère, tu fréquentes des receleurs ? Tu finiras par nous attirer de graves ennuis.

— Ce prêteur ne sait même pas que je ne suis plus savoyarde. Leur discrétion est garante de leur enrichissement.

Un peu avant le Pont-Neuf, leur cocher se mit à jurer, et ils se rendirent compte que le cheval glissait des quatre sabots sur le sol gelé et que le fiacre menaçait de verser.

— Faites excuse mais je ne me risquerai pas à traverser la Seine. Faudra que vous poursuiviez à pied. Moi, je vais rentrer en tenant mon canasson par la bride pour l'empêcher de patiner. C'est même pas la peine de me régler cette demi-course.

La neige tombait en petits flocons drus et Séraphine passa son bras sous celui de l'avoué, se serra contre lui. Les voitures se faisaient rares, les seules à circuler avaient des manchons autour des cercles de roues, et les chevaux des sortes de patins à poils inversés. À proximité du pont, il fallait vraiment se cramponner pour éviter la chute.

— Si cela continue toute la nuit, vous ne pourrez quitter la pension Geoffroy, lui cria Séraphine. Si je trouve une voiture équipée pour la glace, je vous l'enverrai.

Il leur fallut une heure pour atteindre la rue de Vaugirard.

— Rentrez chez vous au chaud sans vous inquiéter de moi. Je m'accommode de tout.

Tête baissée sous la tourmente, il traversa la cour, et ce ne fut qu'une fois à l'abri de la marquise qu'il chercha du regard le fiacre de location. Il n'était pas encore de retour et ne le serait peut-être pas avant des heures.



## CHAPITRE XXVII

Un cortège grotesque de cauchemars, tous plus effrayants les uns que les autres, bouleversa la nuit de Hyacinthe, le réveillant à plusieurs reprises couvert d'une sueur glacée. Il se levait pour rajouter des bûches à son feu, allait se coller au poêle de l'antichambre alimenté au charbon de terre, essayait de se réchauffer et d'oublier l'incohérence monstrueuse de ses rêves. Il s'endormit sur le matin d'un sommeil plus serein, se leva d'un bond, alla jusqu'à la fenêtre dont les vitres, malgré la bonne chaleur intérieure, se paraient de feuilles de givre. Il sonna pour un bain, commanda son petit-déjeuner :

— Surtout, veillez à ce que mon café soit très fort. Toute une cafetière que vous m'apporterez d'ici une demi-heure.

Une fois dans l'eau très chaude de la baignoire, il ferma les yeux, essaya de se détendre, mais les divagations imaginaires de sa nuit le perturbaient encore. La faute en était à son entreprise audacieuse et coupable de la veille au soir.

Dès son retour à la pension, il acquit la certitude que les Richelet, comme beaucoup de Parisiens, se trouvaient en raison du verglas dans l'impossibilité de revenir rue de Vaugirard. Hyacinthe visita plusieurs fois les salons, fumoirs, salle à manger où l'oncle et le neveu auraient pu se tenir à son insu, espérant en secret les apercevoir, et dut se résoudre, la mort dans l'âme, à commettre cette violation de domicile. Il déclina l'offre d'une partie de whist proposée par l'armateur marseillais, prétendit avoir besoin de repos.

— J'avais commandé un bon souper car ce soir je me sens triste, lui dit Léon Vigale. Une lettre de ma femme m'afflige, avec la nouvelle de la mort d'un cousin que j'aimais fort. Mais je ne veux pas vous donner des pensées moroses.

Hyacinthe remercia le brave homme, fit allusion au mauvais temps qui s'abattait sur la capitale, émit l'éventualité que bien des pensionnaires seraient forcés de rentrer à pied ou de trouver à coucher sur place. Le Marseillais surenchérit sur cette possibilité.

— Tenez, les Richelet qui ont commis l'imprudence de sortir alors qu'il neigeait déjà fort. Le majordome puis le maître d'écurie les ont mis en garde, mais ces deux-là sont trop prétentieux pour tenir compte

de conseils avisés, surtout venant de domestiques.

Rassuré par ces paroles, il s'était décidé. Abandonnant dans sa chambre sa redingote pour avoir les mouvements plus libres, ce fut sinon le cœur léger mais avec moins de frayeur qu'il pénétra chez les Richelet. Avant toute chose, il alluma la bougie sur la sellette de l'antichambre, l'emporta, fit le tour prudent de l'appartement, essayant de trouver les preuves que leur absence se prolongerait. Ce fut dans l'armoire de l'oncle qu'il s'en assura. Il dut essayer une demi-douzaine de fausses clés pour l'ouvrir, constata que la fameuse houppe et le chapeau en castor n'y étaient pas accrochés. Comme prévu, outre des vêtements, chemises, chaussures, tout cela de bon goût, le meuble recelait des cartons de papiers classés avec une grande minutie. Ce bon ordre facilita ses recherches. Pour la première fois ses soupçons formulés depuis des semaines se trouvèrent enfin confirmés. Jusque-là il n'avait pu bâtir que des suppositions établies sur ses propres doutes. Son entourage ne lui avait prêté au début qu'une attention polie. Son frère lui-même n'y voyait qu'une exacerbation de passion amoureuse pour la marquise de Listerac.

Ces documents apportaient la preuve que l'« oncle » et le « neveu » complotaient dans cette immense affaire d'héritages multiples. Différents noms apparaissaient, des noms qui désormais lui étaient familiers. Il avait sous les yeux le détail des biens de M. Maletère renversé par un fiacre, certainement celui des Richelet, la liste des avoirs de Mme de Pindelle, du baron d'Empire Benoît de Champier, des Grandidier et aussi des Fontaine-Lagrange. Et, pour en finir avec ces dossiers de fortunes élevées, le plus volumineux de tous, celui des possessions, immeubles et meubles de la marquise de Listerac. D'avoir sous les yeux la matérialité du danger suspendu sur la tête de son amour l'assomma dans sa brutalité. Il resta quelques secondes dans l'impossibilité de poursuivre ses recherches. Jusqu'à ce qu'une indignation violente et bientôt une colère froide le révoltent. Il remit tout en place, referma l'armoire de l'oncle, s'attaqua à celle du neveu dans la chambre voisine. Sur les étagères tapissées s'empilaient les affaires vestimentaires d'un jeune homme de vingt ans ébloui par les dandys de l'époque. Des pièces de prix qu'on pouvait chiffrer à plusieurs milliers de francs, la marque du grand tailleur Buisson. Les Richelet disposaient donc de moyens importants mais cherchaient à s'accaparer de plus grosses fortunes encore. Écartant les habits, il découvrit tout au fond du meuble, dissimulé par un rideau, un tout autre vestiaire. Il dut approcher sa bougie pour en détailler la destination, en resta pantois et éprouva le sentiment désagréable de mettre à nu tout un comportement pervers. Avec répugnance il apercevait des chemises fines de femme coquette, un corset de bonne fortune tout comme celui de la marquise mais encore plus léger et

suggestif, deux robes superbes en soie. Au bout d'un temps, en proie à de confus sentiments, il se souvint des accusations portées contre les Richelet. Séraphine les avait entendues chez le Vigneron. L'« oncle » ne serait qu'un protecteur et le « neveu » un ganymède consentant à ses coupables entreprises ? Il essayait, oppressé par son sens du péché, d'imaginer Alfred Richelet incité par son « oncle » à revêtir ce travestissement. Dès lors, ayant hâte de quitter ces lieux qui sentaient le soufre, le brave avoué remit le rideau en place. Une boîte attira son attention mais ce n'était que du sel de Glauber.

Comme il revenait dans l'antichambre et soufflait la bougie, on frappa à la porte :

— Messieurs Richelet ? demanda une voix sourde tenant compte de l'heure tardive.

Hyacinthe se vit perdu. La voix était celle du valet d'étage et ce domestique devait posséder la clé de l'appartement. Il finirait par entrer et le surprendrait.

— Messieurs Richelet ? répéta l'homme un peu plus fort. Je viens de surprendre du bruit chez vous et, comme je n'ai pas aperçu votre voiture dans la cour, j'ai à cœur de vérifier si c'est bien vous qui avez rejoint votre appartement.

Hyacinthe, affolé, recula jusque dans la chambre du neveu, s'immobilisa dans l'espoir que le valet se lasserait, n'oserait déranger des clients aussi revêches que riches. Ou bien il n'aurait pas le passe sur lui et devrait aller le chercher. Peut-être voudrait-il obtenir la permission de Geoffroy avant d'aller plus loin. Tout ce que demandait l'avoué, c'était quelques secondes, le temps de passer dans son appartement.

Hé non ! Ce jean-foutre de serviteur introduisait sa clé dans la serrure, la tournait. L'avoué se précipita dans l'armoire du neveu, referma la porte sur lui, s'empêtra dans les vêtements aux parfums sensuels, essaya de ne plus bouger. Par chance la clé du meuble pouvait également fonctionner de l'intérieur. Il fut bien aise d'avoir verrouillé la porte car, consciencieux, le valet tenta de l'ouvrir puis renonça. Il fit deux fois le tour de l'appartement, grommelant des paroles indistinctes, mais, lorsqu'il fut devant le vestiaire, Roquebère l'entendit :

— Je n'ai pas la berlue. Je n'ai bu qu'un peu de punch laissé par ces messieurs, rien de bien méchant. J'ai entendu du bruit et, dès que je suis entré dans l'antichambre, une odeur de bougie éteinte depuis peu m'a sauté au nez. Cette bougie était encore chaude. Si on l'avait oubliée elle aurait toute fondu, serait froide.

Respirant ces délicieux effluves qui auraient pu faire rêver un homme moins averti que lui des turpitudes du jeune Alfred Richelet, l'avoué n'éprouvait qu'un seul émoi, l'appréhension d'être découvert

dans un endroit où il n'avait aucune raison d'être.

La clé tourna à nouveau dans la serrure de l'entrée, mais Hyacinthe jugea ce bruit presque exagéré, suspect, se demanda si le valet ne lui jouait pas la comédie pour le débusquer de sa cachette. Il attendit donc cinq minutes, se trouvant aussi stupide qu'un galant ayant failli être surpris par le mari de sa maîtresse. Prudent, il tâtonna jusqu'à l'antichambre, craignant à tout moment qu'une main robuste ne le saisisse au col. De même il inspecta le hall commun avant d'oser le traverser. Un lumignon y brûlait plus loin. Enfin ce ne fut que chez lui, appuyé contre sa porte, qu'il s'abandonna à un tremblement longtemps réprimé. Il frissonnait avec des hoquets ravageurs, sur le point de vomir tandis que ses dents claquaient.

Rien d'étonnant, se dit-il le lendemain matin, dans le bien-être de son bain, que sa nuit ait été abominable. Lorsqu'il en sortit, le valet apportait le plateau du déjeuner, ce même valet qui quelques heures auparavant l'avait terrorisé. Il l'examina discrètement tandis que le domestique disposait sur la table le contenu du plateau. Le visage impassible ne trahissait aucun sentiment.

— Le café de Monsieur a été fait comme il le souhaitait. Vous trouverez une omelette au lard, un pâté de grives. Je vous souhaite bon appétit, monsieur.

Hyacinthe se servit plusieurs tasses de café noir, les sucra abondamment. L'indifférence du valet, suite à ses soupçons de la nuit, lui apparaissait illogique. N'aurait-il pas dû lui demander, puisqu'il était voisin des Richelet, si lui-même n'avait pas entendu des bruits insolites à côté ? Il haussa les épaules, commença de découper son omelette baveuse à souhait avec de fines tranches de lard croustillantes. Ses émotions passées avaient creusé son appétit.

Grattant le givre, il put voir que le fameux fiacre était de retour malgré l'épaisseur de neige que les palefreniers s'efforçaient de réduire à coups de pelle. Il essayait de réfléchir à ses découvertes, mais la présence dans l'armoire de l'oncle des différents papiers le troublait moins que le vestiaire féminin du neveu, une révélation brutale d'étranges mœurs. Pour rien au monde il n'aurait jugé ces gens-là à ce sujet, mais il aurait voulu savoir jusqu'à quel point ce jeune garçon était complice de ces désordres licencieux. Il ne pouvait oublier le malaise ressenti à cause du regard cynique et glacé du garçon dans la salle à manger.

Les bruits extérieurs, y compris celui des pelles des palefreniers dans la neige, se trouvaient atténués, voire effacés par cette blancheur, et il éprouvait un sentiment irréal de solitude dans cette pension située à quelques pas d'un quartier animé. Séraphine aurait beau se démener, elle ne trouverait pas de fiacre à moins d'un miracle. Il lui faudrait gagner à pied la rue Vivienne, ce qui représentait près d'une

lieue, en enfonçant de deux à trois pieds dans une neige durcie par le gel. Aussi continua-t-il son repas sans se presser. Brusquement les fatigues d'une nuit agitée l'affaiblissaient. Il se surprit à bâiller et à songer à la douceur de son lit. Il avalait tasse de café sur tasse de café, se demandait s'il ne devait pas en commander un autre pot. Il se leva, les jambes molles, pensant qu'un peu d'air frais le réveillerait. Il n'eut pas la force d'ouvrir la fenêtre, le gel verrouillant les battants. Il retourna dans sa chambre, lorgna sur son lit défait, estima qu'il pouvait s'accorder quelques instants de repos puisque de toute façon il ne pourrait se trouver dans son cabinet de travail aux heures habituelles. Non seulement les clerks mais les clients ne pourraient eux-mêmes se rendre facilement rue Vivienne. À quoi bon se faire du souci ?

C'est avec volupté qu'il s'allongea, remonta draps et couvertures sur lui, ferma les yeux, se recroquevilla en chien de fusil et s'endormit, un sourire bienheureux aux lèvres, disposé à rêver de la jolie marquise de Listerac.

## CHAPITRE XXVIII

Lorsqu'il descendit de chez lui, Narcisse ne fut pas autrement surpris de découvrir l'étude silencieuse, vide et froide. Il avait tant neigé durant la nuit que les clercs et son frère ne pourraient qu'arriver en retard, s'ils parvenaient à se déplacer. Les boueux pelletaient les rues depuis l'aube mais ne parviendraient jamais à les débayer. Les employés venaient surtout de l'est et du sud où l'on montrait moins d'empressement à effacer les ravages du temps qu'au centre de la ville. Il souhaitait que son frère restât bien au chaud dans sa luxueuse pension.

Sans rechigner, il commença d'allumer les poêles, mais la concierge puis la femme de charge se montrèrent, le rabrouèrent, le priant de les laisser faire.

— Pouvez-vous préparer du café pour les clercs qui seront morts de froid ?

Ce fut Timoléon qui le premier pénétra dans la salle, toujours aussi compassé et digne. Narcisse aurait parié sur lui car le principal n'avait jamais fait défaut. Il se montrait dans son habit noir irréprochable, comme si au-dehors la neige avait disparu. Il disposait d'un placard où il pouvait en cas de besoin se changer de la tête aux pieds.

Un à un les clercs s'échelonnèrent dans la matinée avec des écarts plus ou moins longs, puis Séraphine surgit, qui parut bouleversée de ne pas voir monsieur Hyacinthe dans son cabinet.

— Je me suis présentée à la pension Geoffroy. Je n'avais pu trouver un seul fiacre et je voulais prévenir votre frère. Le majordome me dit que monsieur Roquebère n'était plus dans sa chambre, et j'ai pensé que, levé très tôt, il avait choisi de venir à pied. Depuis la rue de Vaugirard il faut deux heures. Il y a des remblais de neige et de belles glissades à faire.

— Les ouvriers de la mairie sont déjà au travail ?

— Oui, maître, chaque arrondissement a embauché des traîne-savates à cinq francs de la journée pour débarrasser les rues et remplir les tombereaux. Ils arrivent de partout pour gagner vingt francs, du vin chaud et un picotin d'avoine.

Jusqu'à midi elle réussit à masquer son inquiétude, ne voulant pas alerter le jumeau de son maître, lui avouer ce que Hyacinthe comptait faire durant la nuit avec ce trousseau de fausses clés qu'elle lui avait procuré. Narcisse, lui, ne montrait aucun souci et, pour lutter contre les intempéries, organisait un repas pour tout le monde à son habitude. L'été, c'était pour prendre quelques heures de plaisir à cause de la canicule, l'hiver pour se moquer des ravages du froid, mais il avait toujours un bon prétexte pour faire courir ses gens chez le traiteur, l'épicier, voire aux halles. Il préparait une fois de plus une poularde truffée, sa spécialité, avec un pâté chaud pour commencer, ayant hésité à lancer un gros pot-au-feu. Il mitonnait le tout dans la cuisine, au fond de l'étude, où normalement les archives auraient dû être entreposées.

— Séraphine, je compte sur toi pour nous trouver du bon vin. Va jusque chez le marchand du boulevard, car il nous faudra du vin fort à cause de la température. Quatre... non, six bouteilles.

— Monsieur Narcisse, je suis malheureuse.

— Quelqu'un t'a-t-il fait de la peine ?

— Je crains d'avoir poussé votre frère à se compromettre dans une aventure pour laquelle il n'était pas fait. Il devrait être avec nous et son absence me rend folle.

En sanglotant elle lui expliqua l'histoire de la fausse clé de l'appartement des Richelet, puis le trousseau pour les armoires du même appartement. Effaré, Narcisse lui fit répéter certaines explications, ayant de la peine à imaginer son frère dans des situations aussi dangereuses.

— Les rues commencent d'être dégagées. Peut-être pourrions-nous trouver une voiture nous emmenant jusqu'à la rue de Vaugirard. Cours les stations de fiacres, Séraphine, et ne reviens pas bredouille.

Puis il convoqua le clerc Daminois dont l'oncle était cuisinier, le chargea de surveiller son fourneau. Il alla s'habiller et la saute-ruisseau revint avec un cocher qui acceptait de traverser la Seine jusqu'à Vaugirard.

— Il conduit une sorte de percheron monstrueux, capable d'affronter la Bérézina elle-même.

En découvrant l'équipage, Narcisse devina que le conducteur était en maraude et ne figurait pas sur le registre des voitures de place. Sa plaque devait être fausse, mais qu'importait ! La voiture avança tant bien que mal à travers les congères élevées un peu partout par les pelleteurs, les tombereaux nombreux, les carrosses des grands de ce monde qui n'acceptaient pas que quelques caprices du temps les empêchent d'aller. Ducs, comtes et marquis s'énervaient au milieu de la foule, surgissaient par leur portière, invectivant tout le monde avec une grossièreté à faire rougir leur cocher. Les postillons essayaient

d'ouvrir une brèche dans cet amas hétéroclite, mais en vain.

— Pourvu qu'il n'ait pas été surpris et emmené à la police, répétait Séraphine.

— Mais non, nous en serions déjà avertis. Un avoué conduit au poste, la nouvelle ne reste pas longtemps ignorée.

— Je voulais le faire à sa place mais il a refusé. Je pouvais emprunter le conduit de cheminée. Lui n'a pas l'habitude et il a dû se faire pincer comme n'importe quel « fanadel » débutant.

Narcisse ne demanda même pas la traduction de ce mot de « fanadel[6] ». L'angoisse de la petite le gagnait peu à peu alors qu'ils tentaient de rouler vers le sud. Il songeait descendre et courir pour faire vite. Depuis leur naissance les deux frères ne vivaient que pour veiller l'un sur l'autre, s'entraider, partager les mêmes peines à défaut d'apprécier les mêmes plaisirs. Ils différaient surtout par la façon de chacun de jouir de l'existence, Narcisse se montrant d'une légèreté enfantine alors que Hyacinthe trouvait dans ses passions malheureuses l'occasion d'exprimer ses sentiments les plus nobles.

— Il est peut-être malade. Le majordome t'a dit qu'il était sorti mais a-t-on regardé partout ? Il a pu s'évanouir dans un coin. Se casser une jambe en chemin. On l'aura conduit à l'hôpital le plus proche. Peut-être faudrait-il s'y rendre.

— Mieux vaudrait continuer jusqu'à Vaugirard, suggéra la sauteurisseau. Si vous le permettez, je me faufile dans cet hôtel pendant que vous m'attendrez dans la voiture.

— Mais pas du tout, protesta Narcisse. Je tiens à monter dans son appartement, à le fouiller pour découvrir un signe, une trace qui nous renseignera.

— Monsieur Narcisse, permettez-moi de vous rappeler que vous êtes son jumeau.

— Oui, et alors ? Ça fait un bout de temps que ça dure, fit-il, agacé.

— Je suppose que dans la pension Geoffroy tout le monde l'ignore. Pour l'instant, je pense qu'il faudrait cacher cette réalité qui peut nous rendre service plus tard.

Ils traversaient la Seine et les roues glissaient dans tous les sens, mais le percheron continuait d'avancer, aurait pu tirer dix fois cette charge.

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire. Regarde donc, la Seine charrie des glaçons énormes. Il y a même un chien sur l'un d'eux.

— Plus tard nous aurons besoin de cette ressemblance parfaite si par malheur nous ne retrouvons pas votre frère. Ni dans un commissariat ni dans un hôpital.

Tournant la tête, il la regarda longuement avant de sourire.



— Tu es vraiment une fille futée qui sait ménager l'avenir. Comment fais-tu pour garder en réserve des ressources de réflexion que nous autres gaspillerions ? Il est vrai que si mon frère se trouvait contraint de ne pas réapparaître, je pourrais éventuellement me faire passer pour lui et déconcerter nos ennemis.

— Les déconcerter ? Le terme est faible. Les épouvanter, oui.

— J'attendrai donc dans cette voiture, mais vont-ils te laisser entrer ?

— Dans ce bouge, hôtel de Saint-Omer, je conserve des vêtements masculins. J'aurai tôt fait de me déguiser puisque monsieur Geoffroy ne veut pas de femmes chez lui. Ce n'est plus une pension de famille mais un monastère civil qu'il dirige.

## CHAPITRE XXIX

Commençant d'avoir froid sur son siège, le cocher ouvrit la trappe pour demander à son client s'ils allaient attendre encore longtemps dans cette rue où une bise acide soufflait. L'homme avait jeté une couverture sur le dos de son gros cheval et lui avait même enfilé une têtère à oreilles.

— Vous serez largement dédommagé, lui répondit l'avoué, tout aussi transi, mais je vous demande un peu de patience.

— Je m'en vais à côté boire un punch. Ne vous inquiétez pas, mon copain à quatre pattes n'en bougera pas une.

Que faisait donc Séraphine qui l'avait quitté depuis une bonne demi-heure ? Cette attente, outre l'inquiétude sur le sort de son jumeau, lui brisait les nerfs et il se préparait à descendre de voiture lorsque la jeune fille, déguisée en garçon, s'engouffra dans le fiacre :

— Je ne l'ai trouvé nulle part dans cette grande maison. Et il a dû sortir en tenue de nuit car tous ses vêtements sont dans son placard bien rangés, y compris ses bottes.

— Hyacinthe est trop soucieux de son apparence vestimentaire pour se promener en robe de chambre.

— Dans la pension, on sert le repas soit dans les chambres soit dans la salle à manger. Les valets et tout le personnel sont très affairés. J'ai pu pénétrer dans le hall, monter directement à l'étage. Donc j'ai eu tout le temps de faire le décompte de ses affaires. Tout y est sauf, comme je vous le dis, sa chemise de nuit, sa robe de chambre, ses chaussons.

Le cocher revint. Le fiacre bascula sous son poids et un relent de rhum souffla par la trappe quand il s'enquit de leur décision.

— Rentrons rue Vivienne, décida Narcisse. J'ai des rendez-vous à l'étude et nous devons réfléchir sur la disparition de mon frère. Il ne servirait à rien de visiter les hôpitaux et d'aller à la police. J'espère le trouver à l'étude.

Il n'y était pas. Daminois se précipita pour annoncer que le repas était prêt. Roquebère avait complètement oublié sa poularde et pria tout son monde de passer à table. Lui n'avait pas faim et devait régler quelques écritures dans son cabinet. Alors que dans un silence gêné les

clercs festoyaient sans trop d'entrain, un vieillard intimidé mais digne, vêtu à l'ancienne d'un habit luisant, fit son apparition et découvrit cette tablée.

— Ayez la bonté, mon enfant, d'avertir monsieur Narcisse Roquebère que monsieur Valère est ici, comme convenu chez Frascati.

— Ce qui n'est pas une référence, fit entre ses dents Séraphine qui l'avait accueilli.

Elle portait ses vêtements masculins et M. Valère sourcilla à cause de cette voix féminine sans rapport avec l'apparence du garçon.

— Oui, je sais, lança Narcisse, excédé, j'ai promis de le recevoir. Je connais la raison de sa visite, mais ce n'est pas lui qui me permettra de retrouver mon frère.

Cependant, lorsque le vieillard apparut dans ses vêtements élimés et sa maigreur, le jeune avoué fut pris de pitié. Il se leva pour le conduire au fauteuil des clients.

— Ça sent bon la cuisine chez vous, murmura M. Valère.

— Voulez-vous une assiette, du pâté chaud, un peu de poularde et un peu de vin ? Je vais vous avoir tout ça.

Visiblement, l'ancien compagnon de Cadoudal n'avait rien avalé depuis quelque temps. Au vu de l'assiette il ne put réprimer un frisson de joie. Narcisse l'installa devant un pupitre, le laissa dîner à sa faim. Les bruits de mastication, ceux d'un gosier assoiffé, lui rendirent une partie de sa bonne humeur habituelle. Voir quelqu'un prendre sa joie en mangeant lui redonnait le goût de la vie.

— Eh bien, monsieur Valère, qu'avez-vous donc à me dire ?

— Vous souvenez-vous que vous étiez sur le point de me signer un billet à ordre de huit cents francs ? J'ai donc réfléchi au sujet de ce Joseph Plouarec, frère de Jean, tué par le capitaine Malaquin.

— Ne serait-il pas aux Amériques comme vous le souteniez l'autre soir, dans le salon de jeu ?

— En fait, il n'y serait jamais parti. Il a donc servi à Londres chez monsieur de Kerchon et sa famille, gens de petite noblesse, propriétaires de belles terres en Bretagne. Joseph a passé chez eux tout le temps de l'exil et, d'après ce que l'on m'a dit, est revenu avec eux lors de la première Restauration.

— Il y a maintenant quinze ans, fit remarquer Narcisse. Croyez-vous qu'il se trouve encore en province ? Pouvez-vous situer exactement le domaine de ces Kerchon ?

— Non loin de Guingamp. Quand j'étais moi-même de l'autre côté de la Manche, j'allais quelquefois lui rendre visite chez les Kerchon. Il était tout à la fois homme de peine, valet, cuisinier et cocher lorsque ses maîtres pouvaient se permettre de louer une voiture. Il ne se plaignait pas, trop heureux de gagner sa vie, et d'ailleurs il leur était très dévoué.

— Évoquait-il parfois le drame au cours duquel son frère perdit la vie ?

— Mieux valait éviter d'y faire allusion, car aussitôt ce garçon taciturne et fier s'exaltait. Pendant dix ans je ne l'ai jamais entendu tenir d'autres discours que de vengeance à l'encontre du capitaine Malaquin. Il n'a pas appris tout de suite sa mort, que vous situez en 1809 en Espagne, mais je suppose qu'au retour de l'exil cette nouvelle déjà ancienne dut être pour lui un coup terrible. Il n'avait vécu que pour venger son frère.

— Vous l'avez revu dernièrement ?

— Jamais depuis 1815.

— Le reconnaîtriez-vous ?

— À l'époque de l'attentat c'était un jeune garçon, presque un enfant, mais à Londres je l'ai vu devenir un homme fait, un homme mûr qui à vingt ans discourait comme s'il en avait dix de plus. Il avait toujours eu le corps épais, musculeux, et il devint râblé, avec un visage comme taillé dans du granit, des cheveux rebelles, très noirs. C'est tout ce dont je me souviens, maître Roquebère.

Narcisse réfléchissait. Parturon avait reçu mille francs pour découvrir le nom de ces Kerchon, et il allait devoir verser presque la même somme au vieux joueur malchanceux, qui irait la perdre en quelques soirées, peut-être même en une seule. Il avait promis et il se leva pour ouvrir son coffre.

— S'il vous plaît, maître Roquebère. Juste cent francs. Je reviendrai chaque mois pour le reste si vous me le permettez. Sinon vous savez bien ce qui se passera si je me retrouve en possession d'une grosse somme.

Ému aux larmes par cette franchise, Narcisse ne prit donc qu'un seul billet qu'il lui remit. M. Valère s'en alla le visage illuminé, et l'avoué contempla, songeur, l'assiette soigneusement essuyée, le verre de vin vide.

Le danger que courait certainement son jumeau le sortit de sa mélancolie. Sans plus réfléchir il monta à l'étage, choisit des vêtements appartenant à Hyacinthe. Son frère penchait vers le goût anglais pour s'habiller, alors que lui restait fidèle aux modes françaises. D'où leur apparence différente mais imperceptible pour ceux qui découvriraient leur ressemblance. Il modifia également sa coiffure. Lorsqu'il redescendit, Séraphine s'y laissa prendre et se précipita.

— Mais, monsieur Hyacinthe, nous vous cherchons partout depuis ce matin... Oh ! c'est donc vous, monsieur Narcisse, fit-elle, déçue.

Il mit son doigt sur la bouche, s'avança vers les clercs qui le saluèrent en tant que Hyacinthe. Il ne chercha pas à les détromper.

— Va me chercher une voiture. Sans tarder je vais réinstaller chez

Geoffroy. Je te remercie de m'avoir retenu ce matin lorsque je voulais me rendre dans la pension demander mon frère. Je vais jouer le rôle de mon jumeau et en attendre les effets. Si les Richelet l'ont fait disparaître, ils vont avoir la plus belle surprise de leur vie.

— Ce sera dangereux. Je regrette de vous avoir suggéré cette ruse. Vous devriez prendre un pistolet.

Narcisse en resta interdit.

— Soit, je vais chercher celui de l'étude.

— Une fois là-bas, précisa Séraphine, je surveillerai la pension sans discontinuer. Je resterai en habit de garçon, ainsi je pourrai y pénétrer en me présentant comme apprenti clerc. Mais à la moindre inquiétude je file rue de Jérusalem mettre Parturon dans la confidence.

Lorsqu'il franchit le porche de la rue de Vaugirard, Narcisse, sur ses gardes, crut que la supercherie serait aussitôt éventée. Le premier regard indifférent d'un palefrenier lui donna un peu de courage. Quand la porte du perron s'ouvrit, un laquais s'inclina :

— Bonsoir, monsieur Roquebère. Quel mauvais temps nous avons ! Et ce froid qui devient de plus en plus vif ! Il ne fera pas bon se promener dans les rues cette nuit.

— Vous avez raison, mon ami... Dites-moi, je ne sais ce que j'ai fait de ma clé. Pouvez-vous m'en fournir une autre ?

— Je vais en parler au majordome.

Un homme aux cheveux blancs, aux manières onctueuses, le rejoignit une clé à la main.

— Voici, monsieur. Cela se produit fréquemment et j'espère qu'elle n'est pas tombée entre les mains de mauvaises gens.

— Je pense savoir où je l'ai laissée, répondit Narcisse qui, se fiant au récit de son frère, sut rejoindre son appartement. Dès qu'il en eut repoussé la porte, il commença ses investigations, examina avec un grand soin les affaires de Hyacinthe et malheureusement aboutit au même constat que Séraphine. Aussi extraordinaire que cela fût, son frère était sorti de cet endroit en tenue de nuit, chemise, robe de chambre, chaussons et rien d'autre. Sans même se raser.

Patiemment il scruta chaque pièce de son habillement, visita les poches, retrouva des pièces d'or et des billets de banque, sans plus. Il fouilla l'antichambre, la chambre, le cabinet de travail et celui de toilette. Toujours rien. Hyacinthe paraissait s'être envolé. Les fausses clés fournies par Séraphine aussi, les seuls objets introuvables dans cet appartement. Il méditait, assis à la table de travail, lorsqu'il se rendit compte que la nuit était derrière les carreaux. Il descendit au rez-de-chaussée, ne commit aucune erreur pour trouver le salon et la salle à manger. Hyacinthe lui avait parfaitement décrit ses deux rencontres principales, celles de l'armateur marseillais et d'un certain baron des

Estammières. Mais c'était avec M. Vigale que Hyacinthe s'entretenait le plus souvent, voire soupait. Ce dernier lui avait promis des renseignements sur cette Rosalie Dupont, ancienne femme de chambre de Mme de Listerac et originaire comme lui de Marseille.

Dans le salon, sa venue ne souleva aucune curiosité, preuve que Hyacinthe avait acquis le statut de familier de la maison. Sa détermination s'en fortifia et, puisque le subterfuge fonctionnait, autant en profiter et prendre des risques. Un homme solide, bedonnant, le teint hâlé, vint à lui :

— Mon cher avoué, vous avez bien fait de rentrer tôt. Nous allons vers une période difficile. La Seine va se prendre tout entière. Que voulez-vous ? un armateur s'intéresse toujours à l'eau. Bien des gens d'ici ne vont pas sortir et nous aurons certainement une soirée bien plus animée que d'ordinaire.

Narcisse resta à ses côtés jusqu'à ce que le repas fût servi. La chaleur qui régnait dans toutes les pièces était agréable, grâce aux cheminées où brûlaient des brasiers et aux calorifères dans les halls et corridors. Un homme aussi bon vivant que Narcisse se serait volontiers laissé gagner par l'atmosphère générale très agréable de l'endroit. On y servait de l'excellente cuisine, des vins superbes, le service était parfait. Des conversations futiles s'échangeaient de table en table et il n'y avait que ce soucieux M. Vigale pour parler de ses affaires. Narcisse acquit même la certitude que quelque part, dans un salon retiré ou dans l'appartement d'un des locataires, on pouvait trouver quelque partie de cartes aux solides enjeux. Mais sa nature frivole devenait pleine de gravité lorsque son frère se trouvait dans le malheur.

— Ces Richelet ne sont donc pas des nôtres ? demanda-t-il, désinvolte. Comment peuvent-ils courir les rues par un temps aussi exécrationnel ?

— Ils partagent rarement le premier souper, vous vous en êtes déjà aperçu, préfèrent celui de la nuit, à moins qu'ils ne le fassent servir chez eux. D'ailleurs je me demande si ce médianoche aura beaucoup de convives, car il fera bon dans nos lits. Malheureusement nous y serons seuls, la morale Geoffroy l'exige, ajouta-t-il à voix basse.

— Leur voiture n'est pas rentrée, insista Narcisse. Peut-être ne peut-elle pas rouler sur le verglas.

— Hier au soir, ils avaient dû l'abandonner, mais ce matin ils l'ont fait équiper pour la glace. Bah, je me moque bien de leurs allées et venues, ce ne sont pas des compagnons agréables, du moins pas du genre qui me convient. Je me demande même s'ils n'ont pas quitté la pension définitivement.

— Comment cela ? fit Narcisse, la gorge nouée.

— Ce matin ils ont fait descendre par les palefreniers une lourde

malle en fer. Il paraît qu'elle contenait des papiers importants.

— Vraiment une grande malle ?

— Vous savez, monsieur l'avoué, j'ai une grande connaissance des bagages car les navires que j'affrète en emportent des centaines. Celui-là faisait bien ses six pieds de long sur trois de large et haut d'autant. En fait, c'était un genre de malle-cabine comme j'en vois souvent sur les navires.

Le bavard ne remarquait pas la pâleur de Narcisse en cet instant. Des réflexions de M. Vigale il tirait une certitude qui le glaçait jusqu'au cœur.

## CHAPITRE XXX

Ayant endossé sa pelisse et enfilé ses gants fourrés, Narcisse quitta discrètement la pension Geoffroy dans l'intention de rejoindre Séraphine dans son hôtel miteux, mais la jeune saute-ruisseau surveillait le porche depuis une encoignure. Enveloppée dans une limousine en bure de berger, accroupie, elle donnait l'apparence d'une borne chasse-roue.

Le froid mordait, raidissait les ornières creusées dans la neige. L'avoué lui donna les dernières nouvelles, parla de la malle-cabine :

— Je crains que mon frère n'ait été transporté là-dedans vers un endroit inconnu. Je ne peux pas croire qu'ils l'aient auparavant assassiné, plus sûrement ligoté et bâillonné.

— Endormi avec une drogue ? suggéra la petite.

— J'espère qu'ils vont reparaître et je vais les faire parler sous la menace de ce pistolet que j'ai emporté grâce à toi.

— Ce sont des canailles de haut vol, monsieur Narcisse, et vous ne profiterez pas de la surprise et de l'effroi si vous agissez ainsi. Ils sauront que vous êtes le jumeau de leur victime. Soit ils s'enfuiront, soit ils s'empareront de vous. Vous devez au contraire remplir leur esprit d'un doute épouvanté en n'effectuant qu'une apparition furtive, tel un revenant, me comprenez-vous ? En vous plaçant sous un éclairage médiocre. Ce sont des Espagnols. Leur éducation religieuse les dispose à craindre le châtement, à croire aux esprits. Frappés de terreur, ils n'auront qu'une seule pensée, aller vérifier si monsieur Hyacinthe se trouve toujours là où ils l'ont enfermé.

Elle n'osait ajouter cette autre hypothèse : « là où ils l'ont enseveli ». Narcisse eut la même horrible pensée, la chassa en approuvant ce plan.

— Ne les agressez pas, restez tranquille, naturel mais distant. Je le répète, vous êtes une apparition fantastique, le fantôme de leur victime. En attendant, je vais tâcher de trouver une voiture, mais je crains de ne pas y parvenir. Dès qu'ils repartiront, soyez quand même prêt.

— Je courrai derrière eux s'il le faut, s'exalta Narcisse.

— Vous n'irez pas loin sur ces patinoires que sont les rues.



Soudain elle claqua des mains :

— Je crois que j'ai une idée. Un équipage vous attendra ici. Ne marquez aucun étonnement à sa vue. Maintenant, retournez vite chez Geoffroy, les Richelet peuvent surgir d'un instant à l'autre.

Lorsqu'il pénétra dans le salon, le Marseillais s'était installé à une table de whist et parut surpris de le revoir alors qu'il avait annoncé son désir de se coucher. Narcisse ôta sa pelisse, repoussa le valet qui voulait l'en débarrasser, alla s'asseoir près du feu. Mais peu après il se leva pour écarter les rideaux d'une des fenêtres, regarda au-dehors. L'armateur, au bout de trois de ses allées et venues, quitta le jeu pour lui proposer son aide :

— Vous me paraissez nerveux, tracassé. Si vous avez besoin d'un ami, n'hésitez pas à me solliciter. Je suis votre homme.

— Votre amitié me touche, répondit Narcisse, mais ne vous inquiétez pas. Retournez à votre partie. On doit venir me chercher.

— Oh, entendu, fit le Marseillais, imaginant une bonne fortune comme cause de cette excitation.

Par temps de neige et surtout de verglas, les cochers de fiacre fixaient des crampons aux sabots des chevaux ou les faisaient ferrer à glace, mais utilisaient pour les roues de leur voiture différents systèmes de leur invention. Le plus fréquent consistait en une sorte d'épissure de gros cordage de chanvre grossier, enroulé en cinq ou six endroits du bandage. Les Richelet, suite à leur aventure de la nuit précédente, avaient d'après l'armateur préparé leur attelage pour rouler sans trop de mal.

Sous le regard plein d'une complicité grivoise du Marseillais, Narcisse continuait d'écarter les rideaux. Peu à peu, tous les hommes présents échangeaient des sourires entendus. Le temps s'écoulait. Narcisse ne cessait de tirer sa montre de son gousset, défaillait de voir approcher onze heures, craignant que l'oncle et le neveu ne daignent rentrer à la pension. À côté, dans la salle à manger, les serveurs préparaient les tables du médianoche. L'avoué eut l'idée d'aller demander à l'un d'eux la liste des soupeurs tardifs. Les Richelet s'étaient fait inscrire, mais cette précaution n'engageait pas leur retour. Ils étaient gens à payer leur dédit sans rechigner.

Enfin, vers onze heures trente, la silhouette d'une voiture s'engagea sous le porche, occultant un instant l'éclairage public de la rue, s'immobilisa face au perron. Narcisse avait enfilé sa pelisse et, réprimant son impétuosité, gagnait lentement le perron, s'immobilisait à la droite d'un des flambeaux qui brûlaient une partie de la nuit. Il songeait à une représentation de *Don Juan* à l'Odéon, calquait son jeu sur celui de l'acteur ou de l'effigie interprétant le rôle du Commandeur.

Alfred Richelet sauta à terre et se dirigea vers les écuries pour

réveiller sans ménagements, à son habitude, un palefrenier. Son oncle s'attardait sur le siège du cocher et n'avait pas encore regardé dans la direction du perron. Le jumeau fit deux pas et l'homme l'aperçut, découvrit une silhouette qu'il ne s'attendait pas à revoir là, hésita quelques secondes. L'avoué glissa lentement vers le flambeau, son profil se découpant avec plus de netteté.

Richelet senior émit un sifflement bref qui fit se cabrer le cheval et immobilisa le garçon à la porte des écuries. Il fit demi-tour et de son fouet son compagnon lui montra la cause de son effroi. Narcisse crut que, pétrifié de terreur, le jeune dandy fût incapable de faire un pas, mais la canaille avait en elle suffisamment de ressources pour s'arracher à cette paralysie. En trois bonds il rejoignit le fiacre qui pivotait sur lui-même, Richelet accablant son cheval de coups de fouet. Le neveu se jeta à l'intérieur, juste avant le passage du porche étroit qui aurait pu rabattre la portière sur lui. Narcisse ne put s'empêcher d'agiter une main dégantée, blanche, à l'adresse de ces yeux exorbités flottant sur la lunette arrière encore givrée. Il se précipita dans la rue, vit le cœur serré disparaître la sinistre voiture en direction de la Seine. Regardant autour de lui, il ne vit aucun fiacre, juste une sorte de caisse posée sur la neige, attelée à un cheval, et un homme en huppelande qui lui criait :

— Par ici, monsieur Roquebère, par ici... C'est moi que votre jeune groom a engagé.

Un traîneau, tout simplement un traîneau tiré par un cheval protégé d'une couverture, la tête dans sa cagoule. L'homme de son fouet lui indiqua le siège derrière lui, l'épaisse fourrure dont il se protégea, et dans un crissement le véhicule s'arracha à la gangue de glace, glissa sans bruit, sans l'habituel grincement d'essieux, dans un rêve. Narcisse, émerveillé par l'efficacité de Séraphine, se penchait sur le côté, apercevait le fiacre en fuite.

— Ceux-là devant nous, cria son cocher, on dirait qu'ils ont vu le diable, ma parole ! Ils ont surgi de ce porche à un train d'enfer. Je sais que je dois les suivre toute la nuit s'il le faut. On m'a promis cent francs, j'en ai déjà touché vingt.

— Mais ce traîneau... d'où sort-il ?

— Nous les avons préparés depuis plusieurs jours comme chaque hiver. Nous en avons quatre et nous faisons, dès que la glace envahit Paris, le trajet barrière de Vaugirard, barrière de Pantin. Les voyageurs des coucous arrivant de banlieue sont bien aise de nous voir à pied d'œuvre alors que ces messieurs des fiacres restent au chaud chez eux ou dans les écuries, à se saouler de vin brûlé. Votre jeune ami savait où nous trouver même à une heure aussi avancée. Moi, pour cent francs, je vous conduirais à Lille, s'il y a de la neige sur la route bien sûr.

Bientôt le traîneau, lancé à plus grande vitesse, se rapprocha tant du fiacre que Narcisse craignit que le neveu, assis à l'intérieur, ne s'en soucie.

— Non, mon prince, répondit le cocher, avec le vent de la course la lucarne est à nouveau givrée de l'intérieur. On a beau la nettoyer, ça ne sert à rien.

Le fiacre traversa la Seine, prit à droite sur les quais, passa l'Hôtel de Ville. Narcisse avait beau chercher autour de lui, il n'apercevait nulle part la silhouette de Séraphine. Il avait pensé qu'elle suivrait le fiacre en courant ou qu'elle attendrait quelque part le passage du traîneau, mais lorsqu'ils atteignirent le faubourg Saint-Antoine, alors que les lampadaires se raréfiaient, ne restaient en course que le fiacre et, derrière, cette grosse caisse sur patins. Narcisse fut bien aise de tapoter sous sa pelisse le petit pistolet ayant appartenu à son grand-père.

— Hé, fit-il soudain, se penchant en avant, le fiacre gagne sur nous, ne pouvez-vous aller plus vite ?

— Impossible, mon prince. Ici la neige est plus molle et mon cheval ne peut fournir plus d'effort.

— Nous allons les perdre.

— Pour le moment je les aperçois encore, et puis nous nous fierons à leurs traces. Elles sont particulières car ces pékins-là ont manchonné leurs roues avec de la peau de mouton. Regardez vous-même les marques qu'ils laissent.

Et soudain, juste en face d'eux, une farandole de petites lumières dansa au loin dans l'avenue, exactement entre les colonnes doriques de la barrière du Trône. Là où se situaient l'octroi et les constructions de Ledoux.

— Les maraîchers, cria le cocher, les maraîchers en route pour les halles ! Gare car leur charroi occupe toute la largeur de la chaussée. Ils se défont à la course pour avoir les meilleurs emplacements ensuite.

Les premières charrettes les encadrèrent. Les occupants leur criaient des injures, se moquaient du traîneau. Le cocher dut se ranger au plus près des façades pour laisser passer la première ruée.

— Nous voilà beaux ! s'emporta l'homme. Les traces si belles de la voiture sont maintenant introuvables. Que le diable emporte ces foutus éleveurs de carottes !

— Il faudra vérifier toutes les entrées de rues et de chemins donnant sur l'avenue. À moins que la voiture n'ait passé la barrière.

— L'employé d'octroi nous le dira.

Ils perdirent beaucoup de temps à chaque carrefour, aussi bien d'un côté que de l'autre. Narcisse enfonçait dans la neige rejetée sur les bordures, ne pouvait maîtriser son inquiétude.

— Vous en faites pas, tâchait de le calmer le conducteur, nous finirons bien par trouver. Des traces aussi particulières, ça ne court pas les rues.

— Hé, monsieur Narcisse, lança une voix fraîche bien reconnaissable, celle de Séraphine, venez donc par ici.

## CHAPITRE XXXI

— Mais où étais-tu passée ? D'où sors-tu ? Je ne t'ai aperçue nulle part.

— Lorsque le fiacre de location est arrivé rue de Vaugirard, les Richelet ne se doutaient pas qu'ils allaient repartir en catastrophe, ils devaient se réjouir de rentrer et ne prêtaient attention à rien d'autre qu'à l'approche de la pension. J'étais sous le porche et j'ai couru derrière eux, ouvert le coffre arrière, sauté dedans. Il est très spacieux et j'ai même trouvé une couverture qui empestait la sueur de cheval mais qui m'a protégée du froid.

— Où sont-ils ?

— Au fond de cette impasse.

— Mais nous n'avons aperçu aucune de ces traces remarquables qu'ils laissaient.

— Dès que la neige glacée fut brassée par les charrettes des maraîchers et des fermiers allant aux halles, Richelet a pu arracher les manchons de peau de mouton.

Le fiacre se trouvait enfoui dans la cour étroite d'une petite ferme abandonnée, cachée par une végétation parasite. Un endroit calme et isolé. Les Richelet utilisaient plusieurs refuges dans Paris, la pension Geoffroy pour jouer les grands personnages, le Vigneron pour cacher leurs activités coupables, voire leur amour illicite, mais peut-être y en avait-il d'autres.

— Allons-y, fit Narcisse.

— Ce sont des assassins, n'oubliez pas cette longue liste de crimes qu'ils laissent derrière eux. Il faut utiliser la ruse, les surprendre. Comme vous les avez surpris en apparaissant sur le perron de la pension Geoffroy.

— Mon frère ne peut attendre plus longtemps. S'il est vivant il sait que je viens à son secours, et si ces misérables ont touché à ses cheveux je veux les tuer sans la moindre pitié.

— Nous devons faire appel à la police. Vous allez retourner vers le cocher du traîneau. Vous avez de quoi écrire ? Votre habituel carnet et votre mine ? Bien, rédigez un billet en expliquant que vous connaissez l'officier de paix Parturon de Jérusalem, qu'il est au

courant de l'affaire. Expliquez aussi qui sont les Richelet si jamais ces deux-là nous jouaient.

Narcisse, plein d'impatience, retourna vers le traîneau et, à la lueur d'un fanal allumé par le cocher, rédigea ce mot sur une feuille de son carnet. Il donna un louis à l'homme qui promit de ne pas perdre de temps pour ramener le commissaire et quelques sergents.

La ferme abandonnée possédait de hauts murs qui ne furent d'aucune efficacité contre l'agilité de Séraphine. Elle les escalada, se laissa choir de l'autre côté, vint ouvrir le portail aux gonds huilés. La voiture occupait toute la largeur d'une allée surélevée desservant le logis. Les communs en partie ruinés s'étendaient de chaque côté, ronces et buissons envahissaient tout.

— Ils sont là-dedans. Je vais me glisser sur l'arrière. Dans un moment vous irez frapper à la porte là-bas. Se croyant à l'abri des murs et du portail, ils s'affoleront. Pour la deuxième fois leur mécanique se détraquera. D'abord un fantôme leur apparaît et ensuite des visiteurs inconnus sont entrés dans le jardin, en dépit des fermetures. J'en profiterai pour me glisser dans la maison.

Lorsque Narcisse frappa à l'huis avec la crosse de son pistolet, il se fit un grand remue-ménage à l'intérieur et, peu après, une fenêtre juste au-dessus de la porte s'ouvrit. Mû par un instinct de sauvegarde, l'avoué se jeta sur le côté au moment même où claquait le coup de feu. Il tomba, roula sous le ventre du cheval qui par chance resta tranquille, exténué par la course pénible dans la neige. Son corps fumait et son haleine forte faisait fondre la neige sous ses naseaux.

Une voix, celle du plus âgé, empesée d'un épouvantable accent, demanda :

— Tu l'as eu ?

— Il vient de tomber, je descends. Si je n'avais pas vu l'autre dans son trou, je croirais l'avoir aussi vu dehors une fois de plus, répondit le garçon d'une étrange voix de tête. Cette apparition nous poursuit...

S'étant redressé à l'arrière du fiacre, Narcisse se tint prêt à tirer. Toujours debout à la fenêtre de l'étagé, l'oncle ne pouvait s'empêcher de poser la même question :

— Tu es dehors ? Tu le vois ? Mais que fais-tu ?

Le silence qui pesait sur cette proche campagne était impressionnant. Y avait-il quelques voisins ? Dormaient-ils ? Le coup de feu aurait dû les alerter.

— Pourquoi ne réponds-tu pas ? demanda l'oncle, effrayé.

Narcisse apercevait dans l'encadrement de la fenêtre la tête et les épaules de Richelet, mais ne pouvait se résoudre à tirer froidement. Puis l'homme se retira, décidant sûrement de descendre au rez-de-jardin. Mais où était le neveu ? Et Séraphine ? Avait-elle pu pénétrer dans la maison ?

Incapable de rester en place, Narcisse s'approcha de la porte, essaya de l'ouvrir mais elle était verrouillée. Il appuya son oreille au bois rugueux, crut surprendre comme des bruits sourds qui trouvaient des échos lugubres dans la maison vide, sans qu'il parvienne à les identifier. Et, comme il était là aux aguets, la porte s'ouvrit vers l'intérieur, le déséquilibrant. Il faillit tirer au hasard mais la voix de Séraphine le rassura :

— Venez vite, l'oncle s'enfuit par l'arrière. J'ai pu assommer le neveu alors qu'il se trouvait sur la dernière marche de l'escalier. L'oncle doit penser que le jeune l'a abandonné.

L'un derrière l'autre ils traversèrent la largeur de la maison. Sur une marche une lanterne sourde éclairait le corps du neveu, allongé au bas de l'escalier. Ils ressortirent dans un jardin où des arbres fruitiers, qu'on n'avait plus taillés depuis des années, formaient des entrelacements difficiles à franchir. La réverbération de quelques lueurs lointaines sur la neige permettait d'y voir à deux, trois mètres. L'oncle avait déchiré sa houppelande sur ces branches, y laissant des touffes de fourrure, mais avait creusé un passage qui débouchait plus loin en plein champ. Une étendue de neige à perte de vue qui luisait sous la lune soudain démasquée.

— Mon frère, haletait Narcisse. Tant pis pour l'oncle, je veux retrouver Hyacinthe.

— Je l'ai vu dans un cellier sous la maison. Il vit. Prenons celui-là d'abord.

Celui-là, l'oncle Richelet, s'empêtrait dans plus de quatre pieds de neige immaculée, n'en pouvait plus. Il se retourna, lâcha le coup de son pistolet, mais la balle passa loin de ses deux poursuivants. Il ne pourrait plus recharger. Ni lui ni les deux autres ne virent le rond noir d'un puits à ras du sol qui béait sous les pas de l'oncle. Sous les yeux effarés de Narcisse et de Séraphine, arrêtés à temps, cette silhouette grande et massive s'effaça d'un coup comme par miracle. Devant eux l'immense étendue blanche ne recelait plus la moindre silhouette.

— J'ai entendu un plouf, affirma la jeune fille.

Ils virent l'entonnoir dans l'épaisseur de neige, entendirent les appels au secours en espagnol de Richelet.

— Je m'en occupe, dit Séraphine. Je trouverai bien une corde à laquelle il se cramponnera en attendant l'arrivée du commissaire. Allez délivrer monsieur Hyacinthe qui grelotte dans son cellier glacé.

Narcisse retourna à temps dans la maison, car le neveu se redressait en frottant son crâne. Frémissant de peur et de ressentiment, Narcisse saisit une bouteille qui roulait sous son pied, la même utilisée une première fois par la saute-ruisseau, et assomma de nouveau le dandy. Puis il chercha la trappe de cette cave, commença de pester. Son frère reconnut sa voix et cria depuis son trou :

— Sous l'escalier, l'ouverture est sous l'escalier.

Il prit la lanterne pour la découvrir, rabattit la lourde pièce de bois, aperçut Hyacinthe transi de froid, de faim et d'épouvante. Quinze heures qu'il était enchaîné dans ce sous-sol envahi par l'eau.

Puis la police arriva, tout d'abord les sergents qui menacèrent tout le monde de leurs armes, les deux frères, Séraphine, le neveu encore à moitié inconscient. Jusqu'à ce que Narcisse répète pour la troisième ou quatrième fois les détails de l'affaire, car Hyacinthe claquait trop des dents pour pouvoir dire deux mots compréhensibles à la suite. Le commissaire, qui ce soir-là était en galante compagnie, arriva encore parfumé de musc, eut pitié de l'avoué, envoya chercher de l'eau-de-vie. Les noms de Jérusalem et de Parturon étaient des sésames très efficaces.

— Drogué, balbutia Hyacinthe, après avoir tété la fiole de gnôle. Drogué par mon café... Déjeuner hier matin... Réveillé ici dans ce souterrain.

Non sans mal on avait extrait l'oncle de son puits, trempé de la tête aux pieds. Ses vêtements avaient gelé une fois qu'on l'eut remonté, et les sergents de ville durent le déshabiller et l'envelopper dans des couvertures.

Hyacinthe grelottait toujours malgré les rasades d'eau-de-vie qu'il s'octroyait généreusement. Il tendit la main vers Richelet, fut pris d'un tel fou rire que tous pensèrent que sa séquestration avait endommagé son cerveau.

— Le neveu, là, Alfred... Je vous présente la fille Sauvignon, alias Agnès Roussel, alias Aurélie Rampon et encore d'autres noms usurpés. Son véritable patronyme c'est Ramirez, prénom Adriana. Je crois que le soi-disant oncle c'est son mari. Ils ont eu un bébé, celui que Thierrois avait reçu. Ils ne pouvaient pas le garder tant que leur sinistre besogne n'était pas achevée. La police finira bien par découvrir le nom du faux oncle.



## CHAPITRE XXXII

Depuis son retour dans la vénérable étude Roquebère, Hyacinthe ne quittait plus le voisinage immédiat du poêle de la salle des clercs. Il le couvrait d'un regard attendri, l'entourait de ses bras au risque de se brûler, ne cessait d'enfourner dans sa gueule embrasée des pelletées de charbon de terre qui faisaient rougir la fonte. Narcisse s'affairait dans la cuisine au fond de l'étude. Il avait déjà fait avaler du punch à son frère, réchauffait les restes du repas de midi que la disparition de son jumeau avait empêché tout le monde d'apprécier.

Le commissaire de quartier avait emmené les « Richelet » en attendant que l'accusation portée par Hyacinthe fût prouvée. L'officier de paix Parturon et les services de Jérusalem avaient été prévenus. Hyacinthe avait promis de raconter par écrit tout ce qu'il savait.

— J'ai eu mes premiers doutes lors de ma première visite clandestine dans l'appartement de l'« oncle » et du « neveu ». Les deux hommes n'utilisaient qu'un seul rasoir, qu'une seule brosse à raser, alors que s'étaient sur les tablettes nombre d'objets de toilette variés d'un grand luxe. Il y a eu ensuite, lors de ma deuxième visite, le vestiaire féminin qui d'abord me laissa croire à une perversion secrète de ces deux hommes, et aussi ce sel de Glauber que Séraphine avait déjà trouvé chambre 17 dans le bouge du Vigneron. Enlevé et enchaîné dans cette horrible cave, j'ai repensé à Thierrois qui avait conservé des langes d'enfant encore à la mamelle. Vous savez ce qu'est le sel de Glauber ?

— Du sulfate de soude, répondit Narcisse.

— Un puissant purgatif, souvent utilisé par les nouvelles mères ne voulant pas donner le sein à leur enfant. Pourquoi Alfred, le neveu, en aurait-il gardé dans son armoire lui aussi ? Qu'était devenue la fille Sauvignon après avoir donné naissance à un enfant qui, nous le savons, avait un mois lorsqu'il fut remis à Thierrois ? Ce dernier, flairant la bonne affaire, se mit en tête de retrouver le fameux fiacre et l'inconnu. Il lia connaissance avec le vieil employé de la remise, Rougot, qui lui fit quelques confidences. Plus tard ce Rougot, à l'affût de quelques pièces, avertit les Richelet, enfin le couple espagnol, de la curiosité du porteur d'enfants. De ce couple nous ignorons pour

l'instant le nom. Celui de Ramirez est le nom de jeune fille de la femme.

— Ils traquaient donc Thierrois qui a imaginé que le mieux était d'aller habiter chez le Vigneron, là où les autres, croyait-il, ne penseraient jamais le trouver, fit Narcisse.

— Ce n'était pas mal calculé, mais le Vigneron a dû le vendre, si ce n'est l'un des pensionnaires. Mais seul le Vigneron pouvait fournir aux Richelet la clé de la chambre de Thierrois. L'enquête l'établira. À la liste déjà longue de leurs victimes ils ont donc ajouté ce Rougot qui en savait trop, puis Thierrois, précisa son frère.

— Des sauvages pareils auraient très bien pu tuer l'enfant ! s'étonna la saute-ruisseau, dont la cruauté inhérente à son âge et à son éducation de fille des rues mit mal à l'aise les deux frères.

— Certes, dit Hyacinthe, ce sont des êtres dépravés, immoraux mais je crois qu'ils forment un couple uni. Ce sont, n'oublie pas, des Espagnols, catholiques, respectueux des lois de l'Église sur la famille. L'enfant fut remis à Thierrois avec des vêtements d'un tel luxe qu'à l'hospice on a dû s'en étonner. Au moment de rentrer dans son pays, le couple aurait facilement retrouvé le nourrisson. Adriana, sachant que la police la traquait, choisit d'endosser un déguisement masculin. Et à la pension Geoffroy on n'aurait jamais admis une femme, même légitime. C'était le meilleur endroit pour ne pas être inquiétée. Ils ont failli réussir et la marquise de Listerac aurait été leur dernière victime si je n'avais été intrigué par cette cascade de successions et de morts inexplicables.

Hyacinthe ne remarquait pas que son jumeau restait silencieux depuis un moment. Seule Séraphine – malgré ses exubérances garçonnières elle ne manquait pas d'intuition féminine – s'interrogeait sur la perplexité de Narcisse.

Lorsqu'il accepta de s'éloigner de son poêle, le rescapé put enfin faire honneur au fameux pâté réchauffé et à la poularde froide. L'eau-de-vie des policiers, le punch de son frère, la joie d'être en vie lui faisaient tourner la tête. Parturon arriva, présenta ses paumes à la fonte rougie :

— J'ai dû répondre de vous car mes collègues sont furieux de vos cachotteries. Votre déposition écrite devrait éclaircir les ombres de cette sanglante entreprise.

Il accepta le punch et une assiettée.

— À propos, dit-il, la bouche pleine et ne voyant pas les signes désespérés de Narcisse pour le faire taire, j'ai le nom de vos petits nobles émigrés bretons.

— Quels petits nobles émigrés ? s'étonna Hyacinthe.

Son frère soupira, haussa les épaules. Parturon, se souvenant trop tard des recommandations de l'avoué, continua néanmoins de manger.

Hyacinthe frôça les sourcils :

— Allez-vous me donner le sens de ces allusions, de ces mimiques ?

— Soit, dit son frère. J'ai découvert chez maître Rivière, dans les souvenirs du colonel Malaquin, que ce dernier s'était fait un ennemi mortel en la personne d'un certain Joseph Plouarec.

Sans omettre un détail, il raconta tout ce qu'il savait sur les Plouarec, la mort tragique de l'aîné, le serment du cadet de le venger.

— Tout à l'heure je croyais même que c'était lui le mari d'Adriana Ramirez.

— J'ai vu son passeport qui m'a paru authentique, précisa Parturon. L'homme en question, qui se faisait appeler Richelet, se nomme en réalité Benito Oviato. Joseph Plouarec a servi chez les Kerchon émigrés à Londres.

— Je le sais, fit Narcisse. Ces Kerchon habitaient Guingamp au retour d'exil. On me l'a appris ce matin.

— Ah ! fit tristement Parturon, désolé de ne plus mériter les mille francs reçus pour retrouver ces gens-là.

À ce moment-là Hyacinthe reposa son verre avec tant de brusquerie qu'un peu de vin s'en échappa. Séraphine alla chercher un chiffon pour essuyer le pupitre.

— Comment avez-vous dit ? murmura Hyacinthe, le souffle court.

— Kerchon, petite noblesse mais beau domaine, paraît-il.

— Tu as regardé si nous avions des archives les concernant ?

— Tu sais, je n'ai guère eu le temps, expliqua son frère. Je venais d'apprendre que tu avais disparu de la pension Geoffroy et j'avais autre chose en tête. Dès lors je n'ai plus remis les pieds dans cette étude, mais il est possible que nous ayons quelques papiers les concernant. Chez nous ou chez nos confrères.

Séraphine voulait savoir, elle, comment les « Richelet » alias Oviato avaient pu soupçonner Hyacinthe et droguer son café.

— Le valet d'étage leur a certainement signalé que je m'intéressais à eux en tant qu'originaires d'Espagne. D'autre part, il a dû faire allusion aux bruits qu'il avait perçus dans la nuit, comment il s'était permis de visiter l'appartement, et de l'odeur de la bougie éteinte depuis peu qu'il a sentie dans l'antichambre. Le couple, sur le qui-vive, a tout de suite uni ces différents éléments et compris que je représentais une menace. Pour verser le somnifère, il suffisait de surveiller le domestique qui prépare toujours le déjeuner dans le hall. Pendant que l'un l'attirait dans l'appartement, l'autre mélangeait la poudre qui allait m'endormir. Et ce jour-là j'ai bu des quantités énormes de café. J'avais passé une nuit épouvantable à la suite de mes émotions nocturnes, ayant échappé de peu à ce valet d'étage. Je me suis stupidement comporté dès le début de mon séjour dans la

pension.

Il répondait à la jeune fille tout en se dirigeant vers l'escalier. Il titubait un peu, ayant trop bu, mais savait ce qu'il voulait faire.

— Séraphine, accompagne-moi avec de quoi nous éclairer. Nous allons peut-être y passer le reste de la nuit, mais je suis certain de découvrir des documents sur ces Kerchon.

— Vous savez, maître, dit la petite, heureuse de le suivre, il ne reste guère d'heures de nuit. Songez plutôt à votre lit.

— J'aurai tout le temps de dormir, mais il faut que je mette la main sur ces papiers. C'est d'une grande importance.

## CHAPITRE XXXIII

Lorsqu'il pénétra dans son cabinet de travail, Picard, l'intendant de la marquise de Listerac, ne s'attendait pas à trouver les deux frères Roquebère, son valet ne lui ayant fait part que de la visite d'un avoué, comme si les jumeaux n'en faisaient qu'un. Il sourit de ses dents de carnassier, les regarda d'un air gentiment protecteur.

— J'ai appris que vous aviez trébuché sous les roues d'une dormeuse, une grosse berline de voyage. Par chance vous voilà sain et sauf. Que venez-vous m'annoncer de fâcheux aujourd'hui ? Quel complot, quelle machination menacent madame la marquise ? Persistez-vous à penser qu'on veut l'attirer au-delà des Pyrénées pour l'assassiner ?

— Je suis heureux de vous apporter la bonne nouvelle. Le couple dont il y avait lieu de craindre le pire se trouve désormais à la Force, sur le point de comparaître devant le juge d'instruction. Mais d'ores et déjà la police a réussi à obtenir de cet homme et de cette femme des aveux très suffisants.

Hyacinthe, la mort dans l'âme, fixait Picard tandis que son frère répondait avec jubilation.

— À propos, monsieur Picard, nous avons appris dernièrement que durant seize années vous aviez servi les Kerchon avec une telle constance et une telle fidélité qu'ils vous recommandèrent à madame la marquise, en même temps qu'ils la faisaient héritière de leur magnifique domaine et de tous leurs biens. En fait, c'est son mari qui fut l'heureux légataire, et nous avons oublié que sa fortune s'accrut fortement de cette succession. Le marquis était à cette époque-là en grande difficulté financière. Vous portiez le nom breton de Plouarec à une époque. C'est à Londres que vous prîtes celui plus commun de Picard. Pour échapper aux agents secrets de Napoléon ?

Depuis que Narcisse parlait, l'intendant ne bougeait plus, ne cillait même pas, devenait un roc insensible à toutes attaques. Vingt-six ans consacrés à une vengeance implacable s'écroulaient avec ces précisions accusatrices, mais il gardait son sang-froid.

— Vous êtes donc passé au service de la marquise et vous avez estimé qu'elle pourrait vous aider dans la poursuite de votre dessein.

C'est vous qui avez fait venir en France Adriana Ramirez et son époux, Benito Oviato, leur laissant entrevoir comment améliorer grandement leur fortune, tout en se vengeant de ce beau-père colonel français, hélas mort depuis 1809, en la personne de son fils, Pierre Malaquin. Cette fille violente, rancunière, sans scrupules, n'a pas hésité une seconde et, sous différentes apparences, avec un art consommé du travestissement, a commencé son épouvantable besogne de pourvoyeuse de mort, aidée par un mari, Benito Oviato, ancien guérillero de la guerre d'Indépendance qui opposa les Espagnols aux armées de Napoléon. Depuis, ce sans-le-sou avait basculé dans la criminalité, faisait partie d'une bande ravageant les campagnes.

— C'est ce que la police espagnole a expliqué par télégraphe à nos policiers français, précisa Hyacinthe, sortant enfin de son silence. Cette dormeuse qui a failli me tuer, vous l'aviez commandée spécialement pour moi. La police découvrira qui la conduisait mais c'est vous qui, m'ayant suivi dans la rue, m'avez poussé sous les sabots des quatre chevaux. Votre mobile était différent de ce que je pensais. Vous vous moquiez que j'aille en Espagne à la place de votre maîtresse, ce qui vous gênait c'était de me voir éplucher tous ces dossiers, fouiner dans la poussière des archives, me faire peu à peu une idée du complot en train de se développer, de se nourrir de ces crimes accomplis dans une impunité que je risquais de bouleverser.

— Adriana et son mari prenaient leurs ordres auprès de vous, vous qu'ils surnommaient le « comptable », ne comprenant pas très bien le sens de votre office auprès de madame la marquise.

L'intendant s'assit à sa table de travail, le buste droit, sa poitrine musculeuse si avantageuse qu'elle avalait le cou de taureau.

— Vous saviez que toutes ces successions aboutiraient chez les Fontaine-Lagrange avant d'être dévolues à madame de Listerac. Si celle-ci décédait, Pierre Malaquin recevrait le tout.

Picard, alias Plouarec, les regarda l'un après l'autre avec mépris, finit par ouvrir la bouche :

— Je ne pensais qu'à venger mon frère. Le père m'avait échappé, tué par les guérilleros espagnols dans une embuscade. Le fils devenait ma proie naturelle. Je voulais que tous ces héritages lui reviennent, lui tournent la tête. Je me délectais du moment où, parvenu au faîte d'une immense fortune, il se préparerait à vivre une existence merveilleuse. Alors j'aurais frappé. Je l'aurais tué en lui révélant qui j'étais, ce qu'avait fait son père. Dieu ! quelle jouissance en aurais-je tiré !

— Quel raffinement ! persifla Narcisse. Du grand art mais, voyez-vous, je ne vous crois pas. Oh ! bien sûr ce désir de vengeance vous a soutenu, bercé d'illusions, a donné à votre conscience calculatrice de nobles mobiles. Mais, lorsque les Kerchon moururent, il sera

intéressant de savoir comment ils ont pu périr l'un et l'autre en un temps si rapproché alors que vous aviez manigancé pour que leur testament soit institué en faveur du marquis de Listerac.

— Et ce dernier mourut très vite une fois que vous rentrâtes à son service, continua Hyacinthe avec tristesse. Mais vous aviez d'autres raisons de poursuivre votre tâche infâme. Je fus bien sot de ne pas m'en apercevoir plus tôt. Nous nous sommes demandé comment vous pouviez agir dans l'ombre, manipuler, avoir accès à des papiers, des archives si difficiles à lire, à comprendre pour un profane. Il vous fallait une complicité permanente.

— Et quelle complicité ! dit en écho avec une certaine admiration Narcisse.

— Nous étions sur le point d'accuser notre brave fidèle Timoléon, clerc principal, tous les autres clercs, et jusqu'à notre friponne de saute-ruisseau. Mais nous faisions fausse route. Le contenu de ces cartons n'existait pas seulement dans notre étude, mais les copies, quelquefois les originaux, pouvaient être consultés chez d'autres hommes de loi. Chez le vénérable maître Rivière ou ailleurs. Et bien sûr ici même. Surtout ici.

À ce moment-là, une voix cristalline, délicieuse, sensuelle, demanda de loin, avec une passion contenue :

— Joseph ? Seriez-vous dans votre cabinet de travail, mon adoré ?

La jolie marquise de Listerac entra, vêtue d'un négligé de nuit si transparent qu'on ne pouvait rien ignorer de sa nature de femme. La vue des deux avoués Roquebère la pétrifia sur le seuil.

## CHAPITRE XXXIV

— Votre adorée, votre maîtresse, votre complice, murmura Hyacinthe, sur le point de s'effondrer sous l'œil alarmé de son frère. Vous m'avez bien dupé, marquise. Vous jouiez la coquette avec moi, me troubliez tout en veillant à votre réputation de femme de vertu sans amant connu, sans aventures. Vous aviez tout à demeure, tout ce que vous pouviez souhaiter. Un roturier certes, un intendant, mais qui doit posséder bien des qualités secrètes pour vous enchanter perpétuellement et vous donner cet air heureux que vous arboriez en toutes circonstances. Ah ! comme vous regardiez les hommes avec désinvolture et mépris, le visage moqueur. J'aurais dû percer à jour votre hypocrisie. Vous êtes tous les deux liés par un amour secret, et quel genre d'amour ! entre une sorte de sanglier abrupt et une biche gracieuse, oui, l'amour, la passion la plus vulgaire peut-être, mais aussi la délectation mauvaise des manœuvres souterraines, des crimes, le goût du risque, l'élaboration de plans horribles avec la certitude de l'impunité. Et il est vrai, marquise, que vous n'avez pas grand-chose à craindre des juges. Les magistrats, pour épargner une représentante de la noblesse, concentreront leur hargne sur celui-ci, Joseph Plouarec alias Picard. Qu'était la suite de cette histoire abominable ? Comment alliez-vous la terminer ? Cette fanatique d'Adriana Ramirez et son guérillero d'époux n'auraient jamais revu le soleil de Séville, auraient péri sous les coups de quelques stipendiés. Plus tard Pierre Malaquin lui-même aurait perdu la vie et tout un flot d'or, de terres, de châteaux aurait déferlé sur votre charmante petite personne.

Plouarec plongeait soudain ses mains dans son pupitre, les en ressortit lourde chacune d'un pistolet. Les deux frères ne parurent guère impressionnés, échangèrent même un regard amusé.

— Ne commettez pas l'irréparable, mon cher, car évidemment tout était prévu. Les gens de Jérusalem sont partout dans ce magnifique hôtel. Discrets, certes, mais efficaces, ils tiennent leur monde, depuis le concierge, les palefreniers, jusqu'à la dernière chambrière. Il y a même une surprise, oui, François Vidocq lui-même, qui est venu humer de son grand nez d'ancien forçat l'or et l'odeur du crime. Mais en fait il est chargé par le gouvernement de Sa Majesté de



trafiquer quelque peu la réalité, d'imaginer une autre vérité. Vous avez la chance, belle marquise, de porter un grand nom, celui de votre mari, et vos pairs ne supporterait pas de le voir souillé. Cet ancien bagnard de la chaîne de Toulon aura je pense un grand plaisir pervers à vous écraser, Joseph Plouarec, car il n'a pas oublié Cadoudal.

Les deux frères se levèrent d'un commun accord, se dirigèrent vers la porte, laissant ce couple surprenant paralysé par la brutalité du moment. Hyacinthe ne céda pas à la tentation de voir une dernière fois cette jolie femme qu'il avait adulée. Elle ne pourrait désormais rester dans Paris, se retirerait à jamais dans quelque terre lointaine où elle se ferait oublier. Plouarec, lui, était bon pour l'échafaud.

Dans leur fiacre, ils se laissèrent emmener sans parler, mais Narcisse craignait que son frère ne pût supporter l'épreuve jusqu'au bout. Dans l'étude, les clercs travaillaient, Séraphine remplissait les poêles de charbon. Chaque jour le froid se renforçait un peu plus.

— Eh bien, soupira Narcisse, nous voilà dans ce vieux sanctuaire rempli à craquer de vieux documents poussiéreux qui peuvent aussi bien faire des heureux que des miséreux, encourager des criminels, récompenser les belles âmes, tourner la tête des femmes les plus jolies, les plus sages... On pourrait de nos archives extraire des milliers d'histoires étonnantes, effrayantes, attendrissantes, licencieuses.

— Narcisse... murmura son frère.

— Oui, Hya-Hya, as-tu besoin de quelque chose ? De Champagne ? De bordeaux ou encore de punch ?

— Narcisse, si vraiment tu te sens dans une sorte d'état lyrique, je souhaiterais que ce soit pour confectionner un de ces festins extravagants dont tu as le secret. Nous n'avons pas avalé une seule bouchée depuis notre retour ici cette nuit. Nous avons mérité une petite fête, car nous avons bien travaillé. Désormais, c'est à la justice des hommes d'arranger cette conclusion d'une enquête sinistre. La justice de notre temps, hélas, qui s'empressera d'épargner les grands de ce monde et de fustiger les petits. Nous, nous avons poursuivi le mal dans la lignée d'une bonne douzaine d'avoués intègres. N'est-ce pas ?

---

[1] Télégraphe Chappe, bien sûr.

[2] Tueur, assassin.

[3] Dormir.

[4] Fausse clé.

[5] Mise en pièces lors des journées de juillet 1830.

[6] Cambrioleur.